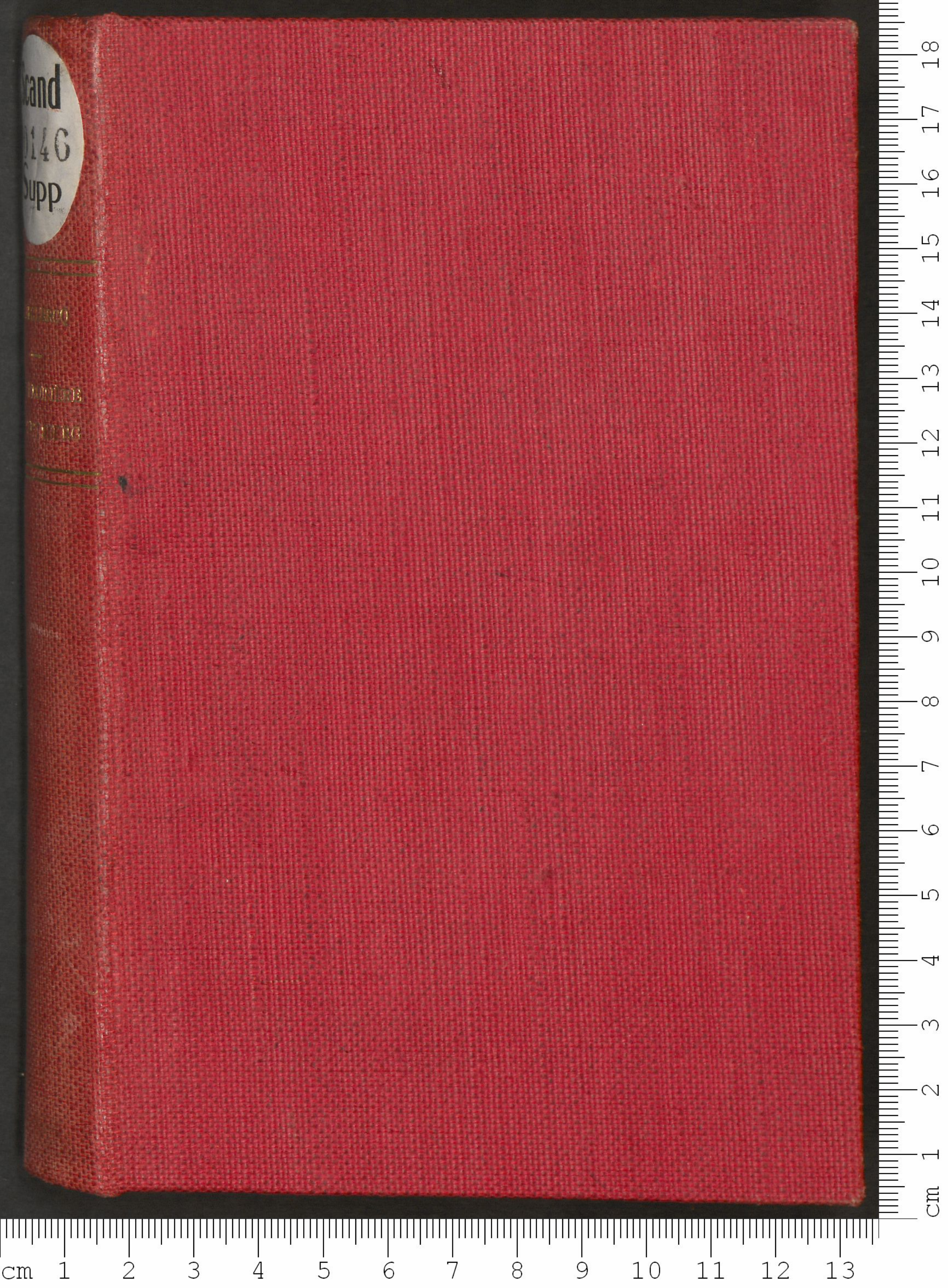
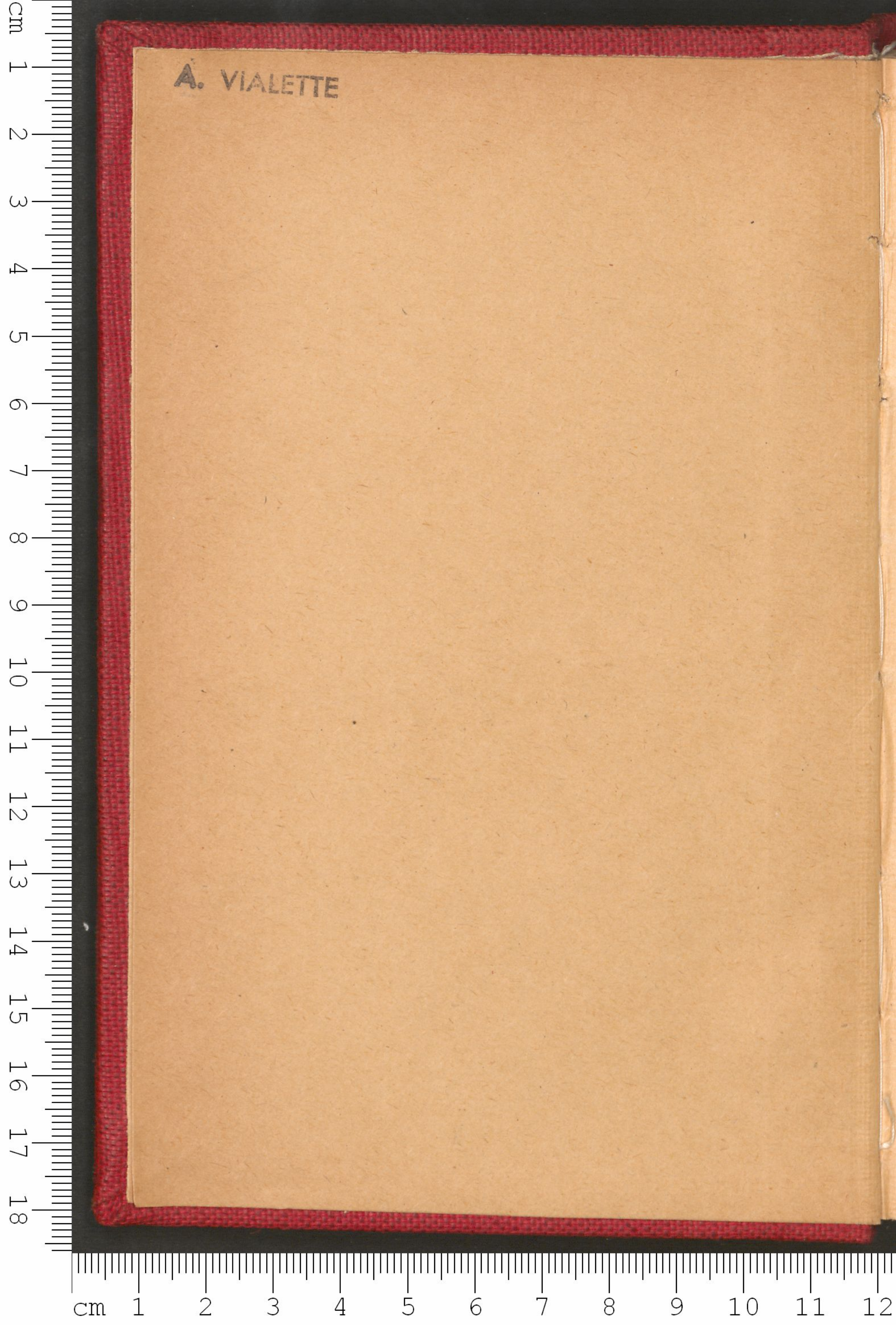


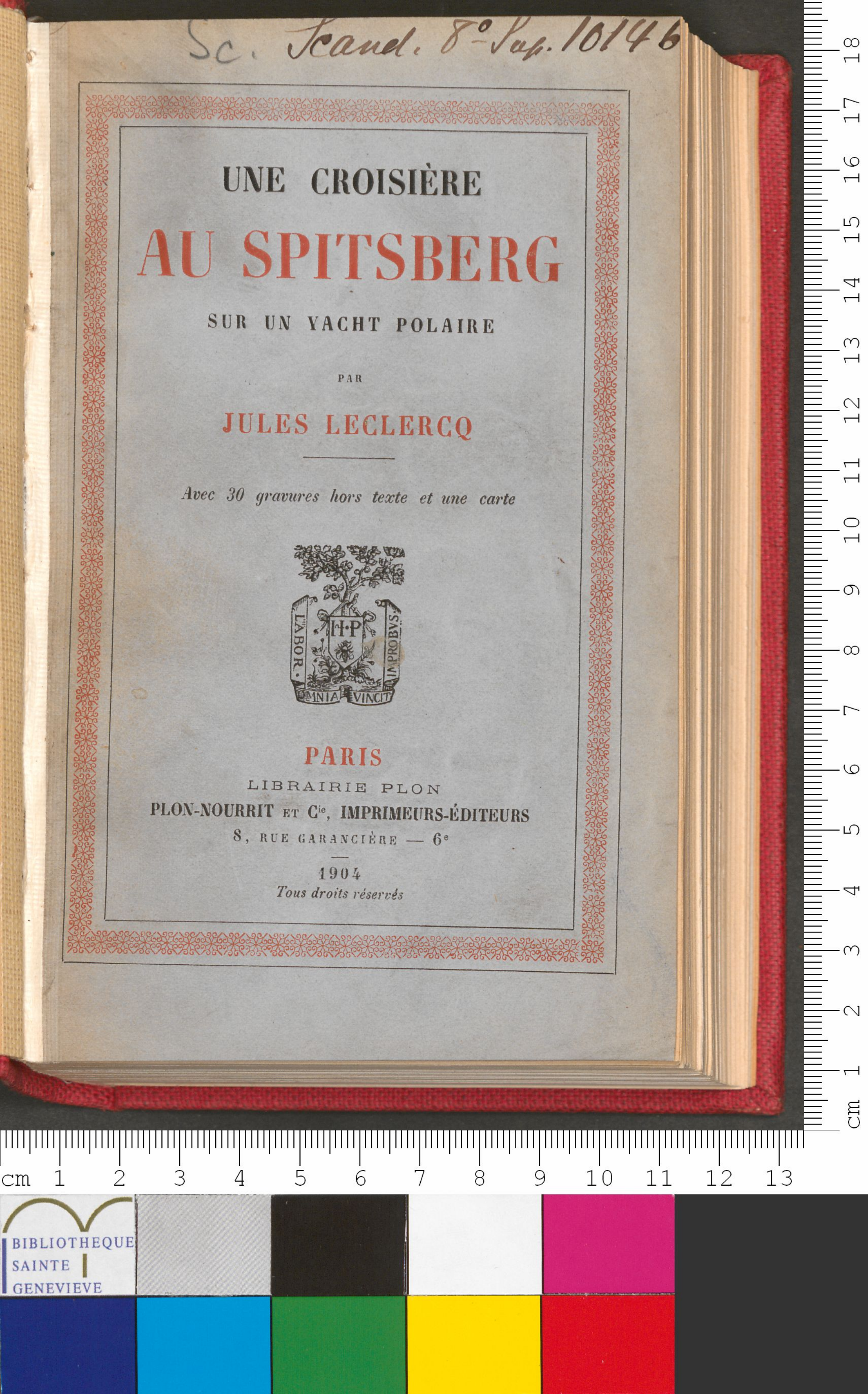

J. LECLERCQ

UNE CROISIÈRE AU SPITSBERG




Scand
9146
Supp


A. VIALETTE





# UNE CROISIÈRE
# AU SPITSBERG

## SUR UN YACHT POLAIRE

PAR

**JULES LECLERCQ**

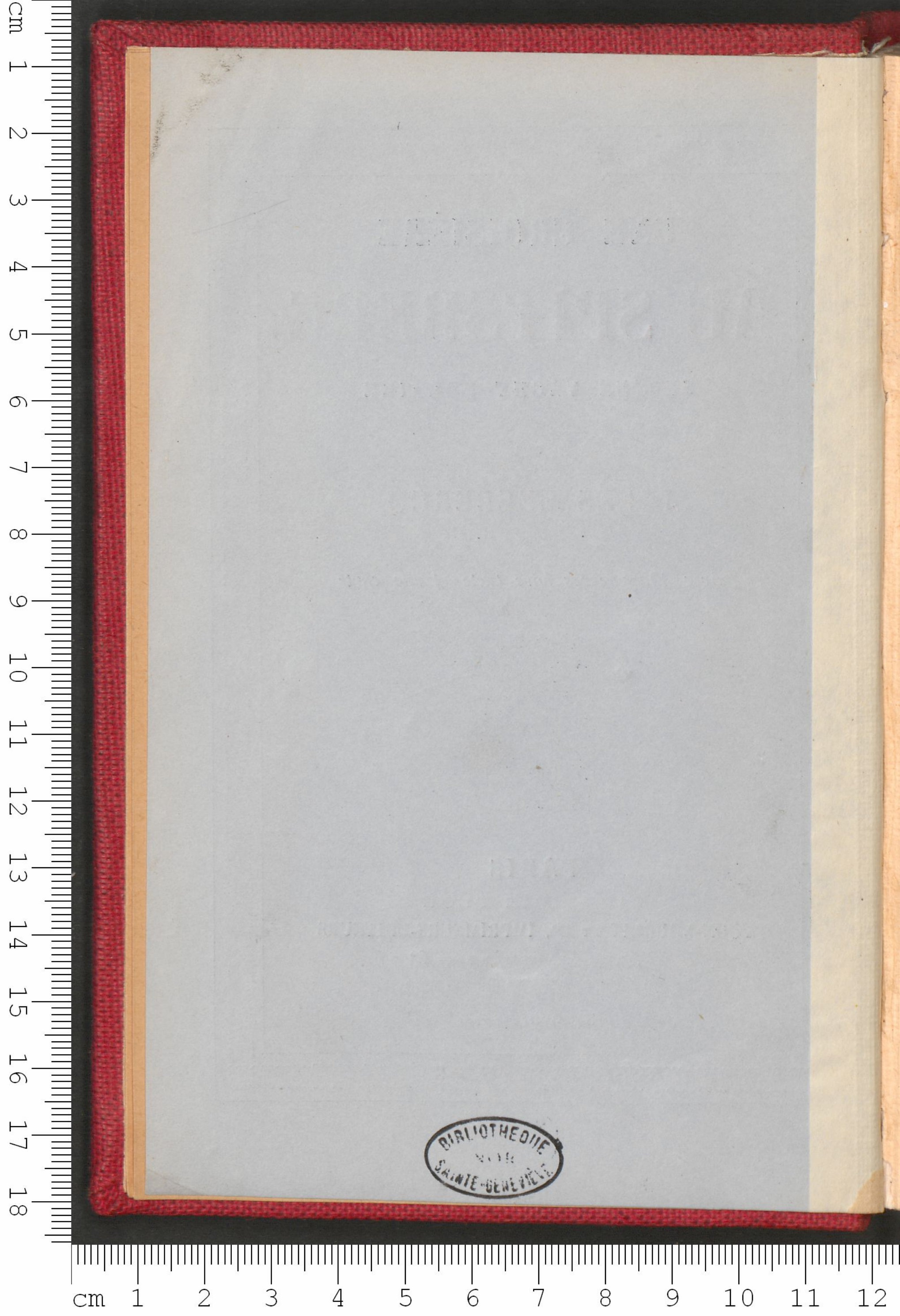
---

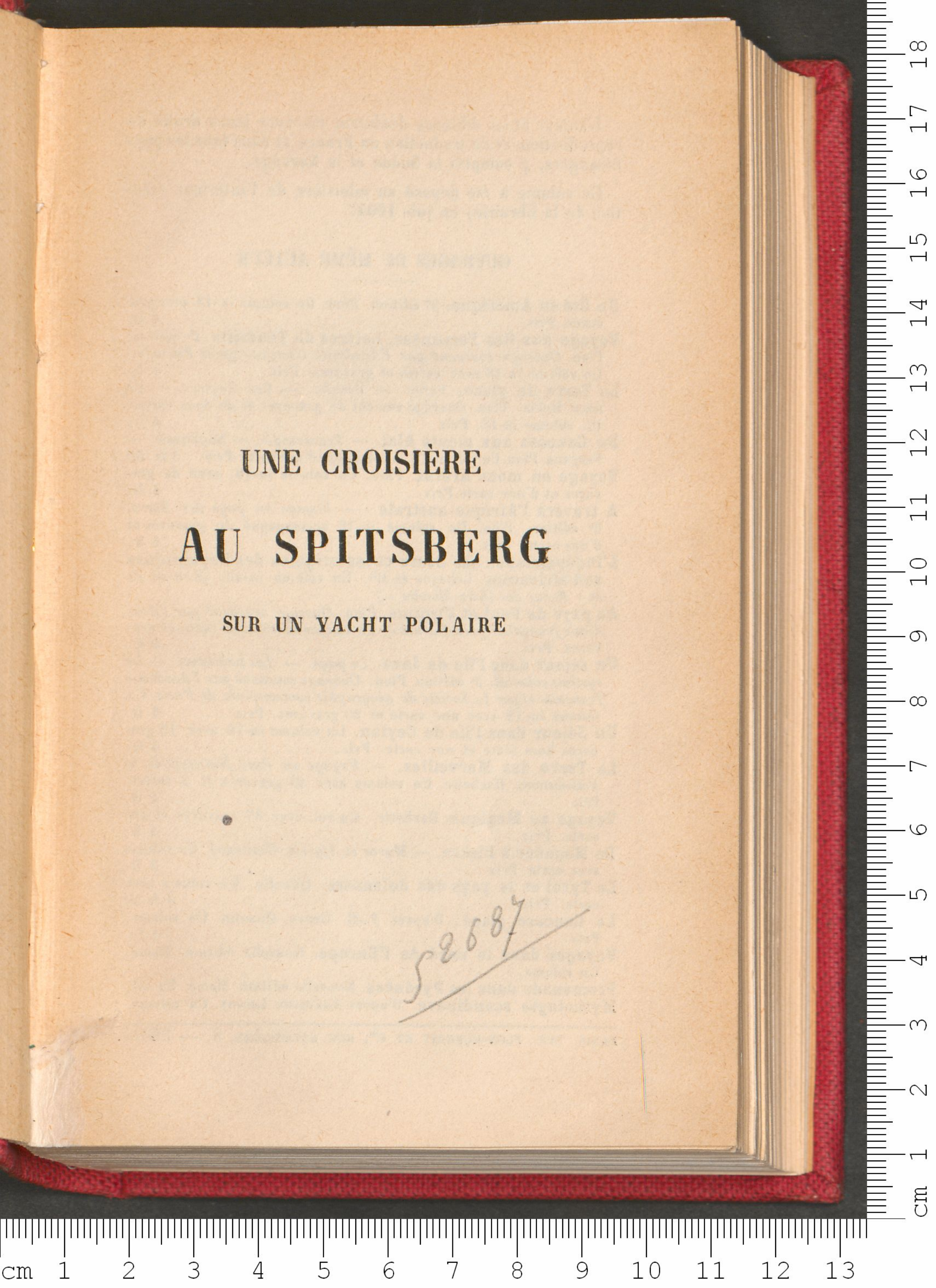
*Avec 30 gravures hors texte et une carte*



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^ie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1904





UNE CROISIÈRE

# AU SPITSBERG

SUR UN YACHT POLAIRE

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**Un Été en Amérique**, 2e édition. Plon. Un volume in-18 avec gravures. Prix . . . . 4 fr.

**Voyage aux îles Fortunées. Lettres de Ténériffe.** 2e édition. Plon. *Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Furtado)*. Un volume in-18 avec cartes et gravures. Prix . . . . 4 fr

**La Terre de glace.** Feroë. — Islande. — Les Geysers. — Le mont Hekla. Plon. Ouvrage enrichi de gravures et de deux cartes. Un volume in-18. Prix . . . . 4 fr.

**Du Caucase aux monts Alaï.** — Transcaspie. — Boukharie. — Fergana. Plon. Un vol. in-18, accompagné d'une carte Prix. 3 fr. 50

**Voyage au mont Ararat.** Plon. Un volume in-18, orné de gravures et d'une carte. Prix . . . . 4 fr.

**A travers l'Afrique australe.** — *Voyage au pays des Boers.* 3e édition. Plon. Un volume in-18 accompagné de gravures et d'une carte. Prix . . . . 4 fr.

**L'Indépendance des Boers et les origines des Républiques sud-africaines.** Lebègue et Cie. Un volume in-16. (*Extrait de la « Revue des Deux-Mondes ».*)

**Au pays de Paul et Virginie.** Plon. *Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Furtado)*. Un volume in-18 avec carte et gravures. Prix . . . . 4 fr.

**Un séjour dans l'île de Java.** *Le pays. — Les habitants. — Le système colonial.* 2e édition. Plon. *Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société de géographie commerciale de Paris.* Un volume in-18 avec une carte et 20 gravures. Prix . . . . 4 fr.

**Un Séjour dans l'île de Ceylan.** Un volume in-16 avec 16 gravures hors texte et une carte. Prix . . . . 4 fr.

**La Terre des Merveilles.** — *Voyage au Parc National de la Yellowstone.* Hachette. Un volume avec 40 gravures et 2 cartes. Prix . . . . 4 fr.

**Voyage au Mexique.** Hachette. Un vol. avec 37 gravures et une carte. Prix . . . . 4 fr.

**De Mogador à Biskra.** — *Maroc et Algérie.* Challamel. Un volume avec carte. Prix . . . . 3 fr.

**Le Tyrol et le pays des dolomites.** Quantin. Un volume avec carte. Prix . . . . 3 fr. 50

**Le Caucase glacé.** D'après F.-C. Grove. Quantin. Un volume. Prix . . . . 3 fr.

**Voyages dans le nord de l'Europe.** Nouvelle édition. Mame. Un volume.

**Promenade dans les Pyrénées.** Nouvelle édition. Mame. Un vol.

**Mythologie scandinave.** D'après Anderson. Leroux. Un volume.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 5631.



(Cliché du Dr Seitz. Objectif Zeiss.)

Frontispice.

L' « OIHONNA » EN RADE DE GREEN HARBOUR (Voir p. 168)

# UNE CROISIÈRE

# AU SPITSBERG

## SUR UN YACHT POLAIRE

PAR

JULES LECLERCQ

*Avec 30 gravures hors texte et une carte*



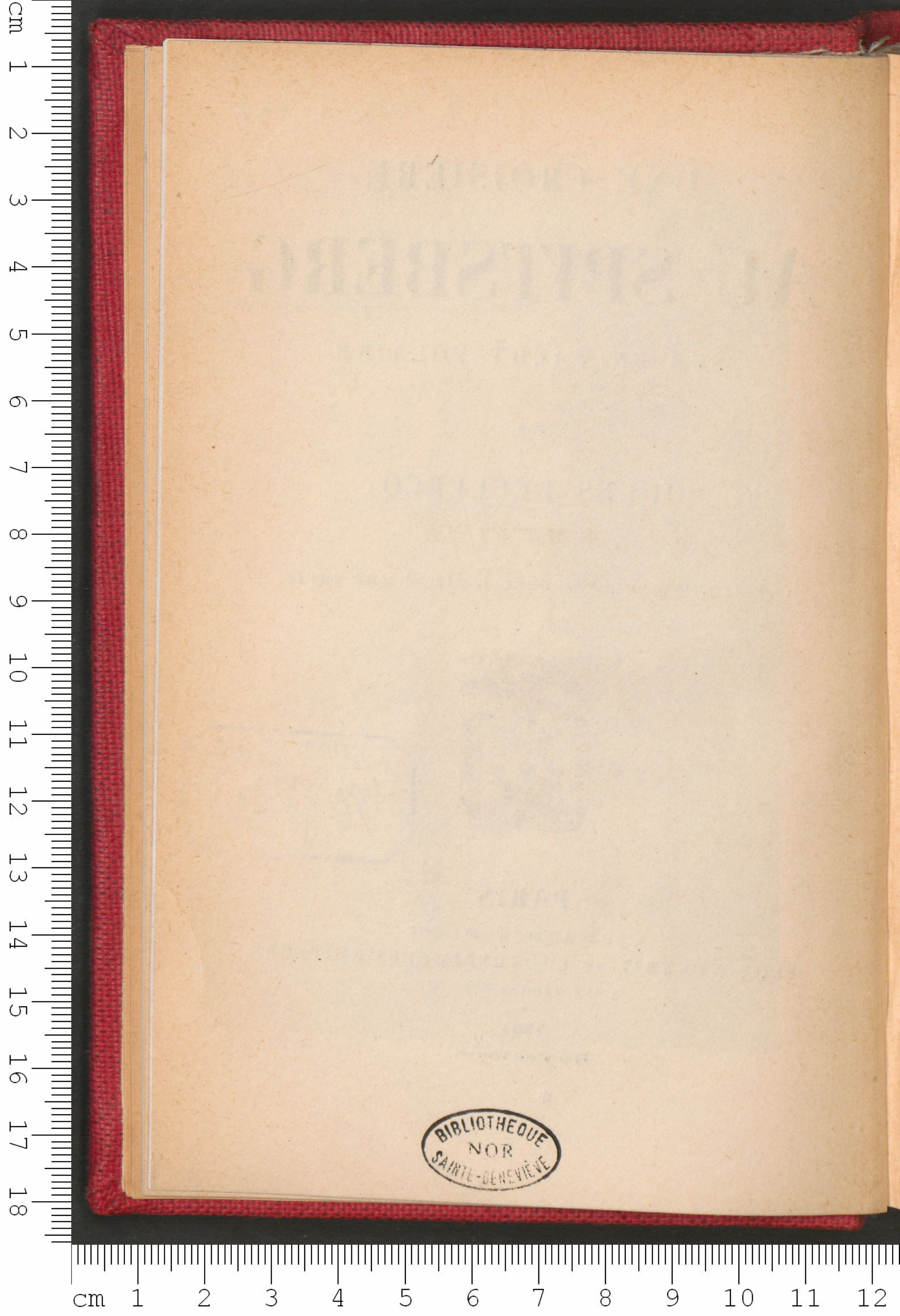


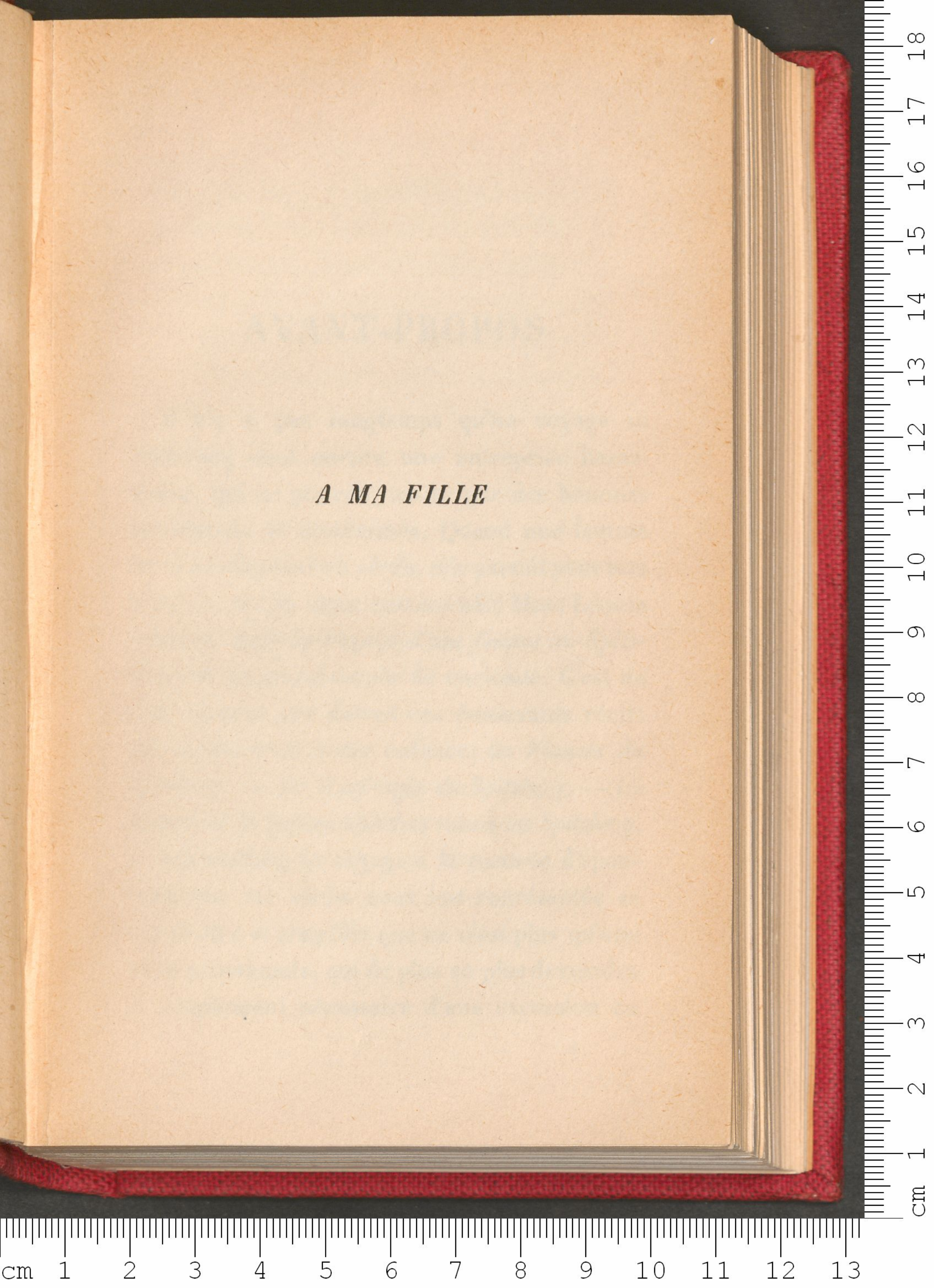

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^ie^, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e^

1904



*





*A MA FILLE*

# AVANT-PROPOS

Il n'y a pas longtemps qu'un voyage au Spitsberg était encore une entreprise hasardeuse, qui ne pouvait tenter que des hommes aventureux et déterminés. Quand une femme en osait affronter les périls, elle passait pour une héroïne, et l'on citait comme telle Mme Léonie d'Aunet, dont le *Voyage d'une femme au Spitsberg* eut un grand succès de curiosité. C'est de cette époque que datent ces émouvants récits qui charmèrent notre enfance, *les Fiancés du Spitsberg, — les Naufragés du Spitsberg, — les Aventures de quatre matelots russes au Spitsberg.*

Aujourd'hui, le voyage à la contrée d'épouvante que ces récits nous ont représentée se trouve être si simplifié que ce n'est plus qu'une facile promenade, qui de plus en plus deviendra le complément nécessaire d'une excursion en

Norvège. La rencontre de Guillaume II et de M. Waldeck-Rousseau sur les rives enchantées du Hardangerfjord a consacré la réputation de la Norvège. En attendant que le Spitsberg soit visité par les chefs d'État, il l'est déjà par des touristes de marque, et récemment on y a vu un bourgmestre de Bruxelles se distraire des soucis de son administration en face des scènes de la nature polaire.

Ce livre, dont quelques chapitres ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* (1), n'a d'autre but que de faire connaître chez nous ce qu'on ne sait jusqu'à présent qu'à l'étranger : c'est que le Spitsberg, que Nansen appelle « le seuil de la grande cathédrale de glace de la Nature », ne se trouve plus qu'à dix jours de Paris et à deux jours de l'Europe.

De cette contrée arctique j'ai rapporté d'inoubliables visions, gravées plus profondément dans mes souvenirs que celles d'aucune autre contrée du globe. J'ai essayé de les traduire

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1903, 15 janvier 1904.

dans mon journal de route; mais je crains que la plume ne puisse rendre la grandiose réalité, qui dépasse les fantaisies de l'imagination.

A ces impressions j'ai cru devoir ajouter quelques notes sur l'histoire à peine connue du Spitsberg. On ne se doute guère que cette contrée déserte ait une histoire, dans laquelle nos ancêtres ont eu une part, et que ces plages glacées aient été témoins d'âpres luttes humaines.

# AU SPITSBERG

## CHAPITRE PREMIER

### UNE CROISIÈRE AU SPITSBERG

Hantise du pôle. — Le tourisme au Spitsberg. — Influence d'une carte postale illustrée. — Une croisière au Spitsberg. — La « Vierge des Ondes ». — Un équipage finlandais. — Un descendant du comte Stenbock. — Le vétéran des explorateurs arctiques.

Lorsqu'on a beaucoup voyagé, on ne se contente plus des aspects de la nature qui nous sont familiers, on recherche les oppositions des climats extrêmes, on veut les violents contrastes, on demande les choses non vécues, des impressions non encore ressenties.

Le poète Pope l'a dit, le piment auquel la vie doit toute sa saveur, c'est la variété.

*Variety's the very spice of life*
*That gives it all its flavour.*

Après les paysages des contrées enchantées où s'épanouissent les forêts équatoriales, j'ai voulu goûter l'âpre rudesse des scènes polaires. Après avoir vu les îles bénies auxquelles sourit le soleil des tropiques, Ceylan, Java, Madagascar, Maurice, les Canaries, les Antilles, j'aspirais à voir celles que le soleil de minuit et l'aurore boréale éclairent tour à tour de leurs fugitives lueurs. Cet archipel solitaire et mystérieux qu'enveloppe la banquise de la mer Glaciale, c'est le Spitsberg, dont le nom évoque l'image grandiose de ces montagnes aiguës (Spits-Bergen) qui frappèrent les regards du grand navigateur Barents, lorsqu'en 1696 il aperçut le premier cette terre inconnue.

Un voyage au Spitsberg offrait autrefois tous les imprévus, les périls et les lenteurs d'un voyage au long cours. Il n'y avait d'autre moyen d'y atteindre que de s'embarquer sur une de ces pauvres barques de pêche sur lesquelles les Norvégiens, ces hardis descendants des Vikings, osent affronter les tempêtes de la mer Glaciale. Aussi l'archipel polaire, malgré la proximité de la Scandinavie, dont il n'est que le prolongement sous-marin, ne fut-il

visité pendant longtemps que par les pêcheurs et les chasseurs que tentait la poursuite des morses et des baleines, des rennes et des ours blancs.

Mais, dans ces dernières années, cette terre lointaine a perdu sa virginité. Nansen raconte que lorsqu'il revint, en 1896, de son fameux voyage vers le pôle, il apprit des nouvelles qui lui parurent plus invraisemblables que tout ce qu'il avait vu au cours de sa marche épique à travers la banquise. Le Spitsberg avait été ouvert aux touristes; une compagnie de navigation entretenait un service régulier entre cette terre polaire et l'Europe; sur cet archipel, un hôtel avait été bâti, et un bureau de poste y fonctionnait avec des timbres spéciaux. Depuis que, vers le même temps, Andrée choisit l'île des Danois comme point de départ de sa fatale expédition, ce lieu célèbre a attiré nombre de curieux, et le Spitsberg est devenu ainsi la terre classique des excursions estivales. Chaque année, pendant les mois de juillet et d'août, on organise de divers côtés des croisières qui conduisent les voyageurs aux points les plus remarquables du Nord.

Faut-il déplorer, avec le prince de Monaco (1), que le Spitsberg, dans sa retraite polaire, soit foulé par la gent qui, sous la rubrique du tourisme, vulgarise le milieu où elle se répand avec sa sottise et son ignorance? Faut-il appréhender la conquête du pôle, parce que du jour où il sera conquis le touriste y succédera à l'explorateur?

Certes, c'est grand'pitié de voir les merveilleuses beautés d'une contrée si longtemps inviolée, livrées aux regards inconscients d'êtres sans émotion. Mais il n'est donné qu'aux princes de naviguer sur leur yacht; et s'il y a de méchants touristes qui circulent avec un fusil le long des plages pour tuer d'inoffensifs oiseaux et se repaître de sang et d'agonie, il y a aussi des touristes d'élite, qui savent faire passer des yeux à l'âme les saines et pures jouissances qu'on peut éprouver en face des paysages polaires. Parmi eux il faut citer deux écrivains délicats, le Dr Moeller (2) et Lucien Jottrand (3), qui ont si bien traduit, dans

(1) *La Carrière d'un navigateur*, par ALBERT Ier, prince de Monaco. Paris, 1902.

(2) *Vers la banquise*, par le Dr MOELLER. *Revue générale*, 1901.

(3) Lucien JOTTRAND, *Croquis du Nord;* Nordland, Finmark, Spitsberg. Paris, 1899.

des pages émues, l'impression puissante que produit la nature arctique sur ceux qui l'abordent pour la première fois. J'avais lu leurs récits, et j'y avais retrouvé cette sorte de hantise qu'ont rapportée tous ceux, rares encore, auxquels il a été donné de contempler les magnificences dont s'entoure le pôle, non pas une hantise pénible et obsédante, mais, suivant l'expression de M. Al. Blanc (1), quelque chose de semblable au souvenir des beaux rêves tout blancs qui visitent les sommeils de la première enfance.

C'est grâce à une des croisières instituées par le capitaine Bade, de Wismar, que j'ai pu réaliser le vieux rêve que je caressais depuis un voyage que je fis au cap Nord il y a quelque trente ans. La chose fut décidée deux jours avant mon départ. Je songeais alors tout simplement à aller revoir la Finlande, le délicieux pays des mille lacs que j'avais déjà parcouru jadis; mais j'avais compté sans le capitaine Bade, qui est un charmeur. Le 27 juillet, il m'adressait une périlleuse missive, sous la forme innocente d'une carte postale,

(1) *Notules sur le Spitsberg*, par Al. Blanc.

illustrée d'un glacier du Spitsberg. Il me faisait savoir qu'il venait de rentrer de la première de ses expéditions annuelles à l'archipel polaire, où il avait trouvé un temps superbe, pendant que l'Europe était affligée, à cause sans doute des éruptions du mont Pelé, d'un été pluvieux et froid; il me prédisait, avec son assurance de vieux marin, que sa seconde expédition serait favorisée d'un temps plus beau encore, le mois d'août étant la véritable saison d'été dans les contrées polaires. Et il me pressait de m'embarquer à bord de l'*Oihonna*. Oh! les cartes postales illustrées! Oh! ce glacier d'un bleu fascinateur! J'oubliai tout de suite les mille lacs de la Finlande, n'ayant plus d'autre désir que d'aller affronter les glaces du Spitsberg. Je courus sur l'heure au télégraphe pour retenir ma place à bord. Deux jours après, je prenais le train rapide pour Hambourg, et, le jour fixé pour le départ, j'arrivais à Kiel, le port d'embarquement.

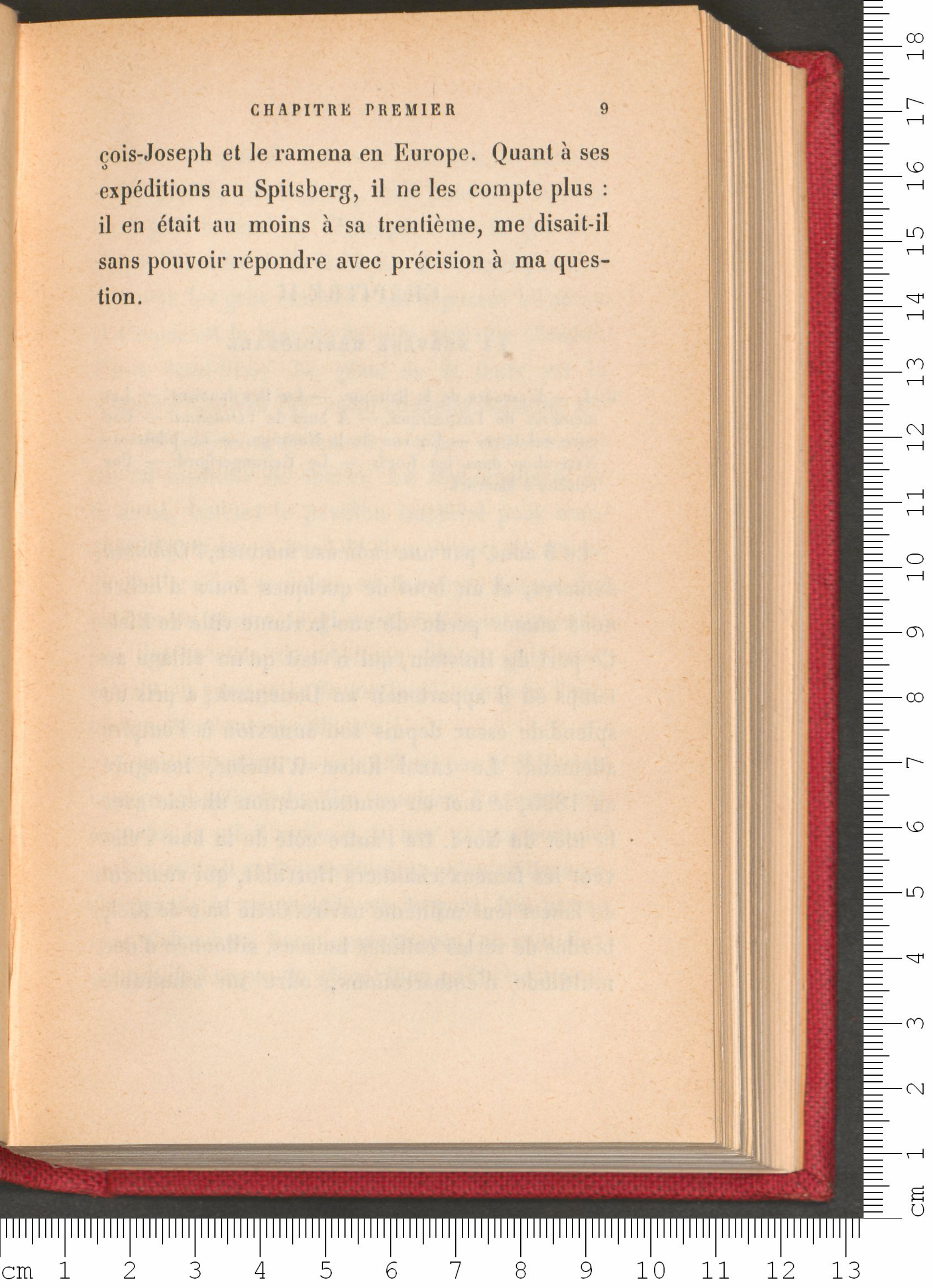
Il était là, mouillé près du quai de la gare, le navire qui devait me porter aussi près du pôle que le permettrait la situation de la banquise, et, dans sa toute blanche toilette, éclatante comme

les neiges du Spitsberg, il attirait l'œil parmi les nombreux bâtiments amarrés dans la rade.

En montant à bord, j'eus la surprise agréable de me retrouver en Finlande. L'*Oihonna* est, en effet, un navire appartenant à une compagnie de navigation finlandaise dont le port d'attache est Helsingfors. Son nom, dont la bizarre forme exotique m'intriguait un peu, est emprunté à la mythologie du Nord, et signifie, dans la poétique langue finnoise, « la Vierge des Ondes ». L'équipage est entièrement composé de marins finlandais. Le capitaine porte un nom historique : c'est le comte Stenbock, descendant du fameux général qui s'illustra dans les guerres de Charles XII. C'est un marin d'élite et un gentilhomme accompli. A la suite du décret qui abolit l'autonomie de la Finlande, il a eu le beau geste de quitter la marine militaire, où il avait un bel avenir, et s'est mis au service d'une compagnie de navigation.

Le comte Stenbock est notre capitaine technique. A côté de lui il y a le capitaine Bade, chef de l'expédition, le vétéran des explorateurs arctiques. En 1858, à l'âge de quatorze ans, il

entreprit son premier voyage dans les mers glaciales; depuis cette date lointaine, il n'a cessé de fréquenter les hautes latitudes; il a, parfois aussi, navigué dans les mers du Sud; mais comme il a la passion du pôle, ce n'est que vers le 80ᵉ degré qu'il se trouve parfaitement à l'aise. Il fit partie, en 1869-1870, de la célèbre et tragique expédition de la *Hansa* et de la *Germania*, et après la perte du navire écrasé par les glaces il vécut pendant deux cents jours avec ses compagnons sur un glaçon que la dérive porta vers la côte du Groenland. Cette terrible aventure, loin de le détourner de sa vocation du pôle, ne fit que l'y attacher davantage. Il se voua à la chasse à la baleine et extermina une telle quantité de ces cétacés qu'il en dépeupla les mers arctiques. Dans ces dernières années, il fit plusieurs voyages à la terre François-Joseph. On se souvient que le duc des Abruzzes se trouvait dans le voisinage du pôle Nord lorsque son oncle, le roi Humbert, tomba sous les coups d'un assassin. Ce fut le capitaine Bade qui fut chargé par le gouvernement italien d'aller à la recherche du prince pour lui porter la tragique nouvelle. On sait qu'il le rencontra à la terre Fran-





çois-Joseph et le ramena en Europe. Quant à ses expéditions au Spitsberg, il ne les compte plus : il en était au moins à sa trentième, me disait-il sans pouvoir répondre avec précision à ma question.

## CHAPITRE II

### LA NORVÈGE MÉRIDIONALE

Kiel. — L'escadre de la Baltique. — Les îles danoises. — Les membres de l'expédition. — A bord de l'*Oihonna*. — Une cure salutaire. — En vue de la Norvège. — Le pilote. — Navigation dans les fjords. — Le Geirangerfjord. — Une relâche à Maerock.

Le 3 août, par une radieuse matinée, l'*Oihonna* démarra, et au bout de quelques tours d'hélice nous eûmes perdu de vue la riante ville de Kiel. Ce port du Holstein, qui n'était qu'un village au temps où il appartenait au Danemark, a pris un splendide essor depuis son annexion à l'empire allemand. Le canal Kaiser-Wilhelm, inauguré en 1895, le met en communication directe avec la mer du Nord. De l'autre côté de la baie s'élèvent les fameux chantiers Horvaldt, qui viennent de lancer leur millième navire. Cette baie de Kiel, bordée de vertes collines boisées, sillonnée d'une multitude d'embarcations, offre un admirable

tableau : longue de quinze kilomètres, et partout d'une grande profondeur, c'est peut-être le plus beau port naturel de l'Europe. C'est là que stationne l'escadre de la Baltique, dont nous passons en revue les gros cuirassés qui reposent à l'ancre et s'espacent le long de la rade, sur une étendue d'une demi-lieue. Le géant de la flotte est le *Kaiser Friedrich III;* cette citadelle flottante, armée de 54 pièces de canon, n'a pas coûté moins de 22 millions de marks. Le *Hohenzollern* est là aussi, battant le pavillon impérial pour marquer la présence à bord de l'empereur, de retour de sa dernière croisière en Norvège. Autour des navires de guerre se glissent des canots montés par des marins en costume blanc, qui nous saluent au passage en levant leurs rames en l'air, au commandement militaire.

Notre navigation en mer débute par le délicieux voyage au milieu des îles danoises. Le temps est superbe, le soleil radieux, la mer calme comme un lac, et c'est en léger vêtement qu'on se livre au charme de la promenade sur le pont. Les passagers s'abordent, lient connaissance, et sont fort pressés de rompre la glace, bien qu'ils ne soient

pas encore dans la mer Glaciale. Sur quarante-cinq passagers, parmi lesquels on compte huit dames, il y a trente-sept Allemands, deux Croates, deux Italiens, un Russe, un Polonais, un Suisse et un Belge. La science est représentée par un fort contingent de professeurs, tous plus ou moins balafrés à la suite d'anciens duels d'étudiants. Il y a des géologues, des botanistes, des météorologistes, des chimistes, des philologues, des légistes, des théologiens, voire même un philosophe. Des botanistes au Spitsberg, où la flore est si pauvre, passe encore! Mais un philosophe a peu de chance d'y propager ses théories. Sa thèse favorite, qui est d'un penseur perspicace, est que la paix entre les peuples ne peut que fomenter la guerre entre les classes. Puisse cette vérité limpide se répandre ailleurs qu'au Spitsberg! J'allais oublier de mentionner les artistes, et ils sont nombreux, qui manient le crayon, le pinceau ou le kodak. L'élément sportsman est représenté par quelques chasseurs déterminés qui ne rêvent que massacres de rennes, de morses, d'ours blancs.

L'*Oihonna*, qui porte tant de précieuses exis-

tences, est muni d'une machine forte de 1,650 chevaux; il a l'aspect d'un élégant yacht polaire peint tout de blanc; spécialement destiné à la navigation d'hiver entre la Finlande et la Russie, il peut aisément s'ouvrir un chemin au milieu des glaces, grâce à la solidité de sa construction et à la forme élancée de sa proue taillée en coupoir. L'aménagement du bateau réalise le dernier mot du confort et de l'élégance. Le salon, établi sur le pont, est pourvu de larges fenêtres percées dans les parois latérales, et qui invitent à jouir du magnifique panorama des fjords de la Norvège et du Spitsberg. Sur le pont aussi sont installés le salon de lecture et le salon des dames. Ce pont est muni de promenoirs couverts où l'on est à l'abri du mauvais temps. Les cabines sont pourvues du téléphone, de la lumière électrique, de tuyaux de chauffage et autres raffinements de la vie moderne. Il y a un salon de musique, et il y a même un orchestre composé des stewarts recrutés dans l'état-major du Bremer Lloyd : leur journée terminée, ils nous régaleront chaque soir d'un concert de symphonie en plein air, vêtus de leur légère livrée, même lorsque nous

grelotterons au Spitsberg. Le stewart en chef, avec ses lunettes, a un faux air de *privat docent* d'un comique achevé lorsqu'il souffle dans son trombone. Il va sans dire que les repas, qu'annonce une éclatante sonnerie de clairon, sont aussi nombreux que copieux, et de nature à satisfaire l'appétit que provoque l'air âpre et vivifiant des hautes latitudes.

On peut s'imaginer l'influence bienfaisante que doivent exercer sur l'organisme humain un séjour prolongé dans une atmosphère d'une absolue pureté et une température toujours égale. Dans le nord de la Norvège, il n'y a qu'un écart de deux ou trois degrés entre la température du jour et celle de la nuit; au Spitsberg, l'écart est presque nul. On ne saurait donc préconiser une médication plus favorable au système nerveux qu'une croisière dans le Nord. Après le surmenage et les agitations de nos villes, c'est un charme indicible que de goûter pendant quelques semaines, en compagnie d'hommes de science et d'esprit, un repos parfait et une complète quiétude; d'être exempt de toute fatigue, de toute préoccupation d'hôtel, de repas, de locomotion; d'être délivré des

mille petits soucis de la vie quotidienne, et de n'avoir qu'à se saturer l'esprit des aspects grandioses de la nature polaire. Une traversée est une période de détente, de repos absolu, propice à la rêverie. C'est la meilleure des cures pour l'âme comme pour le corps.

Et c'est aussi un avantage inappréciable que ce sentiment de complète sécurité qu'on éprouve à affronter les dangers d'une croisière au Spitsberg sous la conduite d'un homme de l'expérience du capitaine Bade. Il nous exposa à table que le programme du voyage dépendait en grande partie des imprévus auxquels il faut toujours s'attendre dans les régions polaires. Et si cette déclaration fit passer un petit frisson chez ceux qui s'étaient lancés légèrement dans l'aventure, elle ne fit que fortifier la confiance que nous avions tous dans le chef de l'expédition.

La terre de Norvège nous apparut dès le lendemain sous la forme de rochers grisâtres, nus comme la main, et polis par les glaces des âges géologiques. Une petite embarcation nous amène le pilote, qui monte du pied gauche sur l'échelle du bord; parmi ceux qui avaient parié qu'il mon-

terait du pied droit se trouve le capitaine Bade, et cette perte d'un pari par l'organisateur du voyage est interprétée comme un signe de bon augure. Ce pilote est un beau spécimen de la race scandinave : un vrai descendant des Vikings; un colosse aux épaules carrées, au teint bronzé par le hâle, à la chevelure touffue. C'est l'homme de confiance de Guillaume II : il dirige habituellement le yacht impérial dans les fjords de la Norvège.

Il faut être doué d'une prodigieuse mémoire pour connaître à fond cet immense littoral, découpé de golfes et de fjords dont les sinuosités, mises bout à bout, formeraient une ligne de côtes qui s'étendrait sur une distance égale à celle de Marseille au Japon. C'est un grand charme, au sortir de la méchante mer du Skager-Rack, de naviguer au milieu du dédale des îles qui protègent la côte de la péninsule scandinave contre la houle de l'Océan : il semble qu'on vogue sur un lac sans fin, aux eaux calmes, limpides, reflétant comme un miroir les rochers et les montagnes. Mais cette navigation si pleine d'attraits est une des plus périlleuses et des plus compliquées qui soient au monde. Le pilote est nuit et jour sur la

passerelle, tenant nos destinées entre ses mains ou plutôt dans ses yeux de lynx. Toutes les facultés de son âme se concentrent dans son regard fixé sur les points de repaire. Il est perpétuellement à son poste, et, chose incroyable, il ne prendra point de repos pendant quatre-vingt-seize heures!

Cette navigation norvégienne, que je refais pour la troisième fois à trente ans d'intervalle, est de celles qu'on ne se lasse pas d'admirer. On peut appliquer à la Norvège le vers de Racine :

Je crois toujours la voir pour la première fois.

Cette côte est d'ailleurs si découpée qu'on pourrait y revenir vingt années de suite sans avoir tout vu. C'est ainsi que je n'avais pas encore vu le célèbre *Geiranger*, un abîme sans fond envahi par la mer. La terre semble s'être ouverte dans quelque cataclysme, et cette étroite fissure donne l'impression d'un puits gigantesque. Des rochers d'une incommensurable hauteur tombent à pic dans une mer d'un vert de béryl. Le navire rase les murailles et s'insinue à travers les sinuosités compliquées de l'effroyable fente, changeant à tout instant de direction. De loin en loin apparaît,

perdue sur un îlot de verdure, pendue à une paroi verticale, à quelques mille pieds au-dessus de la nappe d'eau, une petite habitation solitaire, qui n'est accessible que par la mer, et où l'on ne grimpe que si l'on a le pied ferme et la tête sûre. Pauvres gens! à eux s'applique cette pensée du poète italien :

*Triste e l'uccello che nasce in un cattivo valle!*

Au bout du fjord, nous débarquons à Macrok, groupe de quelques maisons blotties au pied d'une cascade et dominées par une petite église blanche. La localité était parfaitement inconnue lors de mes premiers voyages en Norvège : le consciencieux Murray ne la mentionnait pas plus que le Geirangerfjord; aujourd'hui, c'est un des endroits les plus visités de la Norvège, grâce à la construction de la magnifique route en lacet qui mène à Christiania par la montagne. Par un ciel sombre et menaçant nous nous engageons sur cette route, côtoyant un profond ravin dans lequel le Storfos se tord en cascades d'écume blanche. Des roches de gneiss, des schistes amphiboliques. Des névés au bord de la route. Le froid est

vif : nous sommes littéralement dans les nuages. Au bout de quatre heures de marche, nous sommes à 1,000 mètres d'altitude, à 17 kilomètres de Maerok, au bord d'un lac qui est le but de notre expédition. En plein mois d'août, une nappe de glace s'étend sur la moitié de la surface du lac, qui ne dégèle jamais complètement; de froids nuages, qui recèlent de la neige, rampent sur ses rives désolées. L'aspect du paysage et une température de 5 degrés nous donnent un avant-goût du Spitsberg. C'est dans cet affreux désert sibérien que s'élève la Djupvashytt, petite maison de bois à toit de gazon. Dans la salle, où ronfle un bon feu qui est le bienvenu, nous faisons honneur à un repas à la norvégienne, servi avec la vieille argenterie de famille. La *pige* (jeune fille) porte un costume local qui semble avoir été emprunté à quelque paysanne du canton de Berne. Nous quittons avec bonheur ces hauteurs inhospitalières, et deux heures de vertigineuse descente en carriole, par un froid de loup, nous ramènent à bord. Étant vêtu d'un costume trop léger, jamais je n'ai été transi, percé jusqu'aux os, comme sur cette route sibérienne.

## CHAPITRE III

### LA NORVÈGE SEPTENTRIONALE

Le cercle polaire. — Le Westfjord. — Les Alpes submergées. — Le Raftsund. — Le Troldfjord. — Tromsö. — Un musée du Nord. — Le retour de Baldwin. — Hammerfest. — L'huile de foie de morue.

Comme c'est le Spitsberg qui est l'objet principal du voyage, passons sur les beautés inoubliables de ces fjords norvégiens que j'ai essayé de décrire autrefois. Dans la matinée, le 8 août, dès le cinquième jour de navigation, nous franchissons le cercle polaire arctique, au delà duquel nous abordons cette région du globe où il n'y a plus de nuit en été et où il n'y a plus de jour en hiver. Le météorologiste avait imaginé, comme preuve palpable de la rotondité de la terre, de tendre sur la lentille d'une lunette un fil curviligne qui était censé être le cercle polaire. On peut être sûr qu'il y aura toujours quelque âme crédule qui se laissera prendre à la supercherie.

La victime fut un docte professeur de philosophie.

Ce jour-là, nous fûmes immobilisés pendant plusieurs heures par un brouillard qui nous força à jeter l'ancre dans les eaux du Westfjord, en un point où la sonde marquait à peine 200 mètres de profondeur. Sur le voile de brume se projetait un de ces arcs-en-ciel blancs qui sont particuliers aux régions polaires. Le météorologiste était transporté d'enthousiasme. Le brouillard avait aussi son aspect spécial : il se traînait bas sur la mer et ne nous cachait nullement la vue du ciel que nous pouvions voir bleuir au-dessus de nos têtes. Nous pouvions même voir les plus hautes cimes émerger de cette mince nappe de brume qui planait sur la mer, dépassant à peine les mâts du navire. Et soudain, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, le voile se déchira, et nous vîmes apparaître dans tout son éclat un des plus magnifiques paysages du Nord. Nous étions dans le Westfjord, qui s'étend entre la côte du Nordland et l'archipel des Loffoden. A l'est, la chaîne des Alpes scandinaves se profilait dans toute sa sévère beauté; le Svartisen étincelait au soleil avec ses séracs et ses murs de glace; à l'ouest se

découpaient les fantastiques silhouettes des îles, dont les pics surgissent à plus de mille mètres au-dessus des vagues, aussi aigus que des dents de requin. Dans cette armée de cimes rangées en bataille, je n'en comptai pas moins de quatre-vingt-cinq qui mériteraient de porter un nom dans la nomenclature alpestre. Rien ne peut mieux donner l'idée de ce paysage polaire que de s'imaginer les Hautes-Alpes, la mer submergeant les montagnes jusqu'à mi-hauteur : cette comparaison revient constamment à l'esprit en face des scènes du nord de la Norvège. Quand le soleil plongea, comme un disque d'or en fusion, derrière l'une des Loffoden, les nuées s'allumèrent de lueurs éclatantes au contact des feux de l'astre disparu; et, comme cette irradiation persista jusqu'à l'aube, nous eûmes pour la première fois une nuit sans obscurité.

Il faisait encore jour lorsque, vers minuit, nous arrivâmes dans le détroit connu sous le nom de Raftsund, qui s'étend entre deux îles des Loffoden. Le Troldfjord, ou fjord des Sorciers, qui s'ouvre sur ce détroit, est bien le site le plus extraordinaire de la Norvège et même peut-être de l'Eu-

rope. On n'en croit pas ses yeux, tant le paysage est étrange, fantastique, insoupçonné. Le fjord, qui n'a pas cent mètres de large, est étranglé entre de formidables murailles aussi droites que des tours, et dont les corniches perdues dans les domaines du vertige surplombent la mer à douze ou treize cents mètres de hauteur; d'innombrables cascades aériennes mouillent ces parois nues, pareilles à des écharpes de mousseline que gonflerait le souffle de l'air. A mesure que le bateau glisse sous petite vapeur, sur le miroir des eaux d'un vert d'émeraude, la troublante étrangeté du paysage s'accentue, et la stupeur succède à l'étonnement lorsqu'on se trouve en face du cirque terminal, fermé par des pics dont les cimes sourcilleuses semblent ne plus appartenir à la terre, prodigieuses tours de cathédrale ruinée diaprées d'éblouissants champs de neige, cuirassées de glaciers bleuâtres, formant une décoration digne de servir de scène à quelque sombre drame wagnérien. Voilà bien le cadre gigantesque au milieu duquel devaient se plaire les trolls et les génies de la mythologie scandinave! Ni le célèbre pic de la Meije dans le Dauphiné, ni les cirques des Pyré-

nées n'atteignent au sublime caractère de ce site, auquel la mer baignant le pied des murailles ajoute un élément de grandiose qu'on ne trouve qu'en Norvège. Ce qu'on ne saurait peindre par des mots, c'est l'éclat merveilleux des teintes que répandait sur la scène le brillant crépuscule de minuit. Une nuit dorée, éclairée par une lumière toute céleste. Nous ne pouvions nous arracher à ces splendeurs, et cette fois nous oubliâmes d'aller dormir. D'ailleurs, comme il n'y a pas de nuit dès qu'on a franchi le cercle polaire, on n'éprouve plus le même besoin de sommeil que lorsque la journée de vingt-quatre heures est coupée par l'alternance de la lumière et des ténèbres. La confusion s'opère entre les heures diurnes et nocturnes; on perd la notion du temps, et l'on devient indifférent à ce qui est censé être la nuit ou le jour.

Nous fîmes une escale de quelques heures à Tromsö pour y faire des vivres et du charbon avant de nous lancer dans les mers désertes du Spitsberg. Cette ville de sept mille âmes, qu'on appelle facétieusement le « Paris du Nord », est située sous le 70$^{e}$ degré, dans une île verdoyante boisée

de bouleaux. En dépit de la haute latitude, le climat n'y est pas aussi rigoureux qu'on pourrait le croire : en hiver, la température n'y tombe jamais plus bas que 15 degrés sous zéro, phénomène dû au voisinage réchauffant du Gulf-Stream. Étant bâtie tout en bois, la ville brûle régulièrement une fois par décade. Elle venait d'être reconstruite après un nouvel incendie; l'église, que j'avais vue il y a trente ans, avait été épargnée, grâce à sa situation isolée sur une grande place herbeuse. Il n'y a point d'éclairage des rues, le jour perpétuel en tenant lieu. Les maisons sont généralement couvertes de gazon, comme en Islande, où j'ai vu paître des moutons sur les toits. On perçoit partout des odeurs de poisson séché et des émanations d'égout, heureusement inoffensives sous une latitude où l'atmosphère possède, au niveau de la mer, les qualités de l'air des hautes altitudes des Alpes : ici comme à Murren, l'air est froid, mordant, même sous un soleil chaud. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver, même dans cette ville perdue au bout du monde, un musée créé en 1893, où l'on a réuni toute la faune du Nord. L'ethnographie laponne y occupe une place impor-

tante : on y peut étudier le costume, les tentes, les ustensiles domestiques, les traîneaux de cette peuplade que la civilisation a refoulée dans l'extrême nord de l'Europe. Nous vîmes, dans les rues de la ville, quelques échantillons vivants, tous plus laids les uns que les autres, de cette race énigmatique dont il ne reste plus que quelques milliers d'individus. On ne peut se défendre d'un profond sentiment de commisération à la vue de leur petit corps porté sur des jambes grêles. Comme toutes les races inférieures, ils aiment les étoffes aux couleurs vives : le rouge, le jaune, le bleu sont les couleurs habituelles de leurs vêtements faits d'une grossière étoffe de vadmel. Beaucoup ont les yeux chassieux, à cause de l'atmosphère enfumée dans laquelle ils vivent sous la tente. Nous leur achetâmes quelques curiosités, entre autres des cuillers en corne de renne qu'ils fourraient en bouche jusqu'au manche pour nous en bien faire comprendre l'usage. Nous fîmes d'autres achats dans les magasins de la ville, et nous nous pourvûmes de chauds vêtements pour affronter les rigueurs du climat du Spitsberg. On peut se payer à Tromsö une peau d'ours blanc

pour 170 couronnes et une peau de renard bleu pour 22 couronnes. Et pourtant, le prix des fourrures a quadruplé depuis que j'achetai, il y a trente ans, deux peaux d'ours pour 100 francs.

Tromsö étant la ville la plus voisine du pôle est, suivant l'image d'un navigateur polaire, l'étrier sur lequel on s'appuie pour gagner les mers arctiques. Le gros événement du jour était le retour inattendu du docteur Baldwin, qui était revenu la veille même après un hivernage à la terre François-Joseph. Son navire, l'*America*, baleinier de 500 tonneaux que nous allâmes visiter, était dans un lamentable état de saleté causée par les chiens qui faisaient un épouvantable vacarme à bord. Baldwin nous raconta que sur trois cent vingt chiens qu'il avait recrutés à Arkhangel, il en avait perdu deux cents; quant à ses quinze poneys sibériens, il n'en possédait plus que cinq, ayant dû donner les autres en pâture aux chiens. Il se montra peu explicite sur les causes de l'échec de sa tentative de planter au pôle le drapeau américain. On sait que son plan était de créer en hiver des postes d'approvisionnement en certains points septentrionaux, et de poursuivre ensuite les travaux d'exploration. Il avait accompli la pre-

mière partie de ce plan en créant trois grands dépôts. Mais son projet d'atteindre le pôle, qui semblait si plein de promesses, avait échoué pour des motifs qu'il ne nous révéla point. On racontait à Tromsö qu'il avait renvoyé son capitaine avec lequel il avait eu des démêlés. Quoi qu'il en soit, il nous déclara que, quoique déçu, il ne se considérait pas comme battu, et qu'il comptait reprendre son expédition au pôle l'année suivante.

Au delà de Tromsö, nous naviguâmes encore quelques heures parmi les îles solitaires et désolées du Finmark dont les rochers portaient, au cœur de l'été, des nappes de neige descendant, par endroits, jusqu'au bord de la mer. Nous arrivâmes le 10 août, huit jours après le départ de Kiel, à Hammerfest, la ville la plus septentrionale du monde, située un peu au delà du 71e degré. Ce n'est, en réalité, qu'un pauvre village de deux mille âmes, couché au pied de grands rochers noirs et nus. Je ne le trouvai guère changé depuis ma première visite en 1873 : le seul progrès est un chemin en zigzag taillé dans les rochers et menant à un petit chalet d'où le




(Cliché du Dr Seitz. Objectif Zeiss.)

Page 28.

L' « OIHONNA » EN RADE D'HAMMERFEST

regard erre sur les derniers îlots de l'Europe et sur la nappe infinie de l'océan Glacial. C'est un tableau d'une effroyable tristesse.

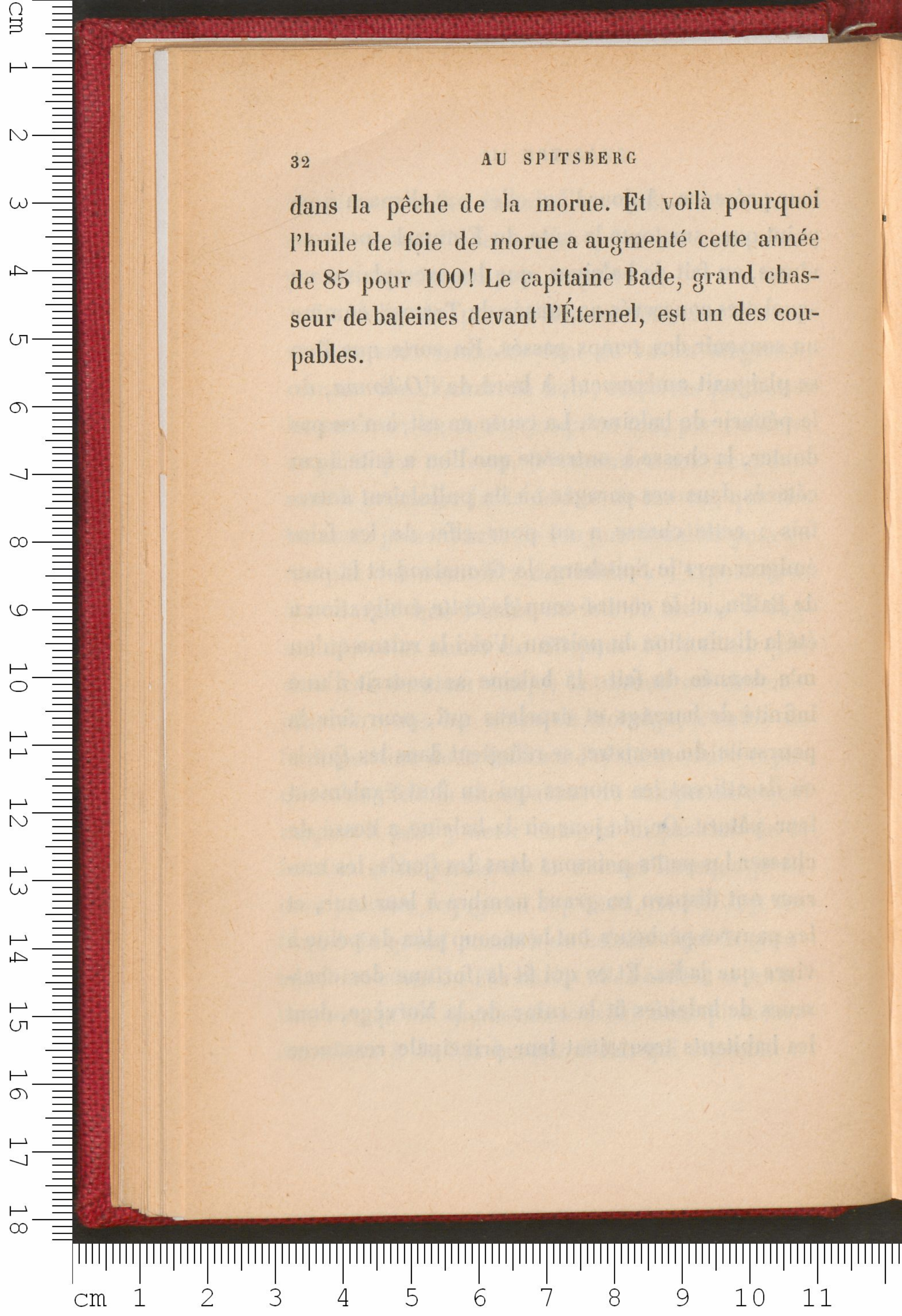
Pour mieux comprendre la mélancolie du pays, il faut gravir la montagne qui s'élève derrière le chalet et atteindre le plateau situé au pied du massif du Tyvefjeld. Ce plateau, où l'on observe de curieux phénomènes d'érosion, est jonché de pierres qui, toutes, par suite de la pression exercée en hiver par les neiges, sont couchées et plates. Jusqu'à cette extrémité de la péninsule scandinave on retrouve toujours les gneiss, avec des tourbières par places, et de petits lacs circulaires qui doivent être riches en saumons. On n'est pas peu surpris de rencontrer, dans la région la plus déserte du plateau, une ligne de poteaux télégraphiques qui relie au reste du monde la dernière ville d'Europe.

Cette ville est d'ailleurs bientôt vue : elle est composée d'une unique rue où les senteurs de poisson vous poursuivent partout. Ces odieuses émanations, auxquelles la population est habituée, ne semblent pas exercer des effets fâcheux sur la santé publique : les hommes paraissent

vigoureux, et les femmes, au teint frais et rose, sont souvent d'une beauté qu'on ne s'attendrait pas à trouver aussi près du pôle.

Le long du port d'Hammerfest, les morues séchées sont entassées dans de vastes magasins, comme des bûches de bois; empilées par bottes les unes sur les autres jusqu'au toit, par milliers, ou plutôt par millions. D'immenses cuves contiennent la précieuse huile de foie de morue, que des hommes puisent avec de longues écuelles pour en remplir les bouteilles destinées à l'exportation. On me dit que l'huile de foie de morue a augmentée cette année de 85 pour 100. C'est que, dans ces derniers temps, la morue est devenue plus rare sur les côtes de Norvège, à cause de la disparition de la baleine. J'ai dû me faire expliquer deux fois la chose avant de comprendre quel rapport il peut y avoir entre la disparition de la baleine et la rareté de la morue. Lorsque je fis mon premier voyage au cap Nord, en 1873, je fus frappé du grand nombre de baleines qui fréquentaient les côtes du Finmark : elles étaient si nombreuses, qu'on apercevait souvent dans plusieurs directions à la fois les jets d'eau qui signalaient

leur présence. Aujourd'hui elles ont disparu à ce point que, sur toute la côte du Finmark, nous ne vîmes, en fait de baleines, que les exemplaires en squelettes conservés au musée de Tromsö comme un souvenir des temps passés. En sorte que l'on se plaignait amèrement, à bord de l'*Oihonna*, de la pénurie de baleines. La cause en est, à n'en pas douter, la chasse à outrance que l'on a faite à ces cétacés dans ces parages où ils pullulaient autrefois : cette chasse a eu pour effet de les faire émigrer vers le Spitsberg, le Groenland et la mer de Baffin, et le contre-coup de cette émigration a été la diminution du poisson. Voici la raison qu'on m'a donnée du fait : la baleine se nourrit d'une infinité de harengs et capelans qui, pour fuir la poursuite du monstre, se réfugient dans les fjords où ils attirent les morues qui en font également leur pâture. Or, du jour où la baleine a cessé de chasser les petits poissons dans les fjords, les morues ont disparu en grand nombre à leur tour, et les pauvres pêcheurs ont beaucoup plus de peine à vivre que jadis. Et ce qui fit la fortune des chasseurs de baleines fit la ruine de la Norvège, dont les habitants trouvaient leur principale ressource





dans la pêche de la morue. Et voilà pourquoi l'huile de foie de morue a augmenté cette année de 85 pour 100! Le capitaine Bade, grand chasseur de baleines devant l'Éternel, est un des coupables.

# CHAPITRE IV

## UNE STATION BALEINIÈRE

Départ d'Hammerfest. — La côte du Finmark. — Une station baleinière. — Mystérieuses émanations. — Dépeçage d'une baleine. — Une lamentable aventure. — Le parfumeur de l'*Oihonna*. — L'île des Oiseaux. — Le cap Nord.

Comme Hammerfest était le dernier point du monde habité où nous fîmes escale avant de gagner les eaux du Spitsberg, nous pillâmes les magasins de l'endroit. Quand nous revînmes à bord, nous étions tous à peu près méconnaissables dans nos bizarres costumes qui constituaient une véritable collection ethnographique. En fait de coiffures et de couvre-chefs, tout y avait passé : un géologue s'était affublé d'un surouet, un botaniste d'un bonnet de fourrure à la russe, un prêtre d'un bonnet de pêcheur, un astronome d'une toque de Lapon. Le succès fut pour un grave professeur de paléontologie qui avait l'air d'un féroce Samoyède avec sa coiffure en peau de

phoque, son veston en peau de mouton et ses bottes en peau de renne. Quand l'*Oihonna* eut pris sa provision d'eau, on hissa le vieux pavillon, illustré d'un morse, que le capitaine Bade a promené dans toutes les mers arctiques, et l'orchestre du bord annonça le départ en jouant l'hymne norvégien, pendant que la brave population d'Hammerfest hissait en notre honneur les couleurs allemandes et norvégiennes au mât de pavillon. A huit heures du soir, nous cinglâmes vers le cap Nord.

J'allai me poster à l'avant du navire, à ma place favorite, assis sur une ancre, pour jouir de l'aspect grandiose des dernières côtes d'Europe étendant vers l'Océan leurs formidables éperons de roches brunes. Nous marchions vent debout. Ce vent glacial me pénétrait jusqu'aux os sous mon triple vêtement de laine. Et pourtant je restais cloué sur mon ancre, tant cette âpre côte du Finmark est belle dans sa sombre nudité. Et puis j'épiais, de ce poste d'observation, les baleines que j'avais vues en si grand nombre, autrefois, dans ces mêmes parages. J'eusse été fier de pouvoir signaler la première qui eût nagé dans nos eaux.

Mais mon espoir fut déçu. Je ne soupçonnais pas, hélas! la lamentable aventure dans laquelle je faillis, cette nuit, partager les infortunes de Jonas. Quoiqu'il m'en coûte de réveiller ce pénible souvenir, j'aurai le courage d'Énée lorsqu'il s'écria devant la reine Didon :

*Infandum, regina, jubes renovare dolorem!*

Il pouvait être onze heures du soir quand nous nous dirigeâmes vers un étroit goulet qui nous donna accès dans une baie parfaitement abritée du vent par un amphithéâtre de rochers. Cette baie, qui porte le même nom de Troldfjord (baie des Sorciers) que celle que nous avions visitée aux îles Loffoden, est une des stations baleinières dont le capitaine Bade nous avait promis de nous faire les honneurs. Elle est exploitée par un Norvégien, M. Ingebriggsen, avec qui le capitaine fit autrefois plusieurs saisons de chasse à la baleine dans les mers du Groenland. Ne pouvant remorquer en Europe ces immenses bêtes dix fois plus grandes que celles qui hantent les côtes du Finmark, ils les dépeçaient en mer et en mettaient l'huile dans des barils. On peut s'imaginer com-

bien cette chasse doit être lucrative quand on sait que les baleines bleues, et surtout les baleines polaires, ne valent pas moins de 35,000 à 40,000 francs, tandis que celles de petite espèce qu'exploitent les stations baleinières norvégiennes ne valent que 4,000 à 5,000 francs.

Nous n'eûmes pas sitôt jeté l'ancre que tout de suite je reconnus, pour l'avoir déjà perçue il y a quelque trente ans, une émanation âcre et pénétrante que nous apportait la brise : c'était l'odeur de baleine morte, qu'on n'oublie plus jamais quand une fois les marines en ont eu l'horrible impression. J'étais seul à connaître la véritable cause du phénomène qu'éprouvaient les passagers, qui tous se trouvaient sous l'empire d'un vague malaise dont ils ne se rendirent compte que lorsque je leur montrai, à quelques brasses de distance, une grosse masse informe qui flottait sur l'eau, et qui n'était autre qu'une baleine accrochée à un harpon et pourrissant là depuis deux ou trois semaines en attendant l'opération du dépeçage. A l'aide des jumelles, nous pouvions distinguer d'autres baleines échouées sur la plage, déjà livrées aux mains des dépeceurs. Après la

lamentable pénurie de baleines qui faisait depuis quelques jours l'objet de nos doléances, voici que nous étions enfin servis à souhait. Et chacun de se précipiter dans les chaloupes d'abordage, envahies à couler bas.

Nous débarquons à minuit près d'une énorme bête soumise au dépeçage, monstrueuse masse sanglante à moitié dépouillée de sa peau épaisse que des ouvriers chaussés de longues bottes arrachent par lambeaux à l'aide d'une grosse chaîne de fer qui se déroule sur un cabestan. A voir ces géants à barbe rouge, travaillant à la clarté vague et fantastique du crépuscule de minuit, on croirait assister à quelque mystérieux sacrifice accompli suivant les rites scandinaves par les sorciers dont la baie porte le nom. Surmontant le dégoût causé par l'épouvantable infection que dégagent les chairs du cadavre, je me mets résolument en devoir d'aller observer de près le travail de dépeçage : pataugeant avec mes bottes de mer dans d'horribles matières gluantes et molles, j'arrive bon premier au pied du monstre, et, me bouchant le nez aussi hermétiquement que possible, j'ouvre les yeux tout grands devant cette montagne de

chairs pantelantes, sanglantes, d'un rouge pâle, et j'examine curieusement la structure bizarre du prodigieux cétacé, quand tout à coup des éclats de rire m'avertissent que quelque chose d'insolite se passe, et sans que je puisse me rendre compte comment le fait a eu lieu, je me trouve prisonnier entre la baleine et la chaîne que meut le cabestan : en vain je veux fuir ; je me heurte à la chaîne qui marche, qui m'entraîne au moment où je m'y accroche, et qui m'éclabousse d'une horrible graisse jaunâtre, huileuse, nauséabonde. En vain j'adresse des appels fous à l'homme préposé à la manœuvre : le bourreau reste sourd, et la chaîne continue à se dérouler en se rapprochant toujours, m'acculant au cadavre dont je suis contraint de subir le hideux contact. Pour échapper à l'horreur de la situation, il fallait un coup d'audace : au risque de trébucher et de m'étaler de tout mon long au milieu d'un lac de boue glissante où nageaient d'innombrables débris visqueux, je rampai résolument sous la chaîne qui se déroulait toujours, et, la rasant de l'échine, je me trouvai enfin délivré de cet affreux cauchemar dont Hoffmann ou Poë eussent pu faire le thème

d'un de leurs contes fantastiques. Mais, en dépit des bains de benzine auxquels je soumis mes vêtements, je ne pus jamais me délivrer complètement des suites de mon fatal bain de résidus de baleine : je portais, comme lady Macbeth, une tache indélébile, et comme il n'y avait nulle chance de rencontrer un tailleur au Spitsberg qui pût renouveler mon manteau, je dus, sous peine de mourir de froid, me délecter pendant de longs jours des odeurs subtiles et pénétrantes qui me valurent à bord de l'*Oihonna* l'épithète de parfumeur.

Je me vengeai de la baleine en lui dédiant cette poésie, qui exprime peut-être mieux que la prose les émotions éprouvées :

### LA BALEINE DÉPECÉE

Au soleil de minuit par une nuit sereine,
Je contemplais, pensif, le corps d'une baleine.
Le monstre gigantesque, à distance lointaine,
Semblait une montagne au milieu de la plaine.

La baleine était morte, et sa carcasse pleine
Exhalait je ne sais quelle effroyable haleine,
Vapeur mystérieuse, étrange, souterraine,
Dont la peste infectait la région prochaine.

Sans qu'on pût s'expliquer l'étonnant phénomène,
L'aspect de ce cadavre à l'énorme bedaine
Causait au plus vaillant une indicible gêne,
Des symptômes pareils à ceux de la migraine.

La morte gisait là depuis une semaine,
A demi dépecée, épave qu'avec peine
On pouvait reconnaître à sa forme incertaine,
Vague masse de chair que rongeait la gangrène.

Des géants blonds et roux, à la face germaine,
Qui de bourreaux avaient l'apparence inhumaine,
— Ils étaient bien, je pense, au moins une douzaine,
Faisaient de dépeceurs la besogne vilaine.

Ces hommes, manœuvrant une pesante chaîne,
Dépouillaient de son lard et de sa chair malsaine,
Cette charogne, objet de dégoût et de haine,
Dont ils mettaient à nu jusqu'à la moindre veine.

Oh ! lamentable sort de celle qui fut reine
Des mers, de l'Océan, son immense domaine,
Qui du déluge ancien était contemporaine,
Et qui de notre faune est encor suzeraine !

Oh ! que toute grandeur sur mer, sur terre est vaine !
A quoi bon posséder puissance souveraine
Si la fatale mort, en sa marche certaine,
Des puissants doit causer la ruine soudaine !

A toute âme superbe, arrogante et hautaine,
A toute créature ou frivole, ou mondaine,

Combien cette pensée est salutaire et saine!
A quelle humilité notre fin nous ramène!

Et d'y songer parfois, il n'est rien qui refrène
Plus sûrement l'orgueil de la nature humaine,
Trop tenté d'oublier ce mot qui rassérène :
En bas l'homme s'agite, et là-haut Dieu le mène.

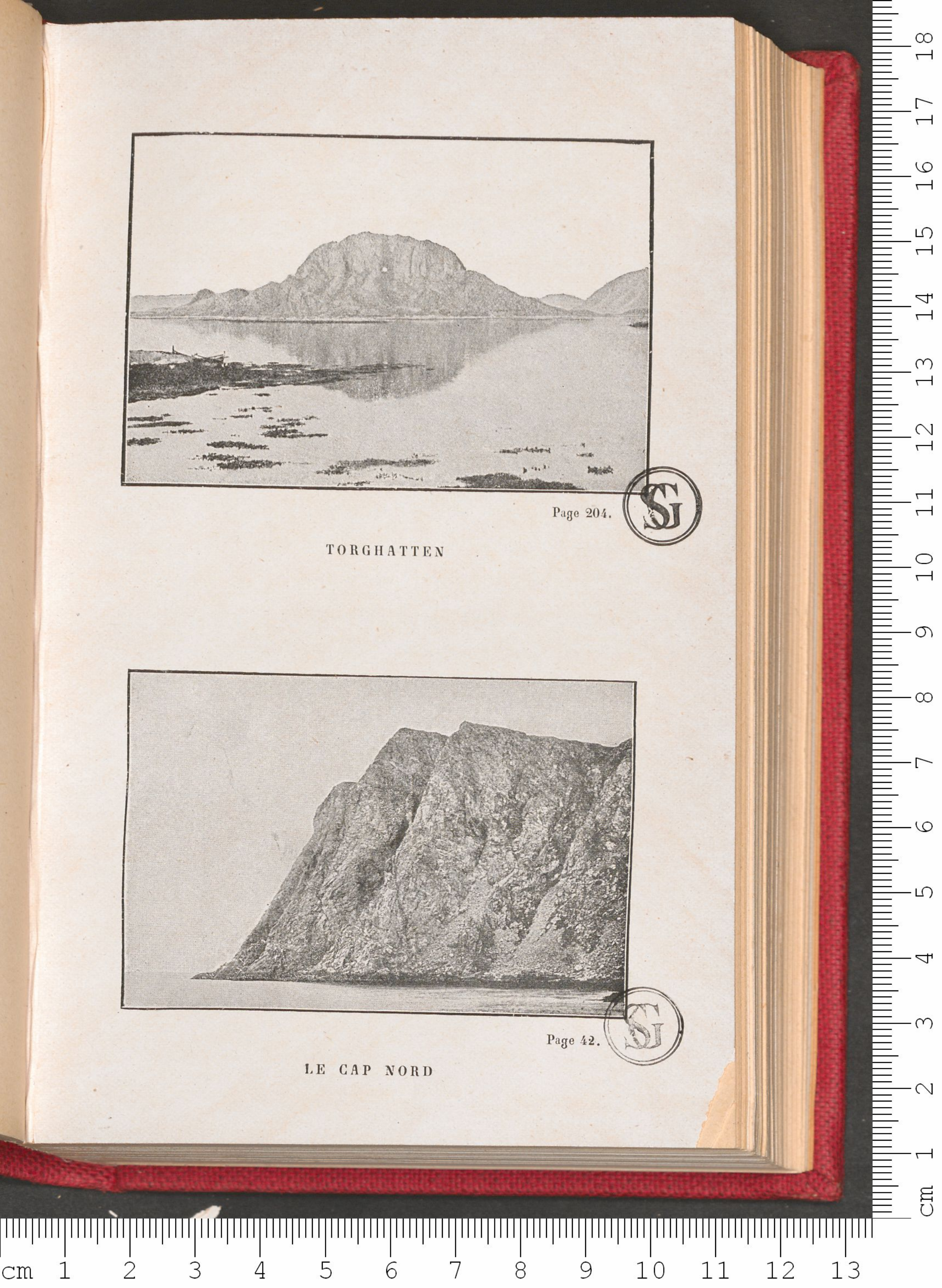
Cette même nuit, nous doublons l'énorme falaise de « l'île des Oiseaux », qui surgit à pic du sein de l'Océan, criblée de cavernes où nichent des myriades de mouettes : au bruit des détonations de fusées d'artifice, les oiseaux blancs se dispersent par nuées et s'envolent effarés dans la nuit claire. Une heure après, à cinq heures du matin, nous saluons le fameux cap Nord, qui marque l'extrémité septentrionale de l'Europe. Sa majestueuse silhouette, que j'ai admirée jadis, et que je ne croyais pas alors devoir jamais revoir, est restée si fidèlement gravée dans mes souvenirs, qu'il me semble retrouver une vieille connaissance. L'état de la mer ne nous permet pas d'y aborder, et nous nous contentons de l'admirer de loin.

# CHAPITRE V

## L'ILE DES OURS

L'océan Glacial. — Phénomène atmosphérique. — Variation de température. — Le grand désert des eaux. — L'attirance de l'inconnu. — L'île des Ours. — *Sic vos non vobis.* — Une île énigmatique. — Troupeaux de baleines. — Le soleil arctique.

Deux jours de navigation séparent le cap Nord d'Europe du cap Sud du Spitsberg. La seule terre qu'on rencontre dans cette traversée est l'île des Ours, située à peu près à mi-chemin de l'archipel. Nous naviguons presque en droite ligne vers la pointe de la boussole qui marque le nord-ouest. Cette mer déserte et sans limites, où l'œil ne rencontre pas une voile, pas un panache de fumée, c'est l'océan Glacial. Si nous ne le savions, nous pourrions nous croire sur l'Atlantique, en route pour l'Amérique, par une journée grise et terne; car nous ne sommes pas encore dans la région des glaces ni dans les parages hantés par les baleines. Le navire roule un peu, bercé mollement par la



Page 204.

TORGHATTEN

Page 42.

LE CAP NORD

vague. Le ciel est couvert, dans presque toute son étendue, de nuages gris et plombés, avec, çà et là, un pan de ciel bleu par lequel perce timidement un rare rayon de soleil. La mer, d'un gris foncé, avec des plaques d'argent là où elle scintille aux pâles feux du soleil, se soulève en lames couronnées de petites crêtes d'écume blanche. Le panache de fumée indique que le vent souffle du nord-est. Il fait moins froid que sur la côte du Finmark et le vent a molli. La mer est pourtant assez enflée pour qu'il faille assujettir la vaisselle de table. Les vrais marins paraissent seuls aux repas, et l'on raille les autres au sujet de leur absence, notamment un alpiniste qui se trouve beaucoup mieux sur la « mer de glace » que sur la mer Glaciale. A midi, le capitaine profite d'un rayon de soleil pour faire le point, et bien lui prend, car ce n'est qu'un rayon fugitif, et le ciel reprend son aspect d'un gris plombé; pourtant, quoique le soleil ne soit point visible, on distingue çà et là, à l'horizon, de brillants scintillements donnant l'illusion de villes lointaines qu'un éclairage électrique ferait resplendir sous les sombres nuées.

Ce qui frappe le plus, dans cette région, c'est l'étonnante rapidité avec laquelle la mer prend les aspects les plus différents : d'une heure à l'autre, il semble que l'on ait changé de latitude et de climat. Tantôt le ciel se brouille vers le nord, comme si un orage était près d'éclater, bien que les orages soient inconnus dans ces parages septen trionaux; tout devient subitement noir et livide, et il semble que dans quelques minutes on traversera un grain qui approche menaçant; mais, un instant après, voici que les sombres nuées se dissipent pour faire place à une large bande de lumière. Tantôt, au bout du désert des eaux, on croit apercevoir une grande terre qui s'allonge démesurément, avec des cimes bizarres, des promontoires, des glaciers; mais toute cette fantasmagorie n'est qu'une éphémère vapeur, un mirage qui s'évanouit soudain. Nulle part je n'ai vu si rapide succession de phénomènes atmosphériques. Ce qui est non moins surprenant, ce sont les variations subites de la température. J'ai vu, dans la même journée, le thermomètre tomber brusquement de 8 à 2 degrés et remonter ensuite à son point de départ. Ce phénomène a pour cause

la rencontre, en ces parages, des eaux tièdes du Gulf-Stream avec les eaux froides des courants polaires. Il y a là un dédale de courants très compliqué et encore mal connu, et il semble qu'en passant d'un de ces fleuves marins dans un autre on change instantanément de climat.

On pourrait croire que, pour aller au Spitsberg, il faut affronter pendant de longs jours les fureurs de l'Océan. Eh bien! ceux qu'effraye cette perspective peuvent se rassurer. Le croirait-on, c'est sur l'océan Glacial que nous passons notre première nuit en pleine mer, car, depuis le jour où nous nous sommes embarqués, nous avons constamment navigué au milieu des îles, dans les fjords et les détroits, sur de paisibles lacs. Or, c'est une sensation pleine de charmes, quand on a longtemps vogué sur des eaux tranquilles, de se sentir mollement bercé par le flot de l'Océan sur une couchette de navire, enveloppé dans de chaudes couvertures, et de s'endormir dans la nuit factice créée par les rideaux du hublot de la cabine, en songeant à ceux que l'on a laissés au foyer, et en rêvant aussi à l'inconnu que l'on verra demain. Nulle part on n'éprouve comme dans les régions

polaires cette troublante attirance de l'inconnu : on s'y sent seul, bien seul, loin, bien loin du monde habité, et, en voguant sur ce grand désert de l'océan Glacial au bout duquel se dresse l'éternelle banquise, on comprend l'héroïque vocation des Nordenskjöld, des Fridhjof Nansen, des Otto Sverdrup, des Adrien de Gerlache, qui ont vécu des mois et des années dans cet isolement du monde des glaces. On s'endort dans ces vagues songeries, et l'on se réveille chaque matin plus près du pôle fascinant. Oh! le délicieux quart d'heure que celui qui suit le réveil, et qu'on a de peine à s'arracher à la douce chaleur de la couchette, pour aller subir dehors la rudesse d'une matinée polaire!

Et pourtant, il nous faut, le 12 août, à cinq heures du matin, nous rendre à l'appel du clairon, car nous avons atteint l'île des Ours (Beeren Eiland), qui surgit entre le 74$^e$ et le 75$^e$ degré, à 450 kilomètres du cap Nord. Elle fut découverte en 1596 par le Hollandais Barents, qui la nomma, à cause de son aspect sombre et désert, « Mont de la Misère » (Jammerberg). Mais les matelots, ayant tué un ours, lui donnèrent le nom qui lui est

resté, bien que les Anglais la désignent obstinément sur leurs cartes sous le nom de « Cherry Island ». L'histoire vaut la peine d'être contée.

Dans les premières années du dix-septième siècle, une société s'était constituée à Londres sous le nom de « Muscovy Company » (compagnie moscovite), pour rechercher le fameux passage du nord-est, qui passionnait alors le monde comme de nos jours la recherche du pôle. Le commandement d'un navire fut confié à Stephen Bennet, qui découvrit à nouveau, en 1603, l'île des Ours. La croyant, ou feignant de la croire nouvelle, il lui donna le nom d'un obscur alderman, un certain Cherry, ou, suivant d'autres, Cherie, qui avait fait les frais de l'expédition. Et voilà pourquoi toutes les cartes anglaises désignent encore l'île sous ce nom usurpé. La compagnie de Londres, fidèle aux principes coloniaux que l'Angleterre pratiqua de tous temps, s'empara de l'île comme d'un pays conquis, et, pour comble de cynisme, fit défense aux Hollandais de pêcher sur la côte découverte par un Hollandais.

Cette histoire, qui se passait il y a trois cents ans, n'est-elle pas de l'histoire contemporaine?

Usurpations de territoires, usurpations de noms, l'Angleterre a toujours, des pôles à l'équateur, appliqué les mêmes bons procédés auxquels elle doit son empire colonial. Ce serait pourtant justice de rendre son vrai nom à cette pauvre île des Ours, et de restituer à Barents l'honneur de l'avoir trouvée le premier.

Beeren Eiland n'a d'ailleurs rien qui puisse exciter les convoitises des puissances. L'île des Ours n'a même plus d'ours, et les morses ont totalement disparu de ces parages où ils étaient autrefois si communs qu'en 1608 l'équipage d'un navire en massacra près de mille en sept heures. On crut longtemps que Beeren Eiland n'était qu'un îlot de peu d'importance. Nordenskjöld ne lui attribuait encore, en 1864, qu'une superficie de 66 kilomètres carrés; mais un examen plus attentif, en 1868, lui fit découvrir qu'elle avait une superficie, dix fois plus considérable, de 670 kilomètres.

Notre espoir d'accoster à Beeren Eiland fut déçu. Malheureusement, cette île rébarbative ne se montre presque jamais au navigateur, et ceux qui d'aventure ont pu y aborder la dépeignent

comme presque inaccessible. C'est une de ces îles énigmatiques dans l'existence desquelles il faut avoir foi sur de simples récits. Le capitaine nous affirme que nous sommes en face de l'île, et nous l'en croyons sur parole, car elle est parfaitement invisible : les brumes qui l'enveloppent presque éternellement sont produites par la condensation résultant du contact des courants du sud et du nord, au point de rencontre desquels elle est précisément située.

C'est dans le voisinage de l'île des Ours que se produit un gros événement : au bruit de la sirène, qui retentit chaque fois qu'un aliment s'offre à la curiosité des passagers de l'*Oihonna*, tout le monde se précipite sur le pont. L'événement est l'apparition de tout un groupe de baleines qui se livrent à leurs lourds ébats : leur dos monstrueux, surmonté d'une sorte d'aileron, émerge de temps à autre lorsqu'elles viennent respirer à la surface entre deux plongeons : elles s'aventurent sans crainte tout près du navire, si près que nous les entendons souffler comme des soufflets de forge. De très loin elles s'annoncent par les jets d'eau qu'elles lancent par leurs évents, non pas un jet

épais tel que celui que représentent les dessins fantaisistes des anciens voyageurs, mais une gerbe légère qui se dissipe aussitôt, assez semblable au nuage de fumée que produirait un coup de feu. Ce sont ces jets d'eau qui causent leur perte en signalant leur présence à de grandes distances. Elles abondent en ces parages, et toute la journée nous les rencontrons voyageant, selon leur habitude, non pas isolément, mais en famille, le mâle et la femelle suivis des baleineaux. Leur nombre nous dédommage de la lamentable pénurie de cétacés des jours précédents. Nous apercevons aussi, mais moins nombreux que les baleines, des phoques qui s'approchent curieusement, sortant de l'eau leur grosse tête à moustaches et braquant sur nous des yeux presque humains.

La mer s'est apaisée. C'est toujours une mer grise, cernée de brouillards qui rampent à l'horizon ; mais, par un étrange contraste, le ciel est bleu au zénith, et le soleil projette sur les flots, par places, de longues traînées de lumière. C'est un soleil sans force, pâle et blafard, comme un flambeau à demi éteint, incapable de dissiper les brumes. L'écart de la température, suivant qu'on

l'observe à l'ombre ou au soleil, est à peine de deux degrés. Les faibles rayons de l'astre suffisent pourtant pour produire le curieux phénomène de l'arc-en-ciel blanc, que nous avions déjà observé dans le voisinage du cercle polaire. La température s'adoucit sensiblement, et par moments la mer est si calme, si belle, que, vue à travers les glaces du salon, elle fait penser à la Méditerranée. Mais ce ne sont là que des impressions fugitives, car rien n'est plus variable et plus inconstant que les mers arctiques, comme nous devions en faire l'expérience par l'ouragan qui nous assaillit au retour.

# CHAPITRE VI

## LE SPITSBERG

Situation et étendue du Spitsberg. — Sa facilité d'accès. — Les causes de ce phénomène. — Les courants océaniques. — Les glaciers du Spitsberg. — Une terre inhabitée et inhabitable. — La faune. — La flore. — Le climat. — Un herbier fossile. — Une terre vacante.

Pendant que nous naviguons en plein Océan, c'est le moment de recueillir quelques données sur les terres où nous allons aborder. Ces terres forment un vaste ensemble d'îles et d'îlots s'étendant sur une longueur de 400 kilomètres du 76$^e$ au 80$^e$ degré de latitude, en sorte que la pointe Sud se trouve à environ 100 lieues marines de l'extrémité septentrionale de l'Europe, et que les dernières terres se trouvent à moins de 200 lieues du pôle.

A défaut de données certaines sur ces terres très imparfaitement connues, on a évalué fort diversement la superficie du groupe. La plus

grande île, généralement connue sous le nom de Spitsberg occidental, et qu'on désignerait plus correctement sous le nom de Nouveau-Friesland (1), a une longueur d'environ 400 kilomètres de la pointe Nord à la pointe Sud, et une surface qu'on évalue à 39,260 kilomètres carrés. C'est, à peu de chose près, le territoire de la Suisse. On estime à 64,290 kilomètres carrés l'étendue de tout l'archipel, à peu près le territoire de la Grèce avec ses îles, ou le huitième du territoire de la France (2).

Les trois grandes îles qui constituent le Spitsberg figurent vaguement sur la carte la lettre N, le premier jambage étant formé par l'île principale, le second par la Terre d'Edge ou des États, la Terre de Barents et le Nouveau-Friesland. Le Stor-Fjord sépare les deux jambages. Autour de ces trois grandes îles s'éparpillent une infinité de petits îlots, dont le groupe situé au sud de la Terre des États est connu sous le nom des Mille Iles. Un autre groupe d'îlots, les Sept Iles,

(1) Ce nom est généralement réservé à la portion nord-est de la grande île.

(2) E. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*.

s'étend au nord de la Terre du Nord-Est. Les derniers îlots, voisins du 81ᵉ degré, touchent à la banquise. Le grand détroit de Hinlopen, entre le Nouveau-Friesland et la Terre du Nord-Est, est littéralement criblé d'îles et d'îlots.

La côte occidentale, qui du 78ᵉ au 79ᵉ degré se trouve protégée contre l'Océan par l'île très allongée du Prince Charles, est profondément échancrée par des baies et des fjords, et offre ainsi une frappante analogie avec le littoral si découpé de la Norvège. La côte orientale, défendue par les glaces qui y séjournent éternellement, présente, au contraire, une longue ligne droite presque ininterrompue; d'un accès plus difficile, elle est beaucoup moins connue.

Bien que situé sous une latitude extrême, le Spitsberg a, sur les autres terres voisines du pôle, l'avantage d'être dégagé des glaces, du côté de l'orient, pendant deux ou trois mois de l'année. On chercherait vainement, dans la région circumpolaire, une autre contrée jouissant de ce privilège. Toutes les terres situées sous le même parallèle sont enfermées dans les glaces, à des centaines de lieues de la mer libre; partout ail-

leurs, à pareille latitude, on se trouverait dans des déserts inaccessibles.

C'est à raison de sa facilité d'accès et de sa grande proximité du pôle que le Spitsberg fut le point de départ de la malheureuse expédition d'Andrée, lorsqu'il tenta de gagner en ballon l'extrémité de l'axe de la terre. L'île des Danois, où il fit ses préparatifs, est située près du 80e degré, latitude que Nansen ne put atteindre sur le Fram qu'après avoir été bloqué six mois dans la banquise, où il n'avançait que de deux mètres par minute ! En certaines années, la mer libre s'étend même bien au delà de l'extrémité septentrionale du Spitsberg : c'est ainsi qu'en juillet 1896 le capitaine Bade ne rencontra la banquise qu'au 81e degré 37 minutes, en sorte que de simples touristes purent avoir cette bonne fortune de s'approcher plus près du pôle que ne l'ont fait maintes expéditions polaires parfaitement outillées.

Le Spitsberg est donc, de toutes les terres qu'on rencontre sur la route du pôle, celle qui est le plus facilement abordable. Ce phénomène est dû principalement au voisinage des eaux

tièdes du Gulf-Stream qui, après avoir doublé la dernière pointe de l'Europe, se dispersent dans l'océan Glacial et vont se perdre dans les parages de l'île des Ours, où elles s'évaporent sous forme de brouillards au contact des courants froids venus du pôle, en sorte que cette île est presque toujours enveloppée d'un voile de brume. Une autre cause du privilège dont jouit la côte occidentale du Spitsberg d'être accessible en été est le régime des vents qui, dans ces parages, soufflent ordinairement du sud au printemps. Enfin, si l'on considère que la mer n'est pas, comme la terre, conductrice du froid, l'on comprend que la douceur relative de la température de cette région est due aussi à l'absence de toute terre dans les parages qui s'étendent du Spitsberg au pôle.

La côte Ouest est, toutefois, seule favorisée de ce privilège exceptionnel; la côte Est, qui ne reçoit ni les tièdes émanations du Gulf-Stream, ni l'haleine des vents du sud-ouest, est bloquée par les glaces pendant toute l'année; quant à la côte Nord, elle est ordinairement accessible par l'ouest; mais les vents du nord y sont redoutés

par les navigateurs, parce qu'ils y accumulent des glaçons qui bloquent parfois leurs vaisseaux au cœur de l'été, jusqu'à ce qu'un changement de vent vienne les dégager.

Les deux courants océaniques dont l'archipel ressent les effets coulent dans des directions opposées : le courant polaire l'aborde de l'est, après avoir baigné la côte de Sibérie, et y arrive chargé de grandes moissons de bois flotté des rivières asiatiques. C'est donc sur les rivages Nord-Est et Est de l'archipel que viennent échouer la plupart des arbres sibériens.

En dépit des conditions climatologiques spéciales dont jouit le Spitsberg, on conçoit qu'une terre aussi proche du pôle n'en a pas moins tous les aspects d'une terre polaire. C'est un vaste groupe de cimes glacées d'où descendent jusqu'à la mer une infinité de fleuves gelés dont les plus énormes glaciers des Alpes peuvent à peine donner une idée. Les glaciers géants du fameux massif du Moustagh, dans l'Himalaya, fleuves de glace dont la longueur dépasse 50 kilomètres, peuvent seuls rivaliser avec ces glaciers polaires du Spitsberg et du Groenland, alimentés par les formi-

dables apports neigeux que déposent les vents froids qui soufflent autour du pôle. Les premiers navigateurs, à la vue de ces immenses fleuves cristallins dont ils ignoraient la nature, et qui tombaient sous leurs yeux dans la mer, les désignèrent sous le nom de montagnes de glace (*icebergs*), ne soupçonnant pas leur origine identique à celle des glaciers des Alpes.

Quand Ingolfr découvrit, il y a quelque mille ans, l'Islande à laquelle il donna le nom de « Terre de Glace », il n'y trouva aucun être humain, pas même des Lapons ou des Esquimaux. Le Spitsberg était de même inhabité lorsque Barents y aborda. Mais l'Islande ne tarda pas à être colonisée par des Norvégiens, tandis que le Spitsberg est demeuré désert depuis sa découverte. C'est, mieux que l'Islande, une terre de glace encore en pleine phase glaciaire, et pouvant donner une idée de ce qu'étaient nos contrées lorsqu'elles traversaient cette même phase.

Le pays est inhabité parce qu'il est inhabitable. Le bétail même n'y saurait subsister, à cause de l'absence de pâturages convenables. Le renne sauvage est le seul ruminant qui puisse y vivre,

la nature l'ayant pourvu d'une sorte de pelle située à la partie inférieure de son bois, à l'aide de laquelle il peut *déneiger* les touffes de mousse dont il se nourrit. Les seuls autres représentants de la faune sont les renards bleus, dont la fourrure est très recherchée, et les campagnols. Il n'y a ni reptiles ni insectes, et le lagopède est à peu près le seul oiseau qui ne soit point de passage. Sur les côtes abondent les phoques, et, dans le nord, les morses, qui forment de redoutables troupeaux.

Quant à l'ours blanc, au sujet duquel on ne manque pas de questionner tout voyageur revenu du Spitsberg, c'est moins un habitant du pays qu'un nomade qui erre de rivage en rivage, porté par les glaces flottantes. L'illustre Makharoff, le malheureux héros de Port-Arthur, lors du voyage qu'il fit à bord de son brise-glace le *Yermak*, en 1899, vit beaucoup d'ours blancs sur la banquise au nord du Spitsberg : on en pouvait voir les traces sur presque chaque champ de glace, et ces traces se poursuivaient d'une extrémité à l'autre du *floe*, l'animal allant toujours en droite ligne, soit qu'il marche sur la glace, soit qu'il nage à travers un chenal. Ce n'est qu'exception-

nellement que l'ours polaire s'aventure à l'intérieur des terres où, en été, il risquerait de mourir de faim. Quoiqu'il fréquente surtout le littoral oriental, on le rencontre parfois à l'ouest, comme l'atteste la fin tragique du docteur Neumayer qui, en 1899, au cours d'une lutte avec un de ces terribles plantigrades, fut tué par le coup de fusil d'un de ses compagnons accouru à son aide. L'ours blanc est devenu rare au Spitsberg depuis la chasse acharnée que lui ont faite les pêcheurs norvégiens : ayant appris à ses dépens le danger de l'approche de l'homme, cet animal ne devient féroce que lorsqu'on le force à se défendre; loin d'attaquer l'homme, il s'enfuit à son approche : au témoignage de Nordenskjöld, il est aussi facile à tuer qu'un mouton.

Il peut sembler plaisant de parler de la flore d'une contrée où, pendant les trois quarts de l'année, la vie organique s'éteint faute de chaleur et de lumière. La flore de la Nouvelle-Zemble est riche auprès de celle du Spitsberg. Tout ce qui pousse sur ce sol presque toujours gelé est rabougri et ne sort de terre que timidement, à peine d'un ou deux pouces. Les seuls arbres qui

s'offrent à la vue sont les bois flottés qu'on trouve sur quelques plages. La végétation n'est guère représentée que par des mousses que gonfle l'humidité du sol, par des lichens dont on a compté plus de deux cents espèces, et par de petits champignons. La loi de Linnée sur la prédominance des cryptogames dans le nord se vérifie pleinement au Spitsberg. Cette terre disgraciée ne porte qu'un très petit nombre de plantes phanérogames, et pas un seul arbrisseau; ce qui n'est point surprenant si l'on songe que l'hiver y dure neuf mois, avec une nuit polaire de cent vingt-quatre jours, et une température qui descend jusqu'à 45° sous zéro. Pendant une période correspondante, du 20 avril au 22 août, le soleil est constamment au-dessus de l'horizon; mais sa hauteur ne dépasse jamais 37°, même dans le sud de l'archipel, et ses rayons obliques ne rasent la surface de la terre qu'après avoir perdu toute leur chaleur à travers une énorme épaisseur d'atmosphère : c'est un soleil sans force, impuissant à ranimer la sève de la végétation. Au cœur de l'été, il y a des tempêtes de neige et d'épais brouillards, et la température est, en cette saison, celle de

nos hivers, variant entre 10° au-dessus de zéro et 10° au-dessous de zéro.

C'est une admirable loi de la nature que la végétation s'adapte, comme la faune, au milieu dans lequel elle vit : aussi bien, celle du Spitsberg se contente-t-elle de peu de chaleur et triomphe parfaitement des gelées qui, partout ailleurs, entraveraient son éclosion.

En dépit de ses rigueurs, le climat est extrêmement sain, et le Spitsberg serait une station d'été de premier ordre pour les poitrinaires et les anémiques : l'air y est pur et vivifiant, absolument dépourvu de bactéries, et l'homme qu'on y abandonnerait dans la solitude du désert n'y saurait périr que de faim ou de froid. Tous les voyageurs ont remarqué qu'on y respire beaucoup plus librement que dans nos contrées méridionales. C'est un fait bien constaté, que les maladies habituelles que contractent les matelots exposés à tous les changements de température y sont inconnues, et qu'ils peuvent même impunément, après un bain forcé, laisser sécher sur leur corps leurs habits mouillés. Si paradoxale que la chose puisse paraître, dans ce pays

du froid, les refroidissements ne sont point à craindre.

On connaissait depuis longtemps l'extraordinaire salubrité de l'atmosphère dans les régions polaires; mais on n'avait pas encore expérimenté le fait d'une manière aussi concluante que le fit, en 1898, un savant bactériologiste attaché à l'expédition suédoise du professeur Nathorst. Ayant recueilli, en divers endroits de l'archipel, plusieurs milliers de gallons d'air atmosphérique, qu'il filtra soigneusement, il n'y découvrit pas une seule bactérie. Il se livra aux mêmes investigations sur l'eau douce, sur la neige, sur la glace, sur l'eau de mer, et ne constata la présence que de quantités infinitésimales de bactéries. En examinant les intestins de différents animaux, il n'y trouva généralement aucune trace de bactéries : sauf le goéland-bourgmestre, le corps des oiseaux en était absolument dépourvu.

C'est donc avec raison qu'on a pu dire que le climat du Spitsberg est, sinon l'un des plus agréables de la terre, du moins l'un des plus salubres : Nordenskjöld le recommande à un grand nombre de malades comme un excellent

séjour d'été, et il prédit qu'un jour des hôtels pareils à ceux des sommets alpins seront érigés au bord des baies du Spitsberg.

Les observations géologiques ont établi que le Spitsberg, de même que les autres terres polaires, a joui autrefois d'un climat très doux. Une végétation exubérante s'épanouissait aux âges préhistoriques dans ces contrées actuellement désertes et nues. A une flore tropicale succéda une flore analogue à celle des régions tempérées : des fougères, des hêtres, des cyprès, des sequoias. L'histoire de cette grande métamorphose est écrite en caractères saisissants sur les roches qui ont conservé à travers les siècles les empreintes de cette antique végétation : véritable herbier fossile, suivant l'expression imagée de Nordenskjöld. On a même reconnu, dans la grande île occidentale, l'existence de gisements de charbon qui exciteraient peut-être les compétitions des puissances coloniales, si les produits n'étaient de qualité trop médiocre et les filons de trop mince épaisseur pour rémunérer l'exploitation.

Les empreintes végétales que le Dr Otto Nordenskjöld vient de découvrir à son tour dans son

héroïque hivernage à l'île Seymour prouvent que le pôle Sud a joui, tout comme le pôle Nord, à une époque récente, d'un climat tempéré.

Nous qui nous vantons de nos progrès scientifiques et de notre brillante civilisation, que sommes-nous donc sur notre petite planète! Au cours de notre éphémère existence terrestre, le monde où nous passons nous paraît stable et stationnaire; mais, au cours des siècles, que de modifications, que de variations profondes, dont une seule suffirait pour faire disparaître à jamais jusqu'au souvenir de notre époque fiévreuse, pour effacer jusqu'aux noms de Napoléon et d'Alexandre! Si notre âme immortelle n'attendait une autre patrie, ce serait là une pensée si amère, si décourageante, qu'il ne nous resterait plus qu'à nous retirer dans la solitude, à nous mettre une pierre sous la tête, et à attendre, comme le bouddhiste, l'anéantissement final du Nirvanah.

Si l'on se demandait à quelle partie du monde doit se rattacher le Spitsberg, la question serait embarrassante. Bien que cet archipel semble n'être qu'un anneau séparé de la Norvège par une profonde dépression, on ne le compte point

comme faisant partie de l'Europe : il se rattache plutôt à ce système de terres arctiques qui forme comme une sixième partie du monde, et auquel on pourrait donner le nom de *Nordalie*, par opposition aux terres antarctiques, auxquelles s'appliquerait mieux la dénomination d'Australie qu'à la terre connue sous ce nom. Les terres voisines des deux pôles constitueraient donc deux nouvelles parties du monde à ajouter aux cinq parties énumérées par les manuels classiques de géographie. Mais, quoi qu'il en soit, ces terres polaires forment un monde à part, sur lequel l'homme n'exerce pas son empire.

Et pourtant, elles ont excité des convoitises, ces terres désolées, tour à tour éclairées par un pâle soleil et plongées dans une nuit sans fin. Croirait-on que les Russes tentèrent, dès 1764, d'occuper officiellement le Spitsberg en créant un poste militaire dans la baie de la Cloche? Leur tentative échoua, et ne fut pas renouvelée. S'il fallait absolument rattacher l'archipel à l'Europe, on ne pourrait que l'attribuer à la péninsule scandinave, dont il constitue une dépendance géographique, et dont il n'est, du point de vue

géologique, qu'un fragment détaché qui serait une image fidèle de la Norvège s'il était situé sous la même latitude. Les richesses que cette terre peut contenir y attireront peut-être un jour des colons, comme les solitudes inhospitalières de l'Alaska; mais les seuls êtres humains qui y aient hiverné jusqu'à présent sont des chasseurs d'ours et de morses et des naufragés rejetés en dehors du monde habité.

On cite pourtant une tentative de colonisation que firent, au dix-huitième siècle, des habitants des côtes de la Russie septentrionale et des bords de la mer Blanche. C'étaient des chasseurs de fourrures et des pêcheurs de baleines. Ils s'y établirent à demeure, avec leurs familles, sur la côte occidentale du Spitsberg, et dans le sud et l'ouest de l'île d'Edge. Au retour de la belle saison, des navires venaient régulièrement visiter ces trappeurs pour les ravitailler et emporter les produits de leurs chasses. On trouve aujourd'hui encore les vestiges de leurs habitations sur les côtes qu'ils occupèrent. La plus grande obscurité règne sur cet essai de colonisation; mais ce qui est certain, c'est qu'elle doit avoir débuté avant 1740,

date de l'hivernage des quatre matelots russes dont les aventures ont fait l'objet du célèbre récit de Le Roy. Il semble, toutefois, que la tentative ne réussit guère, car, en 1827, lors du voyage de Keilhau au Spitsberg, on n'y trouvait qu'un petit nombre de trappeurs envoyés par les moines du couvent de Solovietsky et par des marchands d'Arkhangel. La dernière expédition remonte à 1851-1852. Un savant suédois, M. Carlheim Syllensköld, a recueilli tous les faits intéressants qu'il a pu réunir sur cette tentative de colonisation arctique, qui s'est poursuivie pendant plus d'un siècle, et a dressé une carte de la distribution géographique des anciens établissements russes au Spitsberg (1).

Quoi qu'il en soit de cette ancienne colonie russe, aucune puissance n'a jamais pris effectivement possession du Spitsberg. Les Hollandais, les Anglais, les Basques, les Allemands, les Russes, les Norvégiens y ont paru dans les temps passés et ont fait une chasse acharnée à la faune du pays; mais, aujourd'hui que celle-ci est presque

(1) Charles Rabot, *les Russes au Spitsberg au dix-huitième siècle*. (*La Géographie*, 1901, t. I, p. 75.)

exterminée, les navires ont déserté ces côtes autrefois si disputées.

Le Spitsberg, que personne ne revendique actuellement, est une terre disponible pour l'établissement d'une république de mécontents à la recherche d'un territoire sans maître, sans lois, sans gouvernement. Sur cette terre insoumise et rebelle, les rebelles et les insoumis trouveraient un magnifique champ d'expérience.

Si délaissé qu'il soit, le Spitsberg n'est pas une terre inutile. Cet archipel du nord forme en en effet, avec l'archipel voisin, la terre François-Joseph, un vaste ensemble d'îles et d'îlots qui opposent à la marche des glaces polaires vers l'Europe une barrière qu'elles ne rencontrent pas sur la route des autres continents. C'est à cette barrière que l'Europe doit d'être habitable jusqu'à des latitudes qui, en Asie et en Amérique, correspondent à d'immenses déserts glacés. Sans cette barrière, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne du Nord, les îles Britanniques seraient affligées du climat du Labrador.

## CHAPITRE VII

### EN VUE DE L'ARCHIPEL

Préparatifs de débarquement. — Le Spitsberg en vue. — Paysage arctique. — Le pack de la côte orientale. — Programme du voyage. — Les glaces flottantes. — Tableau féerique. — Bois flottés. — Enthousiasme.

12 *août*. — Voilà près de deux jours que nous n'avons plus aperçu aucune terre, puisque l'île des Ours n'a pas daigné se montrer à nous. Nous calculons que nous ne devons plus être bien loin du cap Sud, extrémité méridionale de la plus grande île de l'archipel, le Spitsberg occidental. Aussi, profitant du calme de la mer, chacun fait-il des préparatifs de débarquement. Les chasseurs chargent leurs fusils, les photographes chargent leurs appareils, les alpinistes déballent leurs piolets et arment leurs bottes de bataillons de clous : le professeur Brun, de Genève, grand alpiniste devant le Seigneur, en a une bonne provision qu'il partage généreusement, et le fumoir a l'aspect

d'un atelier de savetier, chacun enfonçant des clous à grands coups de marteau.

Vers le soir, le pilote annonce que le Spistberg est en vue. Tous les yeux se dirigent vers cette terre où si peu d'hommes ont mis le pied ; mais vainement nous scrutons l'horizon vers le nord : nous n'avons pas des yeux de pilote. Ce n'est qu'une grande demi-heure après que nous commençons à distinguer à travers un voile de brume des formes vagues qui s'accentuent à mesure que nous approchons. Cette première vue du Spitsberg me rappelle, d'une façon saisissante, la première vue que j'eus de l'Islande, il y a quelque vingt ans : la « Terre de Glace » m'apparut, elle aussi, à travers un rideau de brouillard ; de la même façon je vis le voile se déchirer et une rangée de pics glacés se déployer dans la trouée comme un morceau de la chaîne des Alpes immergé jusqu'à la hauteur des neiges et surgissant du milieu de l'Océan.

Les voilà, les « Spits-Bergen », les pics pointus qui frappèrent les regards de Barents ; voilà le Hornsundstind, la première montagne qu'on aperçoive du large, émergeant comme une tour, à 1,350 mètres d'altitude, du milieu des champs de

neige et de glace qui occupent l'intérieur de la grande île. Mais le puissant massif ne nous apparaît que confus et à demi caché par les brouillards, les glaciers se confondant avec les nuages, au-dessus desquels nous entrevoyons des pics noirs, lisérés de raies blanches. Le dessin ne pourrait rendre ce tableau qu'au crayon blanc sur papier noir, le blanc marquant la neige et la glace sur le fond noir de la terre et du ciel. La nouveauté du spectacle nous saisit d'étonnement. Le paysage, d'une sombre grandeur, d'une austère magnificence, emprunte à son caractère arctique une originalité si puissante qu'on cherche vainement des comparaisons : on se croit transporté dans un monde irréel, éclairé dans un grand silence par une lumière de rêve, cette indéfinissable lumière polaire qui donne à tous les objets un aspect fantastique, presque surnaturel.

Les détails du paysage se précisent à mesure que nous approchons de la terre. Déjà nous distinguons les grands courants de glace bleue qui tombent à pic dans la mer. La ligne des monts se profile sous une chape de nuages plombés, qui planent assez haut pour nous laisser voir des

cônes, des murailles, des tours; ce que nous avions pris de loin pour d'immenses névés nous apparaît maintenant comme des nuages dont la pure blancheur contraste avec le noir des pics inaccessibles. Les nuages sont si blancs qu'à côté les neiges paraissent grises. La première impression que produit ce tableau polaire est une sensation de froid. Des neiges, des glaces, des brumes, et encore des brumes, des glaces, des neiges! Et pourtant, la température n'est nullement celle à laquelle on peut s'attendre dans un semblable milieu : elle est plutôt douce et agréable. C'est l'été polaire, comparable à un de nos hivers sans gelée. Durant notre séjour au Spitsberg, le thermomètre ne descendra pas au-dessous de zéro.

Tandis que nous passons au large du cap Sud, dont l'approche est défendue par de dangereux récifs, voici qu'apparaît, à deux ou trois milles de distance, à l'est du cap, une longue ligne blanche, d'un blanc si éclatant que nous ne pouvons en détacher les yeux : c'est le pack, la grande plaine de glace éternelle, qui descend jusqu'au 76e degré le long de la côte orientale du Spitsberg, et que

nous ne retrouverons qu'à 4 degrés plus au nord en remontant la côte occidentale : ainsi, dès le 12 août, le pack bloque le Spitsberg du côté de l'est, tandis qu'à l'ouest la mer sera libre encore pendant les dernières semaines de l'été. Et une fois de plus se trouve confirmée cette observation faite par tous les navigateurs que la côte orientale du Spitsberg baignée par le courant polaire est beaucoup plus inabordable que la côte occidentale baignée par les eaux tièdes des courants du sud. Tandis qu'une nappe de glace sans solution de continuité unit les unes aux autres toutes les terres de l'est, à l'ouest la banquise s'ouvre comme un golfe immense qui donne passage vers le nord de l'archipel. Laissant donc l'inaccesible côte orientale, nous attaquons le Spitsberg par le littoral profondément découpé de fjords qui fait face à l'ouest, et que nous remonterons jusqu'au point où la banquise nous arrêtera.

Le capitaine Bade, au repas du soir, nous expose son programme, dont la réalisation est d'ailleurs subordonnée aux inévitables imprévus auxquels il faut s'attendre dans les régions arctiques. Nous visiterons successivement les principaux bras de mer qui pénètrent dans l'intérieur des terres, du

cap Sud au cap Nord, situé à environ 10 degrés plus près du pôle que le cap Nord de Norvège. Nous explorerons la baie de la Cloche (*Bell-Sound*), la baie des Glaces (*Ice-fjord*), et ses branches, la baie de Sassen (*Sassen Bay*) et le Havre Vert (*Green Harbour*). Puis nous passerons au large de la terre du Prince Charles (*Prince Charles Foreland*), nous visiterons la baie de la Madeleine (*Magdalena Bay*), nous toucherons à l'île d'Amsterdam, et nous visiterons, au pied du grand glacier de Smeerenburg, l'ancienne station de pêche fondée par les Hollandais au dix-septième siècle. Nous ferons le pèlerinage obligé à la station d'Andrée, dans l'île des Danois. Nous irons ensuite à la recherche de l'emplacement actuel de la banquise qui est la grande route du pôle Nord, et nous pénétrerons enfin, si les glaces n'en obstruent l'entrée, dans la Wijde Bay (*Large Baie*), qui s'ouvre tout au nord du Spitsberg.

A peine avons-nous dépassé le cap Sud, au suaire glacé, que le paysage polaire se révèle dans toute sa magnificence. Il est sept heures du soir. Par une merveilleuse lumière crépusculaire se montrent les premiers glaçons flottants, non pas

le champ de glace compacte, le *pack de mer* dont nous avons aperçu l'extrémité à l'est de la pointe méridionale de la grande île, mais le *drift*, les blocs de *glace de terre*, composés exclusivement d'eau douce, portions détachées des glaciers, des fleuves cristallins qui comblent les vallées de l'intérieur, descendent lentement vers les côtes, et, sous une poussée formidable, aboutissent à la mer, y déversant constamment leur trop-plein, sous l'action du velage, mot qui peint la chose. Ces épaves des glaciers de terre, ce sont les *icebergs*. Et rien n'est plus curieux que de voir ces glaçons d'eau douce, d'une parfaite transparence, d'une dureté extraordinaire, flottant sur l'eau salée, projetant de grandes ombres bleues, s'en allant à la dérive, emportés au fil du courant. Nous les rencontrons d'abord rares et clairsemés, et de loin nous les prenons pour des cygnes qui voguent, illusion qui fut aussi celle de Barents, le premier navigateur qui les aperçut; mais peu à peu ils augmentent en nombre, au point de former comme une armée de fantômes qui flottent autour de nous en bandes désordonnées, errant silencieusement, étroitement serrés, par myriades, à perte



(Cliché de M. Brun.)

Page 76.

GLACES FLOTTANTES, BELL SOUND

de vue, à l'infini, affectant les formes les plus bizarres et les plus invraisemblables que l'imagination puisse concevoir. Parmi ces fantômes que la solide étrave de l'*Oihonna* culbute et disperse sans le moindre effort, nous voyons surgir des fleurs, des coraux, des champignons, des oiseaux fabuleux, des châsses de cristal, des statues d'albâtre, des cadavres enveloppés dans leur linceul. Parfois on croit reconnaître des vaisseaux montés par des Vikings, ou de gracieuses gondoles vénitiennes; ailleurs apparaissent des tours, des clochetons ajourés, des bastions, des châteaux forts taillés avec la régularité de constructions militaires; le plus souvent, ce sont d'énormes blocs informes, dont la partie émergée n'est que le huitième de la masse totale. Mais, que les formes en soient élégantes ou grotesques, les teintes en sont toujours d'une merveilleuse beauté : le vert pâle y alterne avec l'azur le plus délicat, les reflets de l'émeraude et du saphir s'y marient avec les chatoiements de l'opale. Mais quoi! telle est la transparence de ces facettes miroitant au soleil, que toute comparaison demeure au-dessous de la splendide réalité. Auprès de ce merveilleux éclat des glaces,

les plus brillantes pierres précieuses pâlissent au point d'en devenir opaques. Et l'on comprend le mot de Nansen : *une féerie de l'autre monde, une vision de la vie future !*

Ce qui ajoute encore à l'étrangeté de ce tableau arctique, c'est la présence, sur ces côtes désertes et stériles, de bois flottés que les courants polaires ont apportés des forêts qui croissent sur les bords des rivières asiatiques et qui sont venus échouer dans ces terrifiantes solitudes : phénomène devant lequel le génie de Nansen conçut la théorie d'où naquit le hardi voyage du *Fram*. Nous en rencontrons plusieurs, de ces troncs d'arbres sibériens, dépourvus de leur écorce, et polis par le frottement des glaces. Nous voyons aussi des bandes de phoques se livrant à leurs ébats fantastiques, et des baleines se jouant au milieu de flots d'écume. De tous côtés grouillent des oiseaux plongeurs qui s'éclipsent sous les eaux à notre approche.

Et les plus graves d'entre nous, à la vue de tant d'objets nouveaux, se livrent à des joies d'enfant, poussent de grands cris, s'enivrent d'admiration. C'est que la magie de ces scènes polaires

produit une impression extraordinaire sur les yeux et sur l'âme de celui qui les contemple pour la première fois. Chaque apparition cause une excitation nouvelle qui fait monter l'état d'esprit jusqu'au paroxysme de l'enthousiasme. Cette soif d'inconnu et d'aventures que tout homme porte en lui-même trouve ici à s'assouvir, en même temps que se réveillent les souvenirs des lectures et des rêves d'autrefois.

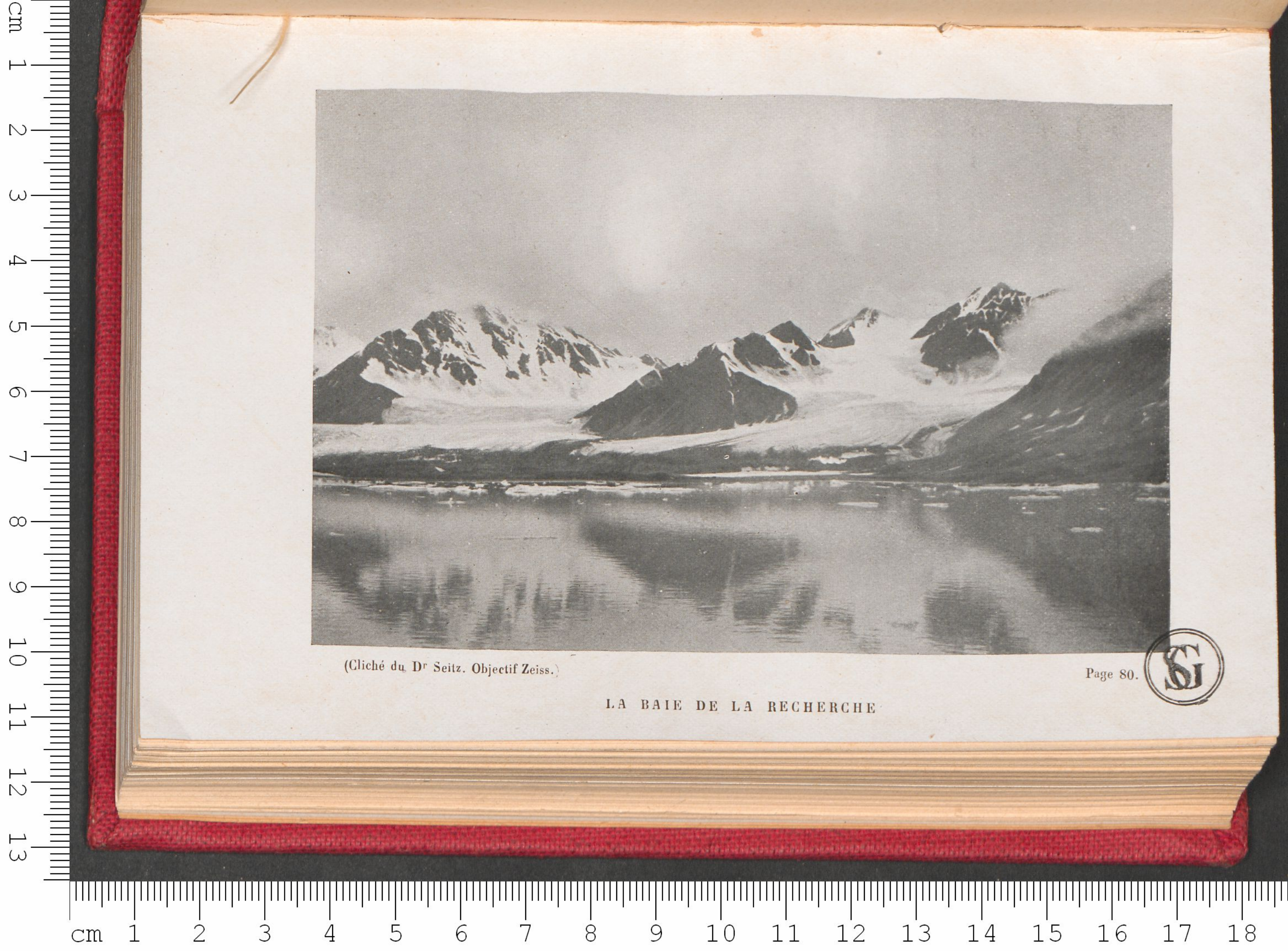
C'est à grand'peine que nous nous arrachons à tous ces enchantements pour aller goûter un peu de sommeil, malgré qu'il fasse grand jour. Nous devons, en effet, atterrir cette nuit.

# CHAPITRE VIII

## LA BAIE DE LA RECHERCHE

Réveil dans le Bell-Sound. — La baie de la Recherche. — Caractères des fjords du Spitsberg. — En chaloupe au milieu des glaçons. — Le glacier de l'Est et son front terminal. — La structure glaciaire au Spitsberg. — Traces d'anciens glaciers. — Atterrissage.

A deux heures du matin, un ami est venu me tirer par les jambes et m'annoncer que nous entrions dans le *Bell-Sound* (baie de la Cloche). M'arrachant à la douce chaleur et à la nuit factice de la cabine, je remonte au grand jour sur le pont. Nous sommes dans le bras méridional du Bell-Sound, que les cartes désignent sous le nom de « baie de la Recherche », en souvenir de l'expédition française de 1839. L'aspect du paysage ne doit pas avoir changé depuis cette date lointaine, car les contrées inhabitées restent immuables. Cette baie déserte nous offre le type des fjords du Spitsberg. Et comme le Spitsberg n'est que le



(Cliché du Dr Seitz. Objectif Zeiss.)

Page 80.

LA BAIE DE LA RECHERCHE

prolongement sous-marin de la péninsule scandinave, on y trouve à première vue, dans l'aspect général du paysage, une certaine analogie avec les fjords de l'extrémité septentrionale de la Norvège : les vallées et les montagnes, avec leur imposante décoration de glaces et de neiges éternelles, ont le même caractère alpestre que celles du littoral si profondément découpé du Finmark et du Nordland; ce sont les mêmes pentes abruptes et les mêmes glaciers bleuâtres; mais le voisinage du pôle donne au paysage du Spitsberg un cachet arctique d'une vigueur beaucoup plus intense et d'une beauté beaucoup plus saisissante : outre que les glaciers du Spitsberg sont plus grands et plus nombreux, ils ont, sur ceux du nord de la Norvège, l'avantage de pouvoir s'étendre sans que rien les arrête dans leur marche irrésistible; ils se frayent un chemin jusqu'à la mer, et, même arrivés au terme de leur route, ils voyagent encore sur les eaux sous forme de glaçons flottants.

C'est là le spectacle enchanteur que nous avions sous les yeux au moment où l'*Oihonna* mouillait dans la baie de la Recherche qui s'ouvre au sud du Bell-Sound. Imaginez une large baie déserte où

l'œil cherche vainement, comme dans les fjords norvégiens, un coin de verdure, un arbrisseau, une habitation humaine. Tout autour de ce vaste bassin à peu près circulaire, des montagnes brunes, nues, tachetées, par places, de larges plaques de neige; dans l'intervalle entre les montagnes, dans chaque vallée, dans chaque ravin, des coulées de glace, dont plusieurs, larges d'un kilomètre environ, viennent tomber à pic dans la mer, sur tout le pourtour du fjord, semblables à d'énormes cataractes qui se seraient subitement figées. Les deux plus grands fleuves cristallins sont, sur la rive gauche, le glacier de la Pointe des Renards, dont le front s'étend sur deux kilomètres de largeur, et, en face, celui de l'Est, plus considérable encore. Les coulées de glace sont coupées ras par la mer, comme si les eaux d'un déluge étaient remontées jusqu'à mi-hauteur des Alpes. De ces grands glaciers marins se détachent constamment des séracs qui s'abîment avec le fracas du tonnerre dans les eaux, troublant soudain le grand silence du désert arctique. C'est le « velage » des glaciers, par lequel sont engendrées ces flottilles de glaçons qui s'en vont à la dérive sur

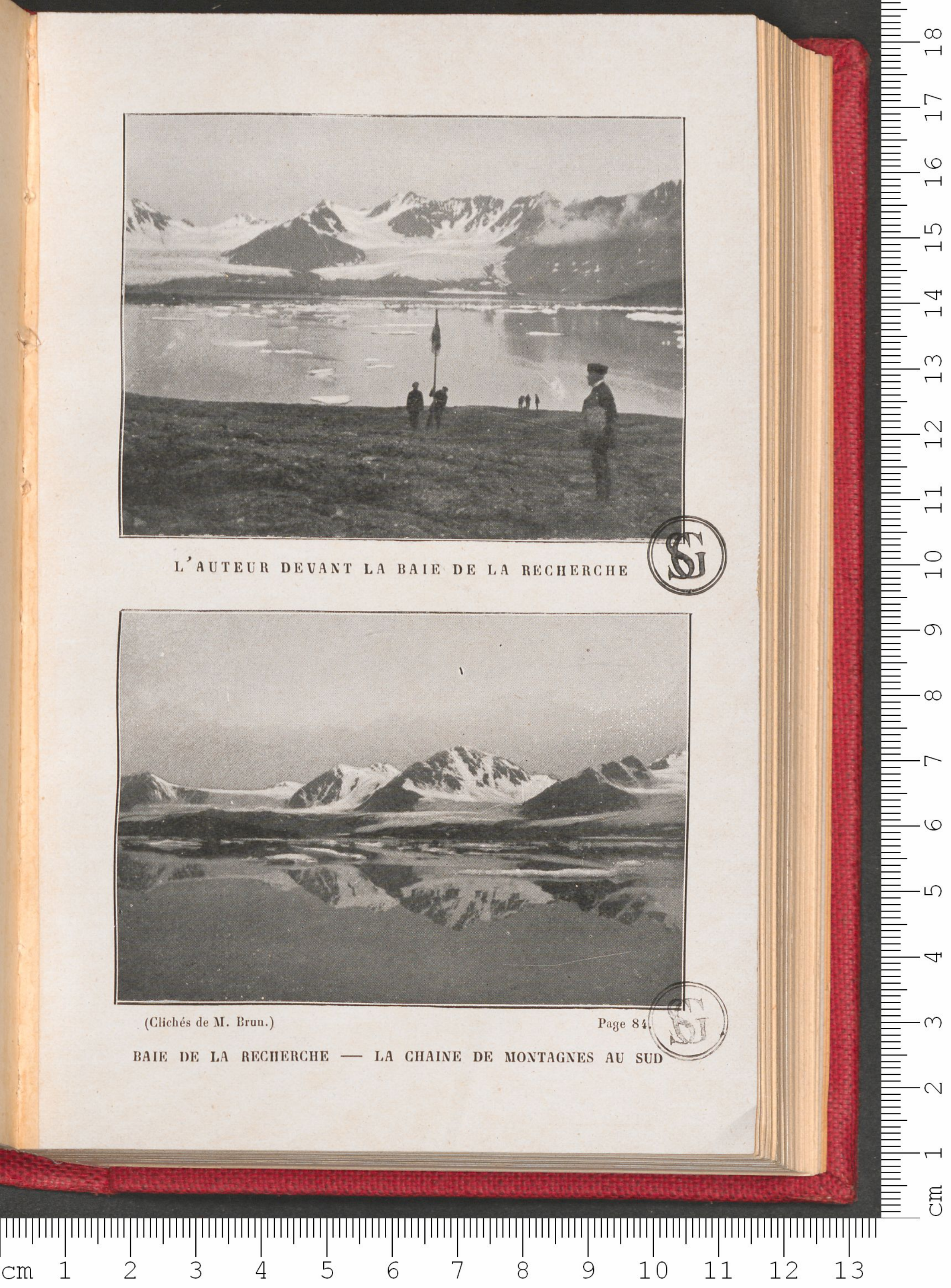
la surface verte et miroitante de la baie admirablement abritée du vent par le cercle de montagnes. Dans la claire et limpide atmosphère, les pics neigeux se détachent en lignes fines et nettes. Leurs cimes inviolées, hautes de 500 à 600 mètres, et qui, par une singulière illusion, paraissent deux fois plus hautes, n'ont point de noms, à l'exception du mont de l'Observatoire, qui surgit au sud de la baie, et du mont de la Cloche, qui occupe la petite presqu'île qui s'avance entre la baie et la mer.

Nous mouillons à l'endroit où mouilla la corvette *la Recherche* qui donna son nom à cette admirable baie. Les chaloupes sont mises à la mer, à la suite d'un petit remorqueur qu'actionne un moteur à benzine d'invention récente. Et nous voilà voguant à travers le *drift*, la flottille de glaçons, sur l'eau froide du fjord dont la température est exactement de 2 degrés centigrades, tandis que la température de l'air est de 4 degrés. C'est une belle matinée de décembre dans notre pays.

Nous ne nous lassons pas d'admirer les formes fantastiques et les nuances délicates de ces innombrables débris de glaciers, au milieu desquels

nous zigzaguons comme dans un labyrinthe. Quelle fête pour les yeux ! C'est le *Kalvis* des glaciéristes. Des troupes de canards, des mouettes, des eiders, des plongeurs qui nagent par couples, s'enfuient à tire-d'aile à notre approche. L'hirondelle de mer, de son vol rapide, rase la surface des eaux ; le stercoraire, le goéland poursuivent la mouette pour lui enlever son butin. Pendant que nos chasseurs se livrent à leur barbare massacre d'oiseaux, j'observe les magnifiques jeux de lumière particuliers aux régions arctiques. La nappe paisible du fjord, que ne ride aucune brise, resplendit de longues traînées lumineuses qui ont des éclats d'émeraude. Les neiges et les glaciers des montagnes se réfléchissent avec une incroyable netteté dans le miroir des eaux. Par une étrange illusion d'optique, due à la grande pureté de l'atmosphère, le liquide cristal est d'une telle transparence dans sa parfaite immobilité, qu'on n'aperçoit point la ligne de démarcation entre la terre et l'eau, et que, vu d'une certaine distance, notre navire semble voguer dans l'air.

Le but de notre expédition nautique est le grand glacier situé à l'extrémité orientale de la baie, le



L'AUTEUR DEVANT LA BAIE DE LA RECHERCHE

(Clichés de M. Brun.)

Page 84.

BAIE DE LA RECHERCHE — LA CHAINE DE MONTAGNES AU SUD

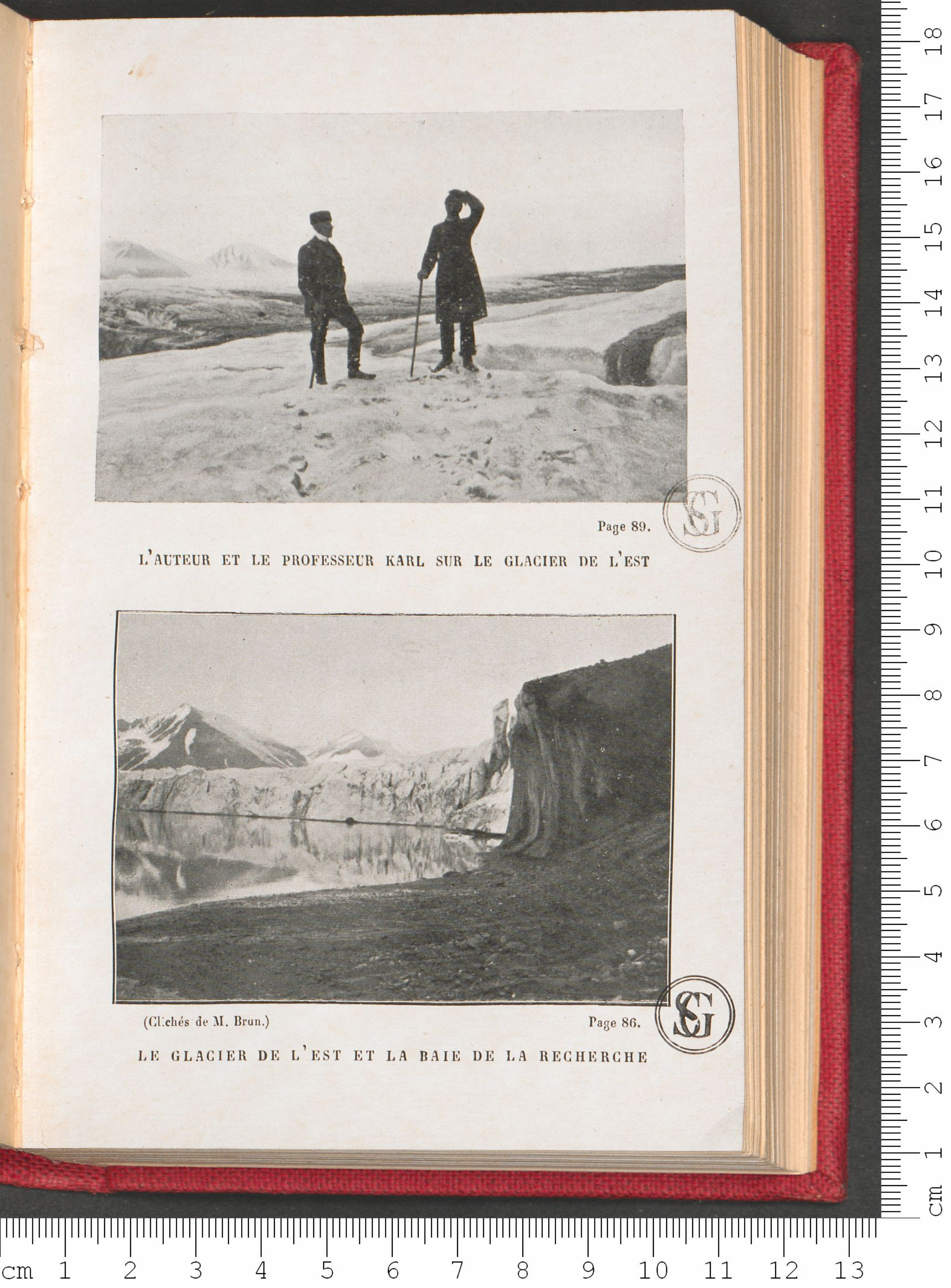
glacier de l'Est. Nous en rasons le front, qui tombe à pic dans la mer, comme une muraille d'albâtre, d'une teinte azurée, haute de 50 mètres, large d'une demi-lieue, criblée de mille cavernes, d'ogives, de crevasses dans lesquelles nichent de bruyantes colonies d'oiseaux. La coupure nette, soudaine, nous fait voir la constitution du glacier, avec ses diverses couches de neige durcie, variant par leurs teintes, leur transparence et leur consistance, et offrant des ondulations qui indiquent le mouvement du fleuve congelé. De cette immense façade de glace se détachent de temps à autre, sous l'action du soleil, des séracs qui s'écroulent avec fracas dans la mer et font soudain de cette nappe paisible une vague redoutable qui ferait chavirer le canot si nous ne nous tenions à distance.

Les contrées voisines du pôle offrent seules le type grandiose de cette structure glaciaire des anciens âges géologiques. Dans le nord de la Norvège on peut voir, il est vrai, des glaciers se frayant un chemin jusqu'au bord de la mer; mais ils y meurent en pente douce. La caractéristique des courants de glace du Spitsberg, c'est le front terminal par lequel ils forment, au moment où ils

atteignent la mer, une chute aussi brusque que celle du Niagara. Et, comme la chute se fait à l'endroit de leur plus grande puissance, il se forme une paroi verticale cinq ou six fois plus haute que dans les Alpes. Tandis qu'en Suisse la chute n'est que de 10 à 25 mètres, au Spitsberg elle atteint de 50 à 120 mètres.

Dans ces contrées polaires comme dans les Alpes, on peut constater que les glaciers ont leurs périodes de progrès et de recul. Dans la baie de la Recherche nous avons vu des moraines à découvert qui attestent une période de retrait. Nous pouvions observer, çà et là, sur la montagne, les traces indéniables d'anciens glaciers aujourd'hui disparus. Par contre, d'autres glaciers se sont accrus, et depuis que l'état-major de *la Recherche* dressa la carte de la baie en 1838, l'aspect des lieux s'est notablement modifié. Le glacier de l'Est, maintenant en retraite, se trouvait alors à près de 3 kilomètres de son front terminal actuel. Les mousses n'ont pas encore envahi la moraine abandonnée.

Nous atterrissons au sud du glacier de l'Est. Un atterrissage au Spitsberg n'est pas aussi com-



Page 89.

L'AUTEUR ET LE PROFESSEUR KARL SUR LE GLACIER DE L'EST

(Clichés de M. Brun.) Page 86.

LE GLACIER DE L'EST ET LA BAIE DE LA RECHERCHE

mode qu'un débarquement dans un de nos ports; mais, grâce à nos longues bottes de mer, l'obstacle d'eau glacée qui s'étend entre le canot et la grève est aisément franchi. Quelle joie de mettre pied sur cette terre déserte et inhabitée! Équipés comme des explorateurs arctiques; armés les uns du fusil, les autres du kodak, nous nous éparpillons sur ces rives infréquentées, chacun se dirigeant au gré de sa fantaisie. Les uns entreprennent l'ascension de la montagne voisine, le mont de l'Observatoire, qui nous domine de 500 mètres; d'autres s'en vont en chasse; pour ma part, j'accepte avec joie la proposition de M. Brun, le géologue de Genève, qui ne prétend à rien moins que de conquérir les glaciers vierges du pas de l'homme, et qui, dans ce dessein, a emporté tout son attirail de montagne : sac alpin, corde de soie, piolets. Pour que la corde soit efficace, il nous faut un autre adjoint : ce sera le professeur Karl Laurenz. Débuter par un glacier du Spitsberg, voïlà un exploit peu banal dans les annales de l'alpinisme : tel est pourtant le cas de notre ami, qui n'a jamais de sa vie vu un glacier, et qui, avec un courage inconscient, se joint à nous.

# CHAPITRE IX

## L'ATTAQUE DU GLACIER DE L'EST

La moraine du glacier. — Une montagne de marbre blanc. — Oiseaux polaires. — Passage des crevasses. — Grottes de glace et lacs de glacier. — Température de l'air. — Sur le plateau de glace. — Spectacle grandiose. — Descente mouvementée. — Sur un sérac. — Récolte de mousses. — Exploits d'un Russe.

Après un dernier coup d'œil à l'*Oihonna*, dont nous n'apercevons plus que les mâts qui émergent, à une demi-lieue de distance, du sein des glaces flottantes, nous partons à trois heures du matin.

Nous abordons l'ancienne moraine du glacier en recul. De tous côtés surgissent des mamelons qui intriguent M. Brun : en creusant un de ces mamelons avec son piolet, il n'est pas peu surpris d'y trouver de la glace fossile provenant du glacier qui s'est retiré à une demi-lieue de là, et ensevelie sous les dépôts de la moraine qui lui ont fait une cuirasse protectrice contre l'action du soleil.



(Cliché de M. Brun.)

Page 39.



LE GLACIER DE L'EST, BAIE DE LA RECHERCHE

Nous attaquons le glacier par la moraine latérale. Cette moraine, qui nous frappe par son ampleur tout à fait inconnue dans les Alpes, est dominée par une gigantesque paroi calcaire blanche : on dirait, à première vue, d'une roche de dolomie; mais un échantillon nous révélera à l'analyse un pur marbre blanc cristallin, identique au marbre de Carrare. Le Spitsberg n'a donc pas seulement des gisements de charbon : voici encore une carrière à exploiter pour la statuaire si les gisements du Pentélique et de Carrare viennent à s'épuiser. Des myriades d'oiseaux polaires, des mouettes, des bruants, des guillemots habitent cette montagne de marbre et ont leurs places de ponte dans les cavernes dont elle est criblée : nous sommes littéralement assourdis par la prodigieuse cacophonie que produisent les cris de ces oiseaux affamés sillonnant l'air de leurs vols innombrables. Nous pataugeons sur la moraine dans une boue molle où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe, cette boue qui est le désespoir des explorateurs polaires et qu'engendre le constant travail d'imbibition qui ne s'arrête qu'en hiver. Dans cette pâte peu consistante, humide, mais sans

ruissellement, sorte de *boulderclay*, nagent des blocs de pierre, des schistes, des calcaires.

Quittant cette odieuse moraine, nous nous engageons bientôt sur le glacier, armés du piolet et solidement attachés à la corde. M. Karl, que nous avons mis entre nous deux parce qu'il n'a pas de piolet ni même de bottes ferrées, se tire d'affaire beaucoup mieux qu'on n'eût pu l'attendre d'un débutant. Pourtant le travail est rude : la nappe de glace, peu inclinée, est sillonnée de profondes crevasses qu'il nous faut longer jusqu'à ce qu'elles nous offrent un passage que nous puissions franchir en sautant. Trois fois M. Karl, dont les semelles glissaient sur les pentes de glace, fut précipité dans ces crevasses, et chaque fois il dut la vie à la corde qui unissait nos destinées. Nous trouvons sur la glace quantité de plumes et d'ossements, des ailes, des squelettes dont la présence est due au voisinage de la roche aux mouettes : ces oiseaux en quête de nourriture n'hésitent pas à traverser au vol le fleuve de glace d'une rive à l'autre. Les vestiges qui gisent sur la glace ou sont déjà engagés dans la boue préparent, suivant le mot de M. Brun, une riche couche fos-

silifère pour les géologues à venir. Les cristaux de glace que nous récoltons sont identiques à ceux des Alpes. Les « moulins » abondent, avec leur eau bleue et leurs glouglous connus de quiconque a pratiqué les glaciers. Mais ce qui est bien particulier au Spitsberg, ce sont ces grottes de glace décrites par Garwood, dont nous rencontrons un curieux spécimen : nous y récoltons non plus de la glace de glacier, mais de la glace de lac cristallisée; ces grottes, en effet, ne se trouvent qu'à la sortie d'un lac, et l'on en doit conclure qu'un lac a dû exister antérieurement en cet endroit. Ces lacs de glacier sont encore un phénomène particulier aux régions arctiques : on les rencontre sur toutes les grandes nappes de glace, au Spitsberg comme au Groenland. Nous notons, pour l'eau du glacier, une température de + 0,3; pour celle de l'eau courante, de + 0,1; pour celle de l'air, de + 4,7. Le glacier est aussi chaud, à cette heure matinale, qu'il le serait en Suisse à trois heures de l'après-midi. La surface de la glace est molle, mais ne présente aucun ruissellement apparent. Comme l'atmosphère est absolument calme, il nous semble que la tempéra-

ture de l'air est beaucoup plus élevée : nous avons même, pour marcher plus aisément, abandonné nos pardessus au bas du glacier. Il semble paradoxal qu'on puisse se plaindre de la chaleur au Spitsberg. Et pourtant, sir Martin Conway a constaté que le soleil y est parfois cuisant sur les glaciers : il lui est arrivé de suer à grosses gouttes et de ne pouvoir supporter qu'un léger vêtement (1).

Au bout d'une heure et demie, nous atteignons le plateau de glace qui va s'abaissant vers le milieu pour descendre vers la mer. Il semble à l'œil exercé du géologue Brun que le glacier de l'Est ne soit pas un déversoir de l'Inlandsis, mais un glacier fermé, qui posséderait son propre cirque d'alimentation, un glacier de type alpin plutôt que de type polaire, mais pourvu de peu d'humidité, n'ayant pas de ruisseaux supra-glaciaires bien nets, et n'offrant pas l'apparence de torrents infra-glaciaires.

Ce qui nous remplit d'étonnement, c'est la grandiose ampleur de la scène. Dans nos Alpes,

(1) Sir Martin Conway, *l'Alpinisme au Spitsberg*. Traduit et résumé par Charles Rabot.

le grand glacier d'Aletch peut à peine donner une idée de ces immenses nappes congelées. En mesurant de l'œil la largeur du plateau, nous estimons qu'il nous faudrait bien quatre heures pour le traverser de l'un à l'autre bord. Du point où nous sommes, nous dominons toute l'étendue de la baie de la Recherche; nous y voyons flotter des milliers de glaçons, et sur le bord opposé, en face de notre glacier dont le front s'oriente de l'est à l'ouest, nous apercevons un autre front de glacier tombant à pic dans le fjord. Dans chaque anfractuosité tombent d'autres courants de glace. Toutes les vallées, tous les ravins en sont comblés, et il n'y a guère d'autres routes que les glaciers pour pénétrer dans l'intérieur du pays : c'est par ces routes que Conway et Garwood explorèrent le Spitsberg, à l'aide de traîneaux que leurs hommes tiraient sur la glace. A la vue des profondes crevasses dont cette glace est coupée, on se rend compte des difficultés d'une pareille entreprise.

Renonçant, à défaut de temps, à traverser le glacier jusqu'à son bord occidental, et voulant en avoir une vue d'ensemble, nous quittons le plateau

de glace pour escalader le puissant massif de marbre blanc qui le domine. Nous nous élevons sur une paroi presque verticale, à travers une boue de pierres pourries, où il nous faut tailler des pas au piolet : nous parvenons ainsi, non sans péril, à un poste d'observation situé à une altitude de 190 mètres.

De ce point vertigineux, où nul être humain ne s'est certainement aventuré avant nous, nous dominons l'ensemble du bassin glaciaire. Ce spectacle surpasse en grandeur tout ce qu'on peut imaginer : nous distinguons fort bien, au-dessus de la gigantesque coulée de glace, le blanc névé d'où elle sort, immense champ de neige qui semble, comme la mer, n'avoir point de limites. Toute cette blancheur éblouissante contraste avec les sombres parois des montagnes, tandis que les cimes neigeuses ont des tons roses d'une beauté idéale. Ce qui nous frappe le plus vivement, c'est le silence absolu qui règne dans ce monde mort. L'air est parfaitement calme : plus un seul bruit d'oiseau, rien que le bruit sinistre de la glace qui craque; les mouettes, qui nous assourdissaient tantôt de leurs cris discordants, ont disparu, et

nous ne voyons même plus la mer qui nous est cachée par le massif que nous avons contourné. Rien ne décèle la présence ni l'action de l'homme. Jamais je n'ai éprouvé avec plus d'intensité que dans ce coin perdu du Spitsberg la sensation déprimante de l'isolement, l'effroi du suprême dépaysement. Oh! comme je me suis représenté là les angoisses de ceux qui périrent abandonnés sur cette terre farouche, où la lumière la plus pure semble toujours obscurcie par l'ombre que l'ange de la Mort projette de son aile!

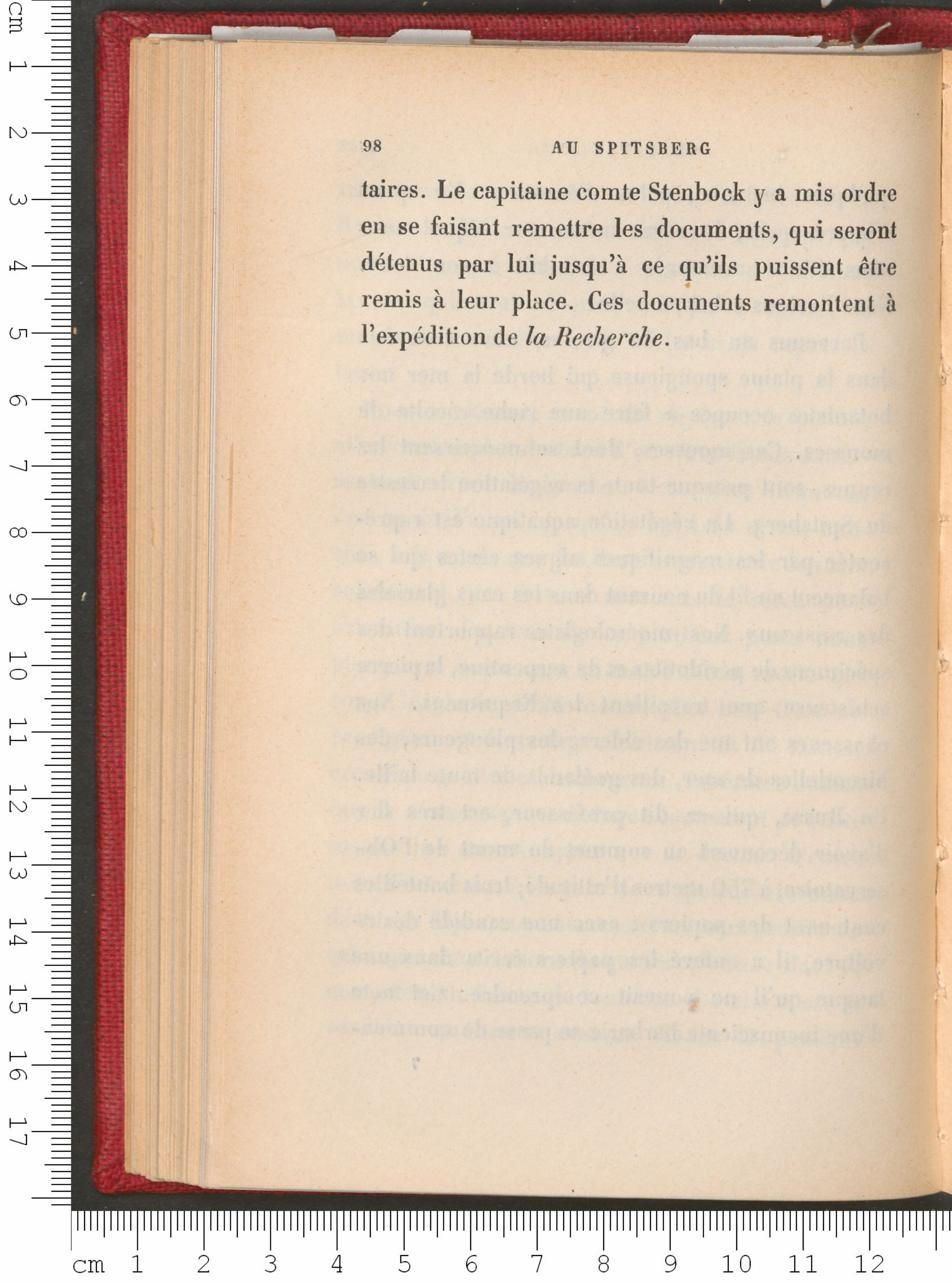
Il nous fallait songer à retourner à bord. Nous étions parvenus en trois heures à notre observatoire aérien, trois heures nous restaient pour rejoindre l'*Oihonna*. Nous regagnons le glacier avec mille précautions, car à la descente ces parois verticales, avec le vide en perspective, donnent le vertige, ce dont ne semble pas se douter notre novice M. Karl, qui, à notre grande stupéfaction, possède toutes les ressources d'un alpiniste de race. La descente du glacier fut assez mouvementée. Il fallut tailler des pas au piolet; nous eûmes de nombreuses glissades, et plus d'une chute dans les crevasses, mais nous arri-

vâmes néanmoins sains et saufs au pied de la Roche aux Mouettes, et ce fut avec bonheur que nous vîmes renaître, à l'approche de la mer, la vie qui avait disparu sur les hauteurs, la vie dont les oiseaux sont ici les seuls représentants.

Nous voulûmes, avant de regagner la plaine, aller contempler du haut d'un sérac la vue saisissante du front du glacier. Nous nous risquons, l'un après l'autre, jusqu'au bord du sérac, attachés à la corde que les deux autres maintiennent solidement, car à tous moments le sérac peut s'écrouler. Du haut de ce périlleux poste nous plongeons à pic sur la moire d'eau morte qui ronge le glacier à 20 mètres plus bas. C'est un prodigieux et fantastique hérissement de séracs, creusé de grottes et de cavernes, éphémère édifice que la marée sape et disloque lentement et sûrement. Une minute après que le dernier d'entre nous s'est rassasié les yeux de ce spectacle inconnu dans nos Alpes, un énorme sérac, tout proche de celui que nous venons de quitter, s'abîme dans la mer avec un fracas de tonnerre. La chute est si soudaine que nous restons cloués là pendant

quelques instants, pâles d'émotion. Un quart d'heure après, le sérac même sur lequel nous nous étions aventurés s'écroulait à son tour. Nous l'avions échappé belle!

Parvenus au bas du glacier, nous trouvons dans la plaine spongieuse qui borde la mer nos botanistes occupés à faire une riche récolte de mousses. Ces mousses, dont se nourrissent les rennes, sont presque toute la végétation terrestre du Spitsberg. La végétation aquatique est représentée par les magnifiques algues vertes qui se balancent au fil du courant dans les eaux glaciales des ruisseaux. Nos minéralogistes rapportent des spécimens de péridotites et de serpentine, la pierre schisteuse que travaillent les Esquimaux. Nos chasseurs ont tué des eiders, des plongeurs, des hirondelles de mer, des goélands de toute taille. Un Russe, qui se dit professeur, est très fier d'avoir découvert au sommet du mont de l'Observatoire, à 750 mètres d'altitude, trois bouteilles contenant des papiers : avec une candide désinvolture, il a enlevé les papiers écrits dans une langue qu'il ne pouvait comprendre. Cet acte d'une inconsciente barbarie se passe de commen-





taires. Le capitaine comte Stenbock y a mis ordre en se faisant remettre les documents, qui seront détenus par lui jusqu'à ce qu'ils puissent être remis à leur place. Ces documents remontent à l'expédition de *la Recherche*.

## CHAPITRE X

### VERS LA BANQUISE

Un déjeuner bien gagné. — Capri sous le 78e degré. — L'île du Prince-Charles. — Saute de vent. — Déclaration du capitaine Bade. — La baie du Roi. — Les sept glaciers. — La baie de Hambourg. — L'île des Danois. — Le soleil de minuit. — L'iceblink. — Près de la banquise. — Une fausse alerte.

Rentrés à bord à neuf heures du matin, assez fatigués de notre rude excursion à jeun, nous déjeunons de bon appétit, et nous achevons sur la couchette notre sommeil interrompu, pendant que l'*Oihonna* reprend sa route vers le nord et laisse à l'ouest la baie des Glaces que nous visiterons au retour. Quand le clairon du dîner nous réveille à une heure, nous voguons sur l'Océan par un temps superbe. Le ciel est si beau, le soleil si radieux qu'à la vue d'une île qui passe, l'un de nous s'écrie : « Voilà Capri ! » Le fait est qu'à ce moment le paysage rappelle plutôt la côte dalmate que je visitais l'an dernier. Les oranges

et les bananes qu'on passe au dessert, sous le 78e degré, ajoutent encore à l'illusion.

Pendant plusieurs heures nous naviguons en vue de la longue île de *Prince-Charles-Foreland*, le *T'voorland* des premiers navigateurs, aussi appelée « île de Kijn », du nom d'un marchand hollandais qui y trouva la mort en 1612. Les Anglais, quoique les derniers venus, ont substitué au premier nom celui du malheureux prince qui devint Charles Ier. C'est une faveur absolument exceptionnelle que de pouvoir contempler par un brillant soleil, sans aucun voile, cette mystérieuse terre qui s'étend du 78e au 79e degré, et que les cartes marquent par un simple pointillé, parce qu'elle est toujours enveloppée de brumes épaisses. Dans la claire atmosphère si rare en ces parages nous apercevons distinctement, en arrière de la grande île, les énormes glaciers du Spitsberg occidental; les cimes de l'archipel, aux teintes du violet le plus délicat, contrastent vivement avec les sombres falaises brunes qui tombent à pic de l'île du Prince-Charles. Ces murailles inaccessibles ne portent ni un pouce de verdure, ni une plaque de neige, ni un filon de glace. Le long détroit

(Foreland Sound) qui s'ouvre entre l'île du Prince-Charles et le Spitsberg, et qui n'est accessible, à cause de ses bas-fonds, qu'aux petits bâtiments, a été visité par Conway, qui a observé de nombreux glaciers sur la côte orientale de l'île, tandis que la côte occidentale en est totalement dépourvue.

Dans la journée, le vent a sauté du nord au sud, et c'est ce qui compromet la réalisation d'une partie de notre programme. Au repas du soir, le capitaine Bade nous fait une communication par laquelle il nous expose que ce fâcheux vent de sud peut faire dériver les glaces vers la côte septentrionale du Spitsberg et bloquer d'un moment à l'autre l'entrée du Wijdefjord. La prudence commande donc, avant de s'aventurer sur la côte septentrionale, d'aller reconnaître tout d'abord la position de la banquise. Dans les régions polaires, il faut faire la part de l'imprévu. Le plan le plus sage est de réserver la baie de la Madeleine, la station d'Andrée et le Wijdefjord, et de piquer droit vers cette banquise qui doit entrer au premier plan du programme d'une croisière polaire. Aujourd'hui la mer est libre; elle nous livre passage vers le nord; mais qu'en sera-t-il

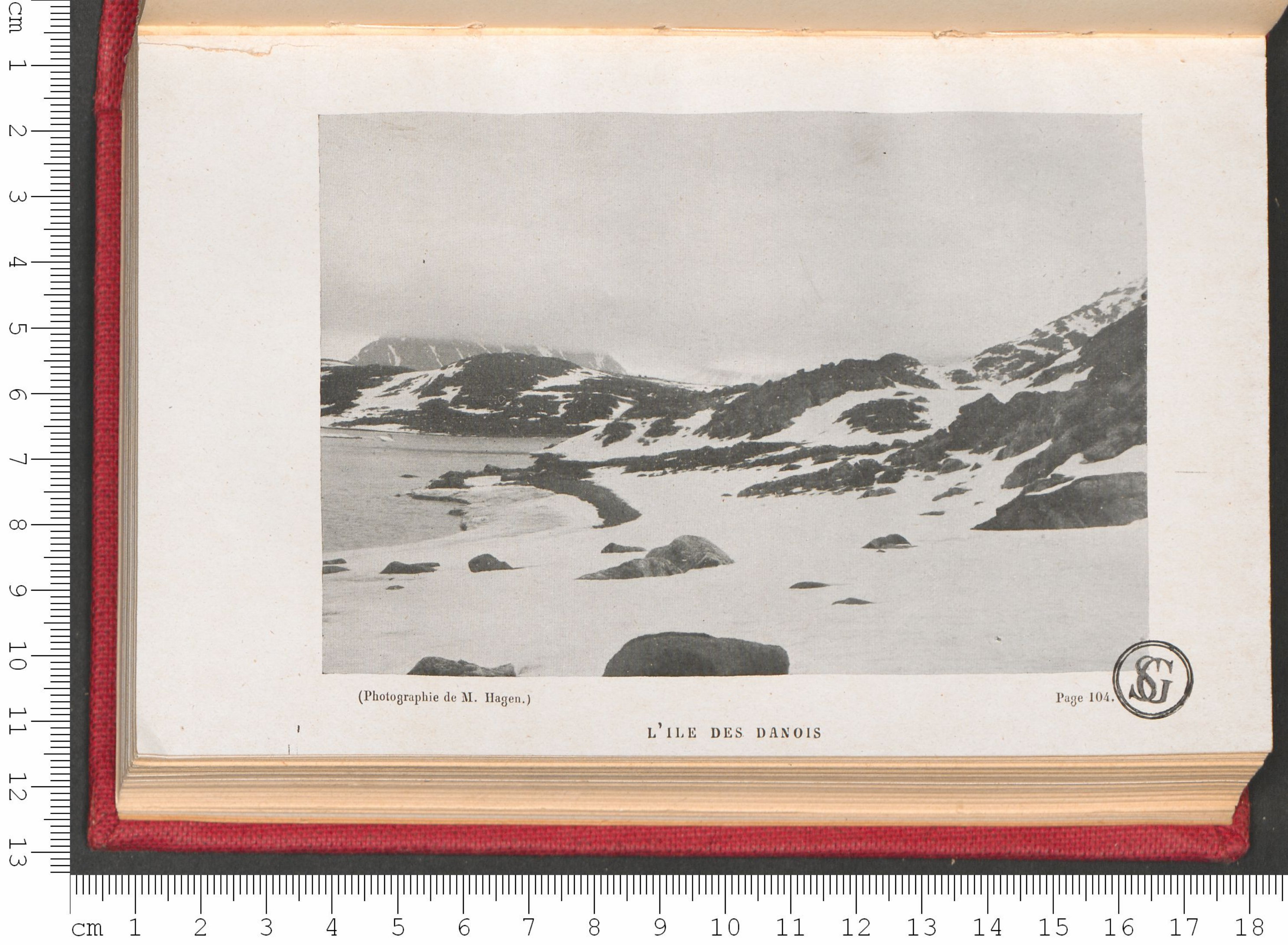
demain? Sous l'influence du vent du sud, cette mer libre peut se transformer d'un jour à l'autre en un dédale de glaces coupé de chenaux inextricables. Et si nous étions cernés, qui donc viendrait nous délivrer? Le capitaine, en entreprenant cette croisière, n'a pas seulement assumé la tâche de nous conduire aux glaces éternelles; il a assumé aussi la responsabilité de nous ramener au port. Cette déclaration est ratifiée par les applaudissements de l'assistance. Chaque jour le héros de la Hansa y va ainsi de son petit discours. Il parle avec aisance, la main gauche placée dans la poche de son veston, la main droite gesticulant, et il ponctue chaque phrase d'un léger hochement de tête. Et on a plaisir à entendre parler cet homme d'action, court, trapu, solide, au teint rouge et vif, à l'œil bleu et franc.

Vers sept heures du soir, nous franchissons le 79^e^ degré, et nous saluons de loin la baie du Roi (King's Bay), au fond de laquelle surgit, dans la distance, une magnifique chaîne de pics neigeux nuancés de ces admirables teintes violettes qui sont particulières aux paysages arctiques. Toutes ces montagnes du nord du Spitsberg sont neptu-

niennes, et offrent des aspects bien différents de celles du sud de l'archipel qui se rattachent par leur formation à la péninsule scandinave : c'est un monde fantastique de crêtes aiguës, de pinacles, d'aiguilles, sillonné de vastes courants cristallins qui aboutissent à la mer en larges falaises de glace. De ces courants figés, les plus remarquables sont ceux que les cartes désignent sous le nom des « Sept Glaciers » et qui occupent cette partie du littoral comprise entre la baie du Roi et la baie de la Madeleine. Ce panorama, qui défile pendant quatre heures sous nos yeux, est bien le plus saisissant de toute cette côte occidentale qui offre tant de tableaux merveilleux. Qu'on s'imagine une succession de fronts de glaciers qui se rangent les uns à la suite des autres, sur une étendue de 40 kilomètres, et dont les plus larges n'ont pas moins de 5 à 6 kilomètres. Je n'ai rien vu de plus grandiose, dans les autres parties du monde, que ces sept fleuves qui se précipitent des montagnes dans l'Océan, comme des cataractes subitement congelées, magnifique front de bandière qu'il nous a été donné d'embrasser d'un coup d'œil dans son prodigieux développement,

jusqu'aux pics éblouissants de neige qui alimentent cette armée de glaciers géants.

A onze heures du soir, nous dépassons la baie de Hambourg dont l'entrée est marquée par des pics très déchiquetés. Il y règne une brume intense, et, selon toute apparence, la neige y tombe abondamment. Aussi bien, le capitaine Bade, qui avait encore jusqu'à ce moment des hésitations sur la route à suivre, et qui n'attendait que l'arrivée en ce point pour prendre son parti, décide-t-il que dès cette nuit nous irons au large, à la recherche du pack. Nous dépassons l'île des Danois, qu'enveloppe une auréole funèbre depuis le départ d'Andrée; puis l'île d'Amsterdam, située à l'extrémité nord-ouest du Spitsberg. Ces îles, perdues sous le 80e degré de latitude, sont d'un aspect farouche, sinistre, et l'on a peine à comprendre que les Hollandais et les Danois aient été assez audacieux pour s'y établir au dix-septième siècle, poussés par l'appât du lucre que leur procurait la pêche de la baleine. On ne saurait imaginer un tableau plus sombre et plus rébarbatif que ces hautes roches brunes qui tombent à pic dans la mer, trop roides pour retenir les neiges qui ne se



(Photographie de M. Hagen.)

Page 104.

L'ILE DES DANOIS

montrent que par longs filons épars. Mais au loin, dans l'intérieur de la grande terre qui s'étend derrière les îles, apparaît une très haute cime, immense dôme tout blanc dans son manteau de neige que frappent les rayons du soleil de minuit.

Oui, il nous est donné enfin de contempler cette féerie du soleil de minuit après laquelle nous aspirons vainement depuis que nous naviguons dans le mystérieux domaine du jour éternel. Pour la première fois, le ciel est à peu près dégagé de brumes, et l'astre du jour, qui est aujourd'hui l'astre de la nuit, nous apparaît à l'heure solennelle où je l'avais contemplé dans la mer d'Islande, le 23 juin 1881. Mais là-bas, sous le cercle polaire, je ne le vis que raser les flots, tandis qu'ici, à 13 degrés plus au nord, dans la nuit du 13 au 14 août, nous le voyons planer à 5 degrés au-dessus de l'horizon. Il nous apparaît d'abord légèrement voilé par un nuage d'un jaune d'or; mais, au moment où l'aiguille de nos montres s'approche de minuit, il se dégage complètement, projetant sur la nappe houleuse de l'Océan une tremblante colonne de feu, et brillant d'un éclat assez vif pour que les yeux doivent en éviter

l'éblouissement. Pendant que le vaisseau marche droit vers le pôle, nous avons le soleil en face, nous marquant le nord à minuit, comme à midi il nous marquait le sud. Minuit! l'heure de l'obscurité sous nos latitudes, tandis qu'ici, dans le voisinage du 80e degré, c'est l'heure des flamboiements de lumière, des éclatantes colorations; c'est l'heure où les nuages se nimbent d'or et de pourpre, où le ciel prend des aspects féeriques, des tonalités merveilleuses. Oh! combien belle est cette nuit, combien claire et radieuse! A voir ce soleil si haut, ce ciel si bleu, ces nuages si transparents, on se prend à douter de ce que l'on voit, et ce monde si différent du nôtre, où minuit et midi peuvent être pris l'un pour l'autre, apparaît comme un monde imaginaire, fantastique, irréel.

Tout en fêtant le soleil de minuit, nous dépassons la dernière pointe du Spitsberg pour prendre le large et aller à la recherche du pack. Or, nous sommes beaucoup plus près du but que nous ne le pensions, car les montagnes du Spitsberg sont encore en vue, que déjà, vers une heure du matin, nous voyons l'Océan blanchir au nord : c'est le reflet de la banquise, ce que les navigateurs



(Photographie de M. Hagen.)

Page 106.

LE SOLEIL DE MINUIT AU SPITSBERG

polaires appellent l'*iceblink*. Cette vue nous cause des sentiments divers : à l'orgueil d'atteindre la grande barrière de glace qui s'oppose à la conquête du pôle, se mêle la déception de la rencontrer trop tôt : nous comptions sur l'inconstance de cette barrière, qui change de place d'une année à l'autre, et notre secret désir était de ne la voir apparaître que vers le 82ᵉ degré, pour nous rapprocher le plus près possible du pôle. Les plus ambitieux d'entre nous ne rêvaient rien moins que de naviguer jusqu'au 82°,45′, point extrême atteint en traîneau par Parry le 23 juillet 1837 ; les moins exigeants se contentaient du 81°,37′, latitude atteinte par la croisière du capitaine Bade en 1896. Or, voici que la barrière de glace se dresse devant nous dès le 80ᵉ degré 3 minutes ! Mais, après tout, on peut être fier d'avoir dépassé le 80ᵉ degré : n'est-ce pas le passage de cette latitude que Nansen célébrait par une fête à bord du *Fram* après six mois de blocus dans la banquise ! N'est-ce pas au 80ᵉ degré que dut s'arrêter le capitaine Phipps dans sa tentative vers le pôle en 1773 !

Pendant que nous naviguons vers le pack, la

mer grossit considérablement. L'*Oihonna* bondit sur la vague, où tout est bruit et mouvement, tandis que là-bas, saisissant contraste, sur l'immense plaine glacée qui s'étend jusqu'au pôle, c'est l'immobilité et le silence éternels. Déjà nous ne sommes plus qu'à quelques encâblures du bord de la banquise; nous la voyons se développer devant nous, à perte de vue, dans sa blancheur immaculée, semée de hummocks, et nous distinguons même, très loin, comme une montagne conique qui domine cette mer figée, et qui n'est qu'un de ces énormes icebergs arrachés à quelque glacier des terres voisines du pôle. Nous voudrions aller reconnaître de près le pack et pénétrer au milieu des glaçons détachés qui en défendent les abords; mais la mer est si prodigieusement enflée qu'il faut renoncer en ce moment à nous approcher de ces masses de glace; aussi bien le capitaine Bade donne-t-il l'ordre de virer de bord pour aller nous réfugier cette nuit dans la baie de Smeerenburg, sauf à tenter demain une nouvelle reconnaissance de la banquise vers l'est, où nous serons mieux abrités du vent par l'archipel.

Nous reprenons donc la route du Spitsberg que

nous avons laissée au sud, et dont les splendides massifs neigeux reparaissent bientôt, jetant de loin un éclat pareil à celui de la pleine lune, se profilant avec une netteté extraordinaire dans la pure atmosphère de cette nuit bleue, claire, sereine. Par cette lumière permanente, on se croit constamment le jouet d'une illusion.

Mais la mer est devenue atroce. Le pont, balayé par la vague, n'est plus tenable. Vers deux heures du matin, j'entends de ma couchette le cri d'alarme : « Au feu! » qui met tout le monde en émoi. Les dames se sauvent à demi vêtues, en poussant des cris de terreur. S'imagine-t-on ce que serait le feu à bord, dans ces parages déserts! Ce n'est, par bonheur, qu'une fausse alerte. Une vague monstrueuse, ayant assailli le navire, a fait irruption dans une cabine, et le contact de l'eau avec le tuyau du calorifère a provoqué un nuage de vapeur qu'une femme de chambre a pris pour de la fumée.

# CHAPITRE XI

## UN CIMETIÈRE ARCTIQUE

La baie de Smeerenburg. — Un laborieux atterrissage. — Ossements de morses. — Bois flottés. — Neiges rouges. — Cerfs-volants. — Tombes de pêcheurs hollandais. — Une navrante histoire. — Les drames du Spitsberg. — Un cimetière arctique.

14 *août*. — Après cette nuit d'émotion, nous nous réveillons dans les eaux moins courroucées de la baie de Smeerenburg qui s'ouvre entre la pointe nord-ouest du Spitsberg et les deux îles voisines des Danois et d'Amsterdam. Nous mouillons à l'endroit même où le fameux *Fram* est venu mouiller à cette même date, en 1896. Cette baie, mal protégée contre les vents du sud, est dominée par un imposant amphithéâtre de montagnes. De tous côtés tombent dans la mer de puissants fleuves de glace qui se terminent par des falaises à pic. Bien que nous ayons admiré beaucoup de ces courants cristallins depuis la baie de la Recherche, le grand glacier de Smeerenburg nous semble sur-

passer en grandeur et en éclat tous ceux que nous avons vus. Nous demeurons littéralement stupéfaits devant cette grandiose cuirasse d'un bleu translucide, qui ne diffère d'une cataracte que par son immobilité, et par la verticalité de sa chute dans la mer. Combien mesquins paraîtraient nos glaciers des Alpes auprès de ces magnifiques glaciers polaires !

Comme la mer est très forte jusque dans cette baie mal abritée contre la houle du large, le travail de l'atterrissage fut extrêmement laborieux. Par prudence, la chaloupe ne prit que peu de monde à la fois, en sorte qu'il fallut lui faire faire trois voyages consécutifs pour débarquer toute la caravane : et comme je fus du troisième voyage, ce ne fut qu'au bout d'une heure et demie que mon tour vint. Notre nacelle dansait comme une coquille de noix sur la vague. Un de mes compagnons, le Genevois, n'était pas rassuré, ayant un jour vu sa barque se retourner dans ces mêmes conditions sur le lac Léman : il put s'en tirer à la nage ; mais ici, si pareil accident se produisait, on ne nagerait pas longtemps dans cette eau où le thermomètre descend à + 1°, 9.

Nous atterrissons sur une plage pierreuse, grise, affreusement déserte, semée de granites : dans ces régions septentrionales, la roche éruptive a remplacé les formations sédimentaires du Spitsberg méridional. Il n'y a d'autre végétation que des mousses portant des petites fleurs rouges, et on ne voit d'autres traces d'êtres vivants que les empreintes des pattes d'eiders sur le sable de la grève. Les énormes ossements de morses dont le sol est jonché attestent que ces redoutables mammifères visitent cette plage : toutefois, nous n'en voyons pas un seul, au grand désappointement de nos chasseurs, qui sont réduits à distribuer leur poudre aux phoques et aux oiseaux de mer. On n'est pas peu surpris de rencontrer, à une latitude aussi voisine du pôle, des troncs d'arbres usés par les flots, blanchis par les galets, et entièrement dépouillés de leur écorce : ils sont venus échouer dans ces froids parages après avoir vécu dans les contrées plus favorisées de la nature. D'autres sujets de surprise s'offrent à nos yeux : sur les glaciers voisins nous distinguons, çà et là, de grands amas de neige, non pas blanche, mais rouge et verte, spectacle rare dans nos Alpes et

commun au Spitsberg; ces teintes étranges sont dues à d'innombrables crustacés phosphorescents et à une végétation de champignons et d'algues microscopiques qui colorent la surface de la neige sur une épaisseur atteignant jusqu'à un centimètre: ces organismes vivants, en apparence si délicats, s'engourdissent pendant la longue nuit polaire, par une température de 40 à 50 degrés, pour se réveiller aux premiers rayons de soleil. Nous trouvons, à quelques mètres du rivage, un petit étang d'eau douce, dont la nappe est soulevée en tempête par le vent furieux s'engouffrant dans cette baie trop ouverte. Les naturalistes de l'expédition se livrent ici à la pêche du plancton, petits organismes intermédiaires entre le règne animal et le règne végétal, qui pullulent dans ces parages. Quant à nos météorologistes, ils font monter à 1,300 mètres de hauteur des cerfs-volants d'une construction spéciale, destinés à constater la température et l'état hygrométrique de l'atmosphère dans les hautes altitudes des régions polaires.

La baie de Smeerenburg est, par excellence, la région historique du Spitsberg. C'est dans ces parages perdus, c'est dans ce rude climat que les

Basques, les Hollandais, les Danois, les Norvégiens, les Hanséates avaient leurs grands établissements. C'était ici le centre d'une industrie alors très florissante, aujourd'hui bien déchue : la pêche de la baleine.

Le principal intérêt d'une visite à Smeerenburg, ce sont les tombes des pêcheurs du dix-septième siècle, qui hivernèrent et moururent dans ce lieu de désolation.

C'est une bien navrante histoire que celle de ces sept pêcheurs qui depuis près de trois siècles dorment leur dernier sommeil sur une plage glacée, où ils étaient venus avec l'espoir de s'en retourner un jour plus riches et plus heureux.

A la suite des fructueuses campagnes qui leur avaient procuré des bénéfices séduisants, les Hollandais voulurent tenter, sinon de coloniser le Spitsberg, au moins d'y fonder une station permanente où ils pourraient hiverner. C'est à Smeerenburg qu'ils résolurent de s'établir. En 1633, sept hommes y passèrent l'hiver, et purent triompher des dangers et des souffrances qu'ils avaient osé affronter.

Mais si le premier hiver se passa heureusement,

le second fut désastreux. Encouragés par l'exemple des premiers, sept autres hommes voulurent courir la même aventure ; mais pas un seul n'échappa à la mort. Dès le 20 octobre ils ne virent plus la lumière du soleil, et furent plongés pendant quatre mois dans les horreurs de la grande nuit polaire. Au bout d'un mois, ils ressentirent les premières attaques du scorbut, dont ils allaient tous éprouver les terribles ravages. Le 24 janvier, l'un d'eux mourut dans d'atroces souffrances, suivi bientôt de deux autres. Ils voyaient souvent des ours blancs qui venaient rôder autour d'eux ; mais ils n'avaient pas la force de sortir de leur habitation et de livrer combat à ces carnassiers qui auraient pu leur procurer de la viande fraîche. Dans leur inexpérience, ces premiers explorateurs ignoraient que le scorbut ne les visitait que parce qu'ils étaient privés d'exercice et de viande fraîche. Leurs gencives s'enflèrent, leurs dents s'ébranlèrent, au point qu'ils ne pouvaient plus manger leur biscuit. Quand, le 24 février, ils revirent les premières lueurs du jour, ce retour du soleil ne leur causa aucune joie, car ils avaient perdu toute espérance.

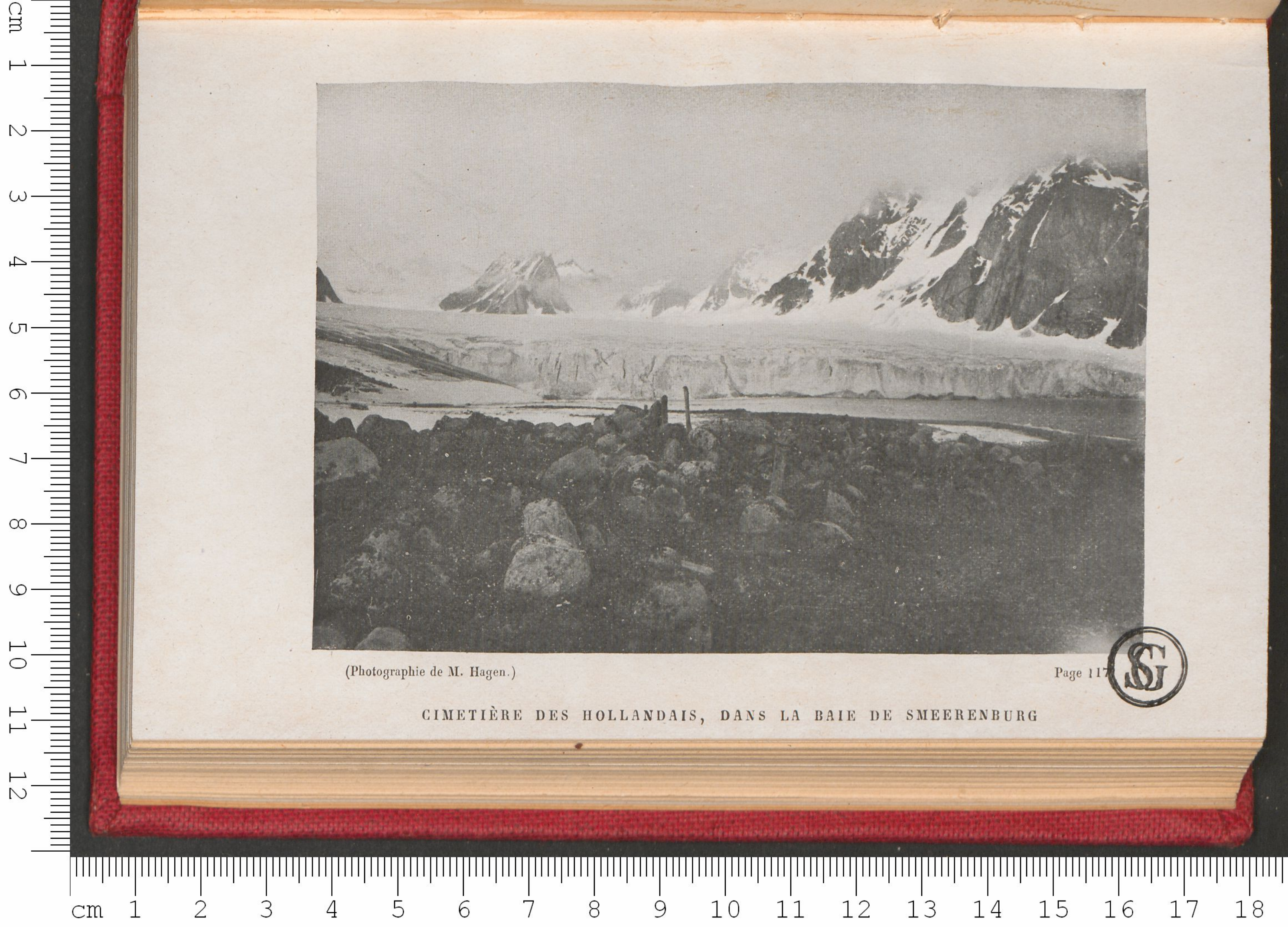
Le journal de ces malheureux, rédigé jusqu'à

la fin par celui des survivants qui pouvait encore tenir une plume, s'arrête au 26 février et se termine par ces lignes empreintes d'une touchante résignation : « Nous ne sommes plus que quatre dans notre cabane, si faibles et si malades que nous ne pouvons nous assister l'un l'autre. Nous prions le bon Dieu de venir à notre aide et d'abréger notre séjour dans ce monde de douleurs où nous n'avons plus la force de vivre. »

Les premiers Hollandais qui débarquèrent à Smeerenburg au retour de l'été durent forcer la porte de la cabane où les mourants s'étaient enfermés par crainte sans doute des ours blancs. On en trouva deux couchés dans leur lit; deux autres, qui semblaient avoir voulu se rapprocher dans la mort, étaient couchés sur de vieilles toiles, les genoux touchant presque au menton. On voyait, à côté d'eux, une carcasse de chien rongée jusqu'aux os, et un quartier d'un autre chien qu'ils avaient vraisemblablement voulu faire cuire (1).

Je n'ai rien vu de plus lugubre que la plage

(1) J. H. V. Lennep, *Mitteksel ut het Journal*, etc. Extraits du journal des sept matelots qui sont morts, en 1634, durant un hivernage au Spitsberg. Haarlem, 1861.



(Photographie de M. Hagen.)

Page 117



CIMETIÈRE DES HOLLANDAIS, DANS LA BAIE DE SMEERENBURG

abandonnée où reposent les braves pêcheurs de Smeerenburg. Nous errons pendant quelque temps à la recherche des tombes, et nous découvrons enfin, non loin de la mer, un cimetière où sont éparpillés sans ordre sept cercueils défoncés par les ours blancs et contenant encore les squelettes exposés à toutes les intempéries et à toutes les profanations; les ossements, blanchis par les neiges et les pluies, ont été bouleversés de telle sorte que j'ai vu deux crânes dans un même cercueil : un de ces crânes est encore coiffé d'une casquette dont le drap est dans un merveilleux état de conservation. Les planches des cercueils, grossièrement ajustées, sont fraîches et intactes, bien que depuis près de trois cents ans elles soient exposées aux influences atmosphériques; ce phénomène est dû au froid continu et à l'extrême pureté de l'air de ces régions arctiques : rien ne s'y détériore; le bois et les étoffes y gardent, pendant des siècles, leur aspect neuf.

Au milieu de ce cimetière s'élève un cairn surmonté d'une dalle de pierre bleue, monument érigé par l'équipage du schooner hollandais *Willem Barents*, qui visita ce havre en 1878. J'ai

relevé sur la dalle une inscription que j'ai lue avec d'autant plus d'intérêt qu'elle est conçue dans une de mes deux langues maternelles. Rappelant que le Spitsberg fut découvert par les Hollandais jusqu'au 79e degré 30 minutes de latitude nord, cette inscription relate en huit lignes l'hivernage de Jacob Seegersz et de ses six compagnons en 1633-1634, et la mort d'Andries Jansz, de Middelburg, et de ses six compagnons qui hivernèrent dans cet endroit et y périrent de faim en 1634-1635 (1). J'avoue que je me suis senti profondément remué devant cette laconique inscription funèbre, certes la plus septentrionale du monde. Ces braves pêcheurs qui

(1) IN MEMORIAM
SPITSBERGEN OF NIEU-LAND
ONTDEKT
TOT 79°, 30′ N. BREEDTE
DOOR DE HOLLANDERS.

HIER OVERWINTERDEN 1633-1634
JACOB SEEGERSZ
EN ZES ANDEREN.

HIER OVERWINTERDEN
EN STIERVEN 1634-1635
ANDRIES JANSZ
VAN MIDDELBURG
EN ZES ANDEREN.

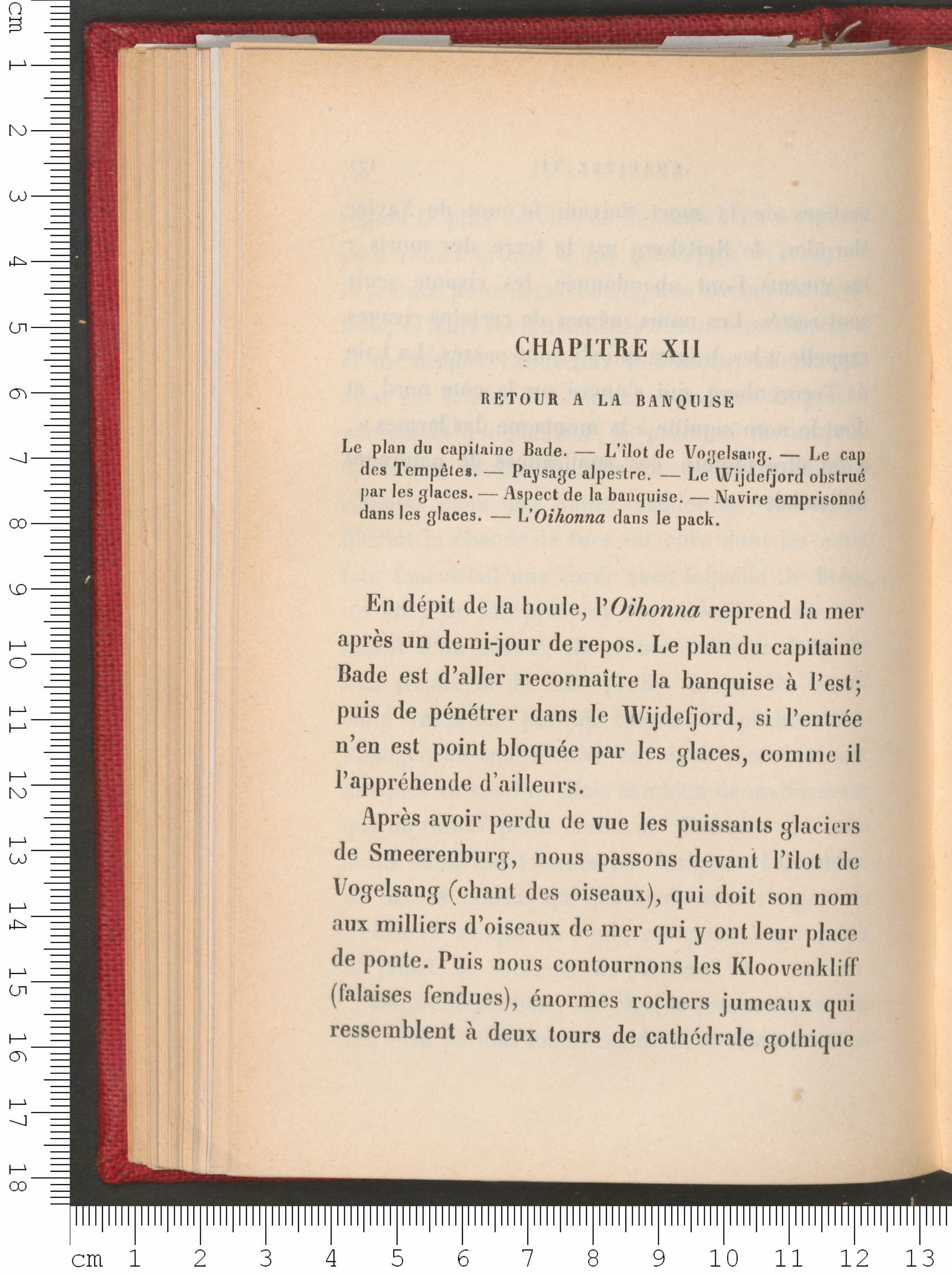
vinrent mourir ici de misère et de privations, au bout du Spitsberg, à deux cents lieues du pôle, n'étaient-ils pas pour moi des frères, puisqu'ils parlaient la langue de mon pays? Les rires de mes compagnons me faisaient mal devant ces pauvres tombes, et quand l'un d'eux s'avisa de se servir d'une planche de cercueil en guise de passerelle pour rejoindre la chaloupe à pied sec, et qu'un autre poussa l'inconscience jusqu'à emporter à bord un crâne humain, je ne pus qu'applaudir à l'ordre que donna le comte Stenbock de réintégrer ces reliques à leur place.

Le désastre de 1634 ne fut que le prélude des innombrables drames qui se sont, depuis lors, déroulés sur ces côtes inhospitalières. L'histoire du Spitsberg est une des pages les plus émouvantes des annales maritimes. On n'en finirait pas si l'on voulait relater toutes les scènes de deuil, toutes les sombres tragédies dont ces plages glacées ont été le théâtre. On connaît, par le célèbre récit de Le Roy, les aventures de ces quatre matelots russes qui, ayant vu leur navire écrasé par les glaces, durent hiverner pendant six années consécutives, de 1743 à 1749, sur la côte orientale, dans la

région la plus désolée de l'archipel. Ils n'avaient pour toutes armes, à eux quatre, qu'un fusil, de la poudre pour douze coups, une hache, un couteau, et leurs seuls ustensiles étaient une chaudière et un briquet. Nouveaux Robinsons, ils purent, avec ces faibles ressources, et à force de persévérance et d'ingéniosité, se procurer les moyens de lutter contre la faim et le froid. S'étant réfugiés dans une hutte abandonnée, ils eurent bientôt la chance de tuer un ours dont les nerfs leur fournirent une corde avec laquelle ils firent un arc; ils fabriquèrent des meubles avec les débris d'un navire; ils vécurent des produits de leur chasse et de leur pêche. Lorsqu'ils furent enfin recueillis par un bateau de pêche d'Arkhangel, un seul d'entre eux avait succombé aux attaques du scorbut. Mais combien de malheureux qui ne furent point secourus! Combien de vaisseaux subitement cernés par les glaces! Combien de braves marins qui partaient avec l'espoir de s'enrichir et qui ne revinrent point, sans qu'on ait jamais su comment ils périrent!

Dans chaque baie, sur chaque promontoire, on retrouve partout les traces de la souffrance et les

vestiges de la mort. Suivant le mot de Xavier Marmier, le Spitsberg est la terre des morts : les vivants l'ont abandonnée, les vivants seuls sont restés. Les noms mêmes de certains rivages rappellent les drames qui s'y sont passés. La baie de Treurenberg, qui s'ouvre sur la côte nord, et dont le nom signifie « la montagne des larmes », a dû être témoin des souffrances de naufragés hollandais.



# CHAPITRE XII

## RETOUR A LA BANQUISE

Le plan du capitaine Bade. — L'îlot de Vogelsang. — Le cap des Tempêtes. — Paysage alpestre. — Le Wijdefjord obstrué par les glaces. — Aspect de la banquise. — Navire emprisonné dans les glaces. — L'*Oihonna* dans le pack.

En dépit de la houle, l'*Oihonna* reprend la mer après un demi-jour de repos. Le plan du capitaine Bade est d'aller reconnaître la banquise à l'est; puis de pénétrer dans le Wijdefjord, si l'entrée n'en est point bloquée par les glaces, comme il l'appréhende d'ailleurs.

Après avoir perdu de vue les puissants glaciers de Smeerenburg, nous passons devant l'îlot de Vogelsang (chant des oiseaux), qui doit son nom aux milliers d'oiseaux de mer qui y ont leur place de ponte. Puis nous contournons les Kloovenkliff (falaises fendues), énormes rochers jumeaux qui ressemblent à deux tours de cathédrale gothique

faisant face au pôle. Toute cette côte septentrionale du Spitsberg porte encore les vieux noms hollandais que lui donnèrent les premiers navigateurs. En cet endroit nous roulons affreusement sur une mer démontée; mais à peine avons-nous doublé ce cap des tempêtes, qu'un calme relatif se fait : c'est que la côte nord du Spitsberg nous protège maintenant contre les terribles assauts des vents du sud.

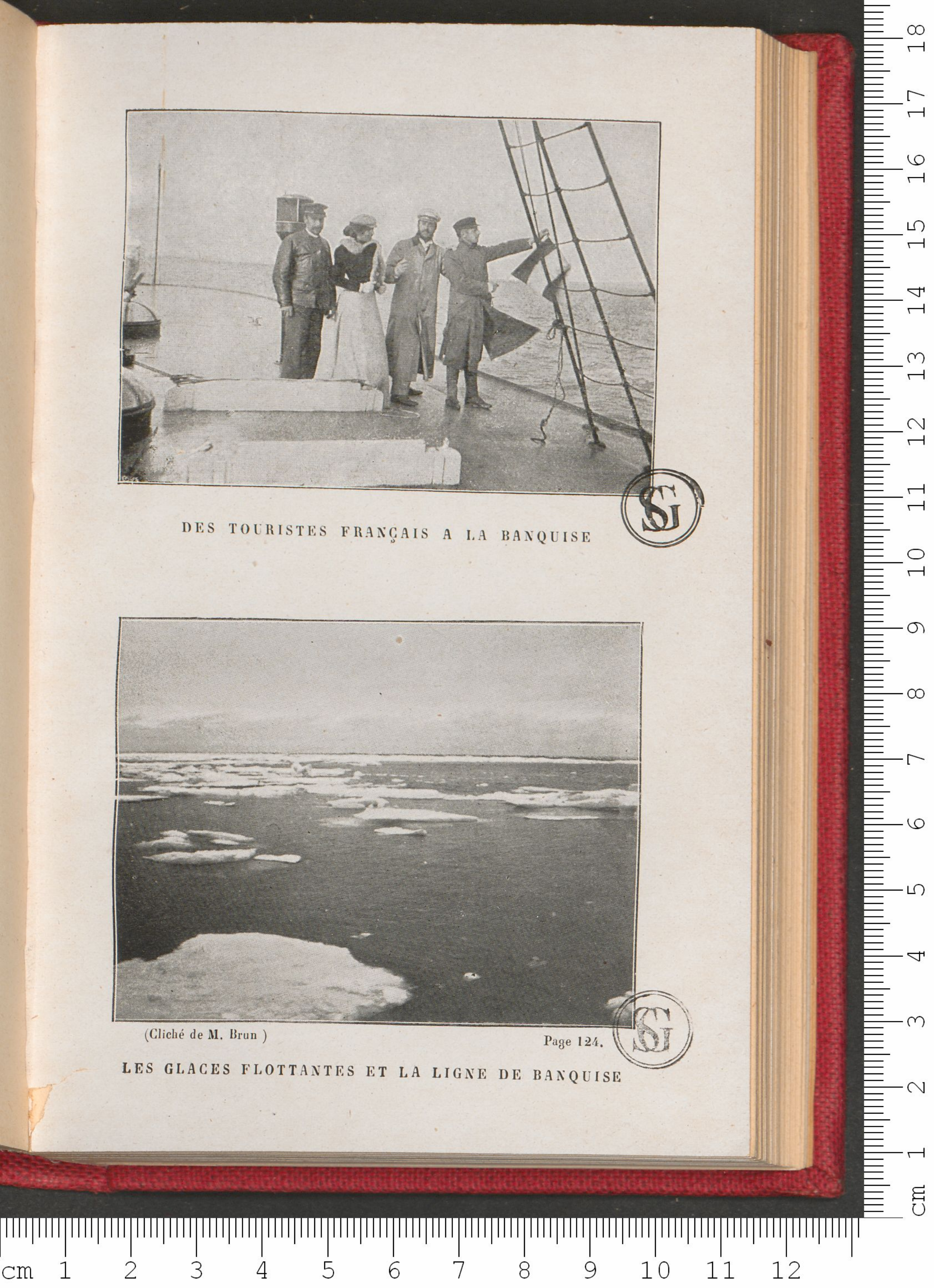
Sur cette côte le paysage a un caractère alpestre de toute beauté : les pics, tout blancs de neige, y ont des formes hardies, qui rivalisent avec les fiers sommets des Alpes : il y a, entre autres, bien loin dans l'intérieur, une montagne dominatrice qui fascine le regard par sa masse imposante, et qui nous rappelle absolument le Weisshorn; mais c'est un Weisshorn blanc de la tête aux pieds, la limite des neiges étant ici le niveau de l'Océan.

Bientôt nous apparaît l'auréole de la banquise, l'éclatante ligne blanche qu'on n'oublie plus quand on l'a vue une fois : elle se montre à une portée de canon, en sorte que nous naviguons dans une passe à peine large d'une lieue, qui s'allonge entre l'extrémité septentrionale du Spitsberg et l'éter-

nelle barrière de glace. Pendant que nous marchons sous petite vapeur, au milieu des glaçons flottants, l'ismeister monte au mât de misaine et braque sa jumelle sur tous les points de l'horizon, pour découvrir quelque ouverture entre la banquise et les terres septentrionales de l'archipel : juché sur l'échelle de corde, coiffé de son bonnet de fourrure, cet homme à la carrure de géant, à la longue barbe inculte, a l'air de quelque dieu marin. Après avoir consciencieusement scruté l'espace, il déclare que les glaces obstruent le passage vers la Liefde Bay : ainsi se vérifie l'appréhension du capitaine Bade, et il nous faut renoncer définitivement à pénétrer dans le Wijdefjord, dont l'entrée n'est d'ailleurs que rarement libre, même en été.

Avant de virer de bord, nous nous lançons à toute vapeur vers la banquise.

Oh! l'impressionnant spectacle que cette banquise, que nous n'avons fait qu'entrevoir la nuit dernière, et que nous voyons maintenant de tout près! C'est sur cette infinie étendue de glace qui est là devant nous, dans sa muette immobilité, que Nansen et Johansen s'en allèrent à la conquête du



DES TOURISTES FRANÇAIS A LA BANQUISE

(Cliché de M. Brun)

Page 124.

LES GLACES FLOTTANTES ET LA LIGNE DE BANQUISE

pôle! C'est dans cette prison de cristal que fut enfermé le *Fram!* C'est sur cette banquise sans fin que trouvèrent leur tombeau l'infortuné Andrée et ses deux compagnons! Que de poignants souvenirs, que de graves pensées se présentent à l'esprit devant cette infranchissable limite de la navigation, au delà de laquelle commence la zone morte de la terre! Rien ne peut rendre l'émotion qui vous étreint lorsque vous pouvez toucher du doigt ce redoutable *pack*, en étudier de près la compacte structure; y distinguer les *hummocks*, les *toross*, les *floes*, les *cakes,* les *icebergs*, les *polynies*, toutes ces bizarres formations que désigne le vocabulaire arctique, et dont les langues parlées dans nos climats tempérés ne peuvent donner qu'une idée confuse. Comme ces notions vagues, puisées dans les récits des navigateurs polaires, se précisent devant la saisissante réalité! Quelle vue unique pour des yeux humains! Et comme cela paraît nouveau et étrange à l'oreille, le craquement des énormes glaçons se heurtant les uns contre les autres!

Sur les bords de la banquise, en effet, la glace est toute disloquée et se soulève sous l'action du

flot : ce sont des îlots de glace, qui se ruent les uns contre les autres, avec des rugissements rauques; leur taille dépasse de beaucoup celle de notre navire, et leur épaisseur varie de deux à sept mètres, à en juger par la portion émergeante et en tenant compte de la réfraction. La limite entre la banquise et la mer n'est pas précise. Mais, à quelques mètres du bord, tout se solidifie; le pack devient une plaine ferme et continue, qui se poursuit, comme une mer figée, jusqu'au pôle, et du pôle jusque vers les rivages opposés de l'Alaska; non pas une mer unie, mais soulevée par la houle immense des *hummocks,* des *toross,* entassements désordonnés des glaçons qu'a brisés la pression de la dérive, et qu'a ressoudés et cimentés le froid. Un chaos de glaces, qui fait songer à ces espaces incréés que Milton place entre l'empire de la vie et celui de la mort. Ce qni subjugue l'âme, c'est tout à la fois la grandeur incommensurable de la scène et la pure lumière, sans aucune ombre, qui semble jaillir de toutes les transparentes surfaces de ce monde cristallin. C'est, à perte de vue, à l'infini, un éblouissement de bleu et de blanc sur lequel se détachent, çà et

là, énormes, effrayants, de grands icebergs noirs portant les matières terreuses entraînées par les glaciers, arrachées à de lointains rivages, peut-être à quelque littoral situé au pôle même.

Comme si l'imprévu devait inévitablement surgir dans les voyages polaires, voici que l'un de nous, armé de son télescope, signale du côté de la terre de Moffen, sous le 80e degré, un navire emprisonné dans la banquise. A cette nouvelle, chacun veut s'assurer de la réalité de l'apparition, et le télescope passe de main en main : à l'aide de l'instrument, je découvre non sans peine un mât, comme un bâton à peine perceptible, planté droit dans la plaine glacée; d'autres prétendent y voir un trois-mâts; mais qu'importe! il est là, bien réellement, à trois ou quatre lieues, dans sa troublante immobilité. A cette distance, tout signal est invisible, même au télescope. Et de savoir qu'il y a là-bas, à quelques lieues de nous, des hommes séparés du monde, qui nous ont vus peut-être, notre navire étant plus grand que le leur, et avec lequels il est impossible de communiquer, cela nous cause une angoisse poignante.

Un drame polaire se joue-t-il à bord de ce

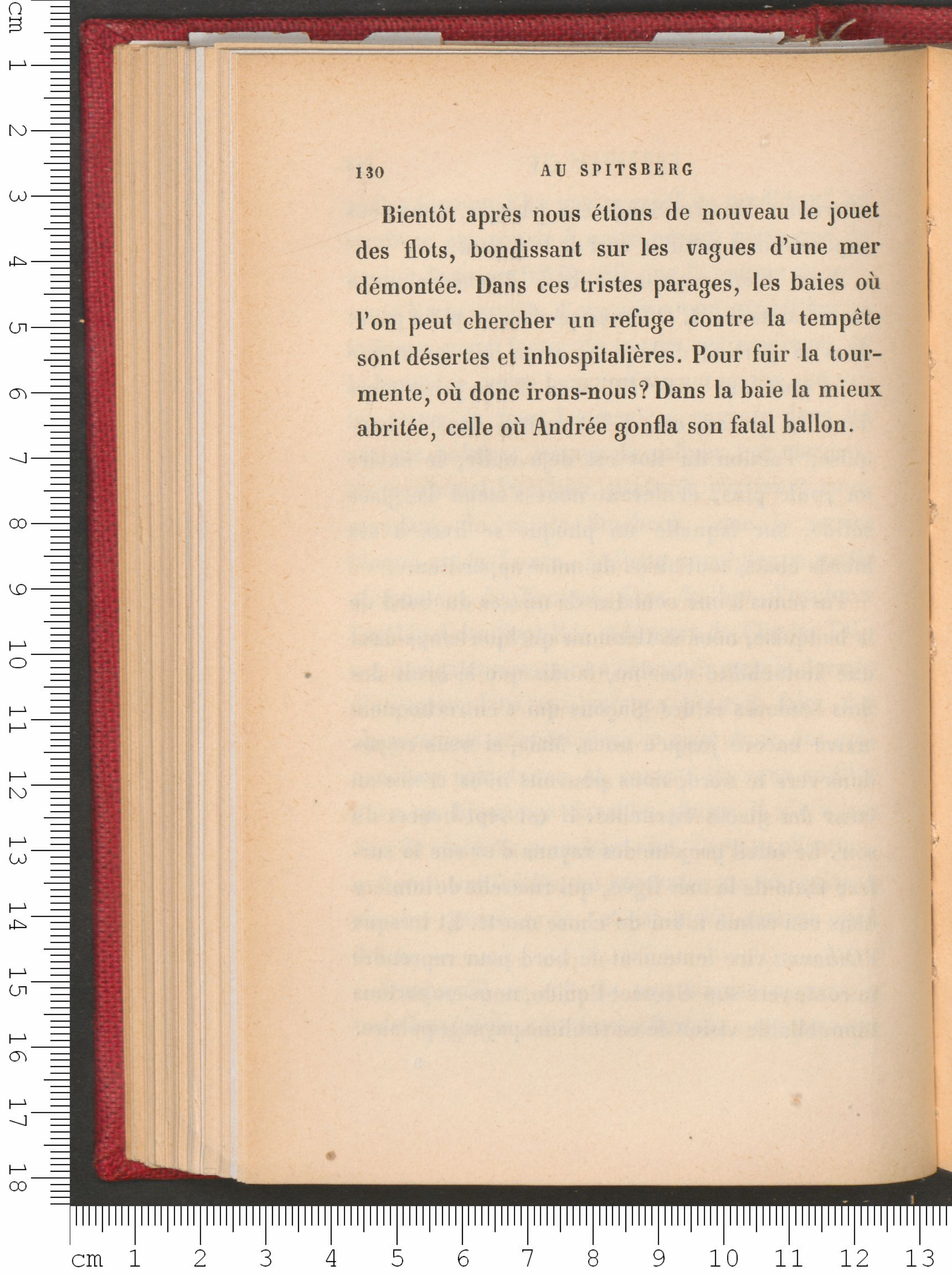
navire inconnu? Le navire est-il en perdition? Ne serait-ce pas courir à notre propre perte que de vouloir le secourir? Tandis que la pensée se présente à nos esprits d'organiser une expédition en traîneau pour tenter de sauver ces naufragés de la banquise, notre brave pilote norvégien, qui sait les noms de tous les navires engagés dans les régions polaires, essaye de calmer nos alarmes, en exprimant l'opinion, partagée par notre commandant, le comte Stenbock, que le navire bloqué est la *Laura*, goélette norvégienne partie récemment de Tromsö dans le but d'explorer l'archipel des Sept Iles et la terre de Charles XII : ces navigateurs se sont embarqués avec le dessein d'hiverner dans ces parages pour y faire des observations scientifiques; ce sont donc des prisonniers volontaires, et, comme ils sont outillés pour un hivernage dans les glaces, il n'y a pas lieu de craindre pour leur sort. Cette explication, qui peut être fondée, ne rencontre pas une créance absolue parmi nous, et ne nous rassure qu'à demi.

Quoi qu'il en soit, la mystérieuse apparition nous inspire de salutaires réflexions : si nous nous

attardions dans ces dangereux parages, nous nous exposerions à subir le sort de la *Laura*.

Aussi bien avons-nous hâte d'achever notre reconnaissance. L'*Oihonna* pénètre en plein pack, dans sa portion disloquée, assez loin pour que nous puissions avoir l'illusion d'être prisonniers dans les glaces, car, à 30 mètres dans la banquise, l'action du flot est déjà nulle, le navire ne roule plus, et devant nous s'étend la glace solide, sur laquelle un phoque se livre à ses lourds ébats, tout ahuri de notre apparition.

Parvenus à une centaine de mètres du bord de la banquise, nous stationnons quelque temps dans une immobilité absolue, tandis que le bruit des flots soulevés et des glaçons qui s'entrechoquent arrive encore jusqu'à nous. Mais, si nous regardons vers le nord, nous pouvons nous croire au cœur des glaces éternelles. Il est sept heures du soir. Le soleil projette des rayons d'or sur la surface mate de la mer figée, qui ruisselle de lumière dans son calme infini de chose morte. Et lorsque l'*Oihonna* vire lentement de bord pour reprendre sa route vers son élément liquide, nous emportons l'inoubliable vision de ce sublime paysage polaire.




Bientôt après nous étions de nouveau le jouet des flots, bondissant sur les vagues d'une mer démontée. Dans ces tristes parages, les baies où l'on peut chercher un refuge contre la tempête sont désertes et inhospitalières. Pour fuir la tourmente, où donc irons-nous? Dans la baie la mieux abritée, celle où Andrée gonfla son fatal ballon.

## CHAPITRE XIII

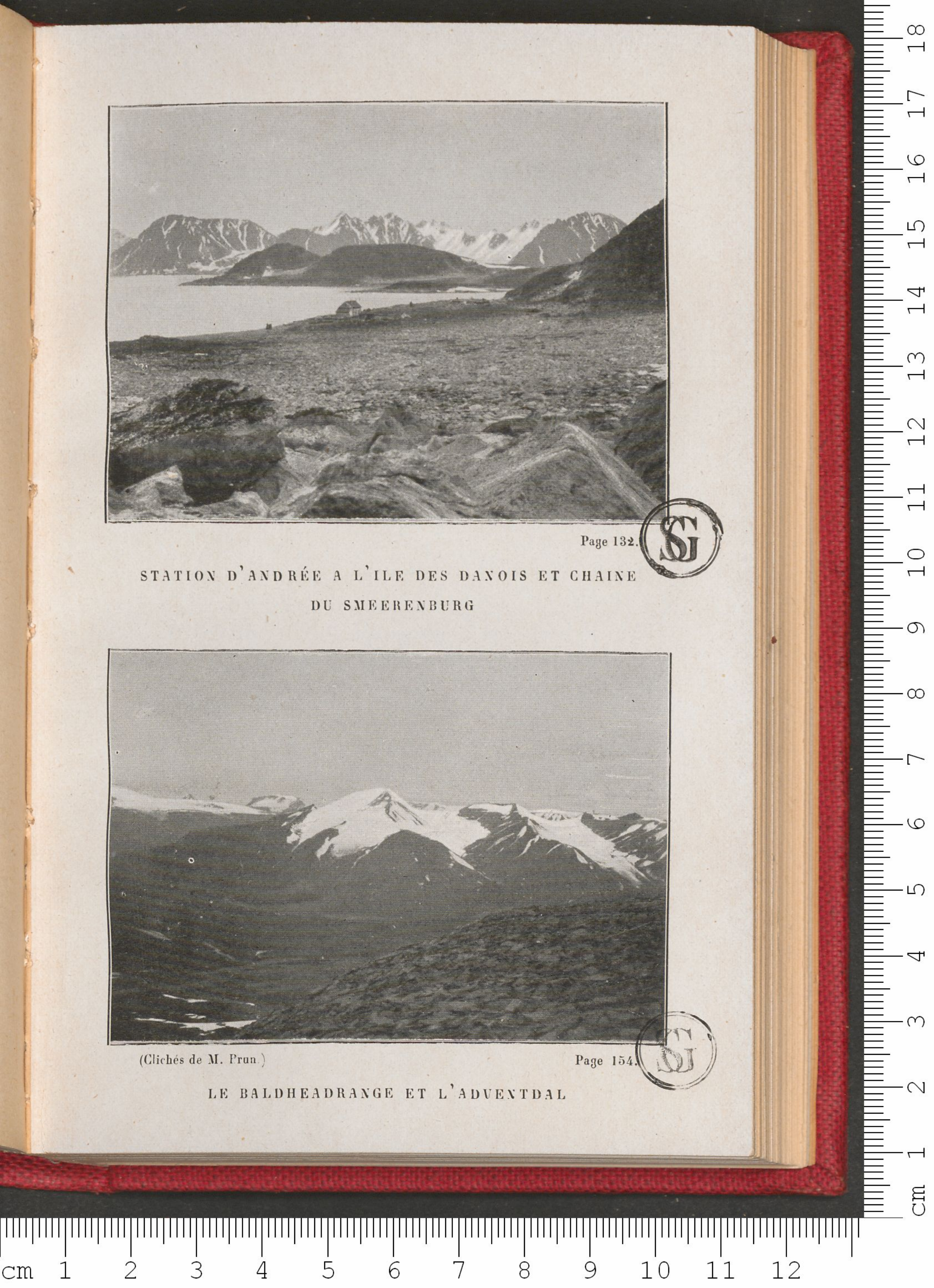
### LA STATION D'ANDRÉE

La baie Virgo. — Tragique destinée d'Andrée. — La cabane de Pike. — Ruines et reliques. — Encore un cercueil. — L'habitation d'Andrée. — La première messe au Spitsberg. — La baie de Magdalena.

15 *août*. — A minuit, jour de l'Assomption, nous entrons dans la baie Virgo, cette anse de l'île des Danois que l'aventure d'Andrée a rendue célèbre. La baie, en forme de cirque, est mieux protégée que celle de Smeerenburg; mais combien farouche est l'aspect des montagnes brunes, plaquées de neige, qui l'enclosent! C'est le site le plus sinistre qui se puisse imaginer, et pour qu'Andrée ait pu pendant des mois y préparer son expédition sans se laisser abattre par l'influence déprimante d'un paysage morose, il fallait qu'il fût doué d'une force d'âme peu commune, si l'on peut appeler force d'âme l'entêtement et l'obstination. M. Berson, le savant météorologiste aéro-

naute qui se trouve parmi nous, et qui a atteint en ballon l'altitude de 11,000 mètres, lui démontra scientifiquemant l'impossibilité de gagner le pôle en ballon, et lui prédit un échec certain. Ce fut aussi mon pressentiment, bien que je n'aie point de compétence spéciale. Mais Andrée avait l'aveugle opiniâtreté des hommes qui se croiraient perdus d'honneur s'ils reculaient, même devant l'impossible. Toute la presse des deux mondes annonçait depuis des mois le départ prochain du héros dont le nom était dans des millions de bouches; il n'était pas un être humain, pas même un enfant, qui ne se passionnât pour lui; le public commençait à s'impatienter de ce qu'il ne partait pas; enfin il partit aux applaudissements des deux mondes... Et aujourd'hui sa veuve est folle!

En songeant à la tragique destinée d'Andrée et de ses deux jeunes compagnons, je me souvins de cette réflexion de Cherbuliez que l'excellence de l'homme, sa supériorité sur toutes les espèces d'animaux à nous connues ne consiste pas à être mieux organisé que les autres pour le bonheur. Tout au contraire, il est le seul qui aux maux iné-



Page 132.

STATION D'ANDRÉE A L'ILE DES DANOIS ET CHAINE DU SMEERENBURG

(Clichés de M. Prun.)

Page 154.

LE BALDHEADRANGE ET L'ADVENTDAL

vitables que lui inflige la nature en ajoute d'autres de sa façon, le seul qui ait l'audace de chercher le malheur, le seul qui possède la glorieuse faculté de la souffrance volontaire et le goût étrange de se sacrifier de gaieté de cœur à quelque rêve, à quelque chimère qu'il adore en la maudissant, à quelque idée nette ou confuse dont il a fait sa maîtresse et dont il se sent possédé et tourmenté.

Du milieu de la baie où nous sommes mouillés, nous distinguons la petite cabane construite par Pike, et qui a servi d'abri à beaucoup d'explorateurs polaires. C'est dans cette maison édifiée par un Anglais pratique qu'un Suédois rêveur prépara son expédition. Au sommet de la montagne brune qui domine la cabane, au sud, on voit encore le piquet de fer sur lequel flottait le drapeau qui indiquait la direction du vent. On s'en souvient : le vent soufflait obstinément du nord, et Andrée attendait obstinément le vent du sud. On nous montra, à l'opposite, dans quelle direction partit le ballon : il s'éleva au-dessus de la montagne située à gauche de l'entrée du goulet ; cette direction nord-ouest était fâcheuse pour les débuts de l'expédition.

La chaloupe nous débarque au pied d'un cairn érigé à l'endroit même où le ballon le *Örn* (l'Aigle) s'éleva dans les airs. La pyramide porte cette laconique inscription en langue suédoise : « D'ici, le 11 juillet 1897, s'élevèrent sur le ballon suédois l'*Aigle*, à la recherche du pôle Nord, A. Andrée, N. Strindberg et K. Fraenkel. » A quelques pas du monument, que surmonte un drapeau suédois en métal, un énorme amoncellement de bois de charpente, dans un merveilleux état de conservation, marque la place du hangar circulaire où le ballon fut gonflé. Beaucoup de ces pièces de bois portent encore l'empreinte à demi effacée du drapeau suédois, et plusieurs de nos vandales s'offrent la satisfaction puérile de faire scier par un matelot des blocs portant cette empreinte, qu'ils emporteront comme reliques. A côté de ce hangar en ruine subsistent encore les gazomètres avec leurs escaliers croulants, et tout autour le sol est jonché des débris de tout ce qui a servi à la fabrication du gaz. Que d'argent englouti, que d'efforts perdus, que de vies sacrifiées ! Tout près du cairn, nous vîmes un cercueil contenant les restes d'un des ouvriers d'Andrée : on ne peut faire un pas

dans cette contrée maudite sans y être ramené à la grave pensée de la mort!

Bien modeste est la cabane de bois dans laquelle Andrée vécut ses quatre derniers mois. Elle semble attendre son retour, et tout y est encore dans l'ordre où il la laissa. Voici la pièce qui lui servait à la fois de cabinet de travail et de chambre à coucher. Le mobilier est d'une excessive simplicité : un lit de camp, une couchette de bois suspendue au mur, deux bancs de bois, un poêle suédois, et une table de bois blanc fixée contre l'une des deux petites fenêtres; sur cette table, à côté des calendriers annotés de la main du héros et de quelques autres papiers, se trouve encore une galette de flatbröd, sorte de pain de seigle qui se conserve indéfiniment : elle est à demi entamée. La pièce voisine, plus étroite, contient des lits superposés et accrochés à la paroi, comme des couchettes de navire : c'est là qu'habitaient Fraenkel et Strindberg, le jeune étudiant d'Upsal. Sur la porte est affiché l'inventaire du mobilier, écrit de la main d'Andrée, ce qui semble dénoter un esprit méthodique chez ce poète. Une petite pièce servait de cuisine. Une échelle très roide mène au grenier,

tout encombré de boîtes de conserves, les unes défoncées, les autres intactes.

Comme nous avions parmi nous un vénérable prêtre catholique, qui était le plus âgé de tous les membres de l'expédition, le capitaine Bade avait voulu, bien que protestant, que la fête de la Vierge fût célébrée le 15 août dans la *Virgo Bay*, la « baie de la Vierge ». A une heure du matin donc, à la porte de la cabane d'Andrée, le capitaine agitait une clochette, et tous, protestants et catholiques, pénétraient dans la plus grande pièce, où l'on avait transformé en un autel la petite table de travail sur laquelle Andrée rêva si souvent sa chimère du pôle Nord. L'indigente chambrette était trop étroite pour contenir tout le monde. Le vieux doyen officiait, revêtu de ses modestes habits sacerdotaux, devant son pauvre et triste autel. Mais le spectacle était plus imposant que la pompe d'une cathédrale. L'office terminé, il fit une allocation d'une inspiration touchante, appropriée à toutes les croyances, dans laquelle il célébra la grandeur des scènes de la nature arctique et opposa l'impuissance humaine à la toute-puissance divine. Il entonna ensuite un de ces cantiques




VIRGOBAY, STATION D'ANDRÉE

Page 136.

UN EMBARQUEMENT A VIRGOBAY

chers aux Bavarois, auquel s'unit l'assistance entière.

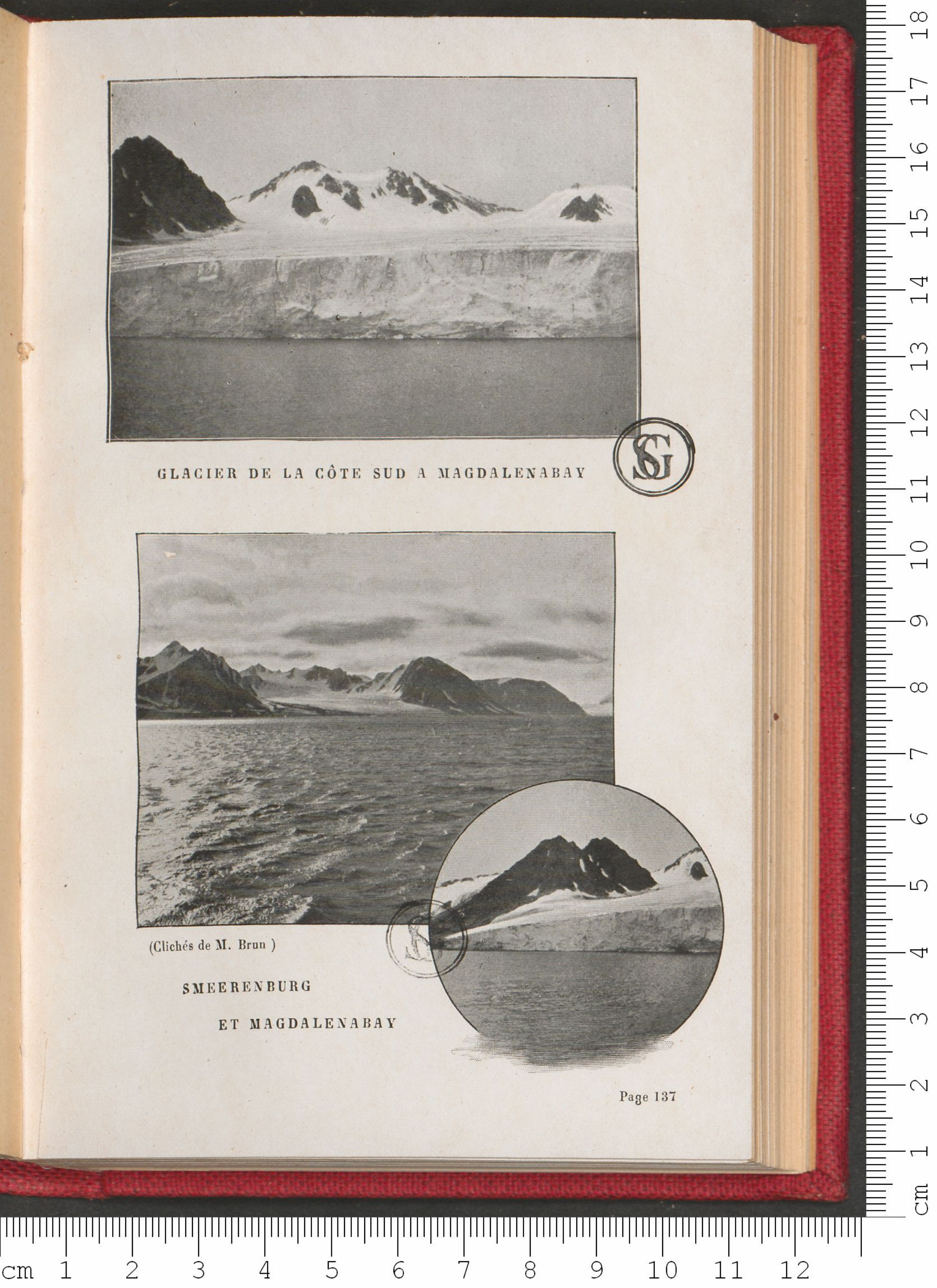
De tous les épisodes de notre croisière, cette première messe au Spitsberg, célébrée par un vieux prêtre dans l'humble cabane d'Andrée, fut, dans toute sa simplicité, le plus grand et le plus émouvant. Et quand nous revînmes à bord de l'*Oihonna*, nous demeurions tous, même les plus indifférents, pensifs au souvenir de ce qui venait de se passer sous le 80e degré de latitude.

Cette même nuit, à quatre heures du matin, nous mouillons dans la merveilleuse baie de Magdalena, celle de toutes qui a été le mieux étudiée et le plus souvent décrite par les naturalistes. C'est le site classique du Spitsberg, la perle des paysages polaires. Quatre fleuves cristallins y tombent à pic dans une mer d'azur, et leurs fronts terminaux se présentent comme de vastes murs de glace d'un bleu admirable, hauts de vingt à trente mètres. Des montagnes de granit aux cimes dentelées, sculptées comme d'antiques cathédrales, forment autour de la baie un cirque d'une indicible grandeur. L'œil remonte, fasciné, vers les dépressions que submergent les vastes coulées

de glace descendues des plateaux inconnus, ensevelis sous l'éternel linceul de l'inlandsis. C'est un tableau arctique d'une grandiose ampleur. Nous voudrions bien atterrir; mais par ce mauvais temps notre capitaine a hâte de gagner la baie des Glaces, et nous devons nous borner à contempler du navire ce bassin dont la beauté incomparable a ravi tous les navigateurs polaires.

La baie de Magdalena doit surtout sa célébrité aux travaux de l'expédition de *la Recherche* qui y fit une campagne prolongée en 1839. On peut se représenter l'animation qui devait y régner lorsque la corvette y stationnait, que toutes les embarcations sillonnaient la baie, que tous les matelots étaient en mouvement.

Xavier Marmier, qui faisait partie de l'expédition, a décrit l'apect grandiose de cette baie Magdalena, « dont les teintes, les couleurs, les formes même varient à chaque instant, soit qu'une mer de brouillards flotte sur une autre mer et qu'à travers une ombre épaisse on ne distingue que des masses confuses, des chaînes de rocs interrompus, des cimes brisées, une terre sans soleil, une nature en désordre, une image du chaos; soit que le soleil,



GLACIER DE LA CÔTE SUD A MAGDALENABAY

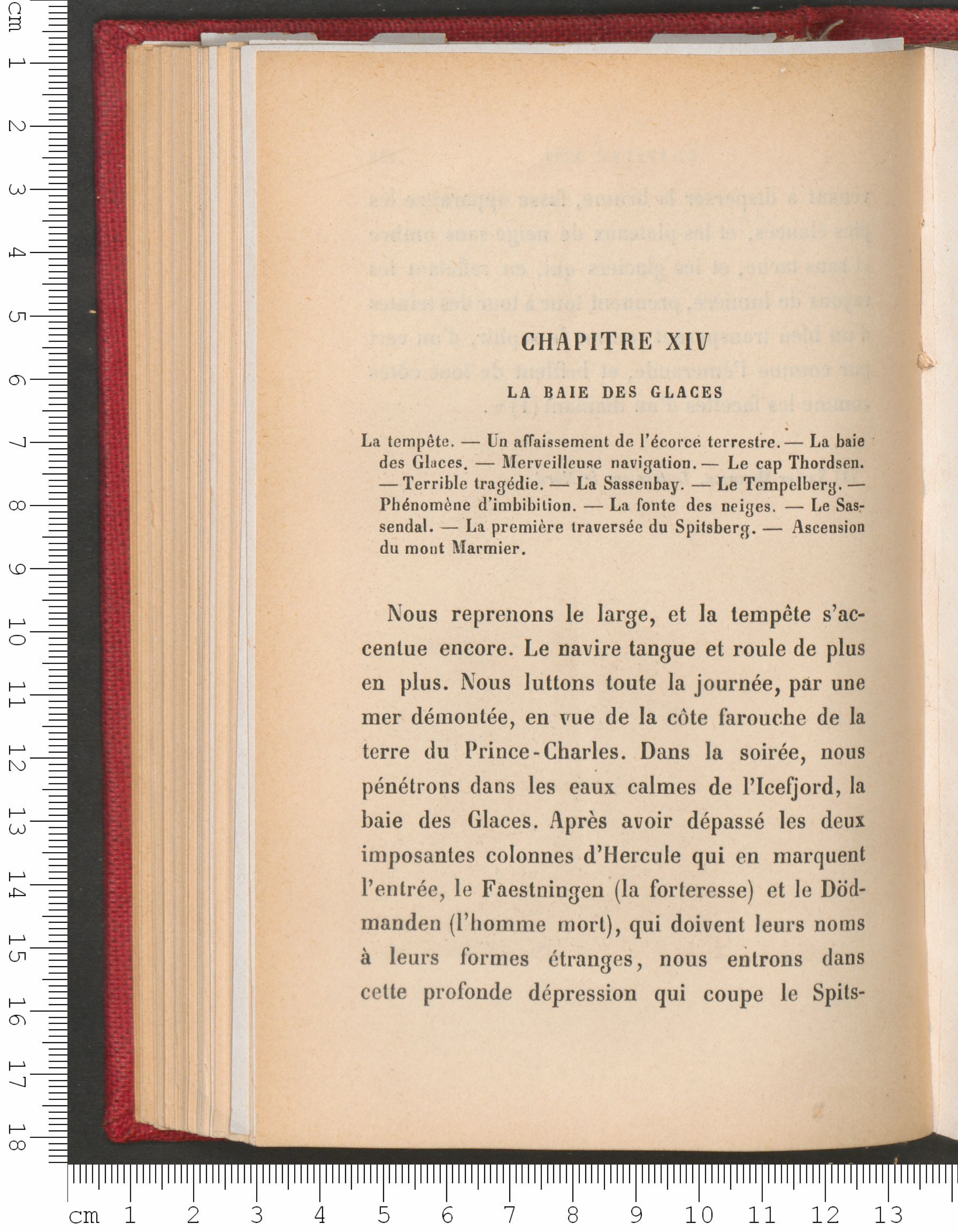
(Clichés de M. Brun)

SMEERENBURG

ET MAGDALENABAY

venant à disperser la brume, fasse apparaître les pics élancés, et les plateaux de neige sans ombre et sans tache, et les glaciers qui, en reflétant les rayons de lumière, prennent tour à tour des teintes d'un bleu transparent comme le saphir, d'un vert pur comme l'émeraude, et brillent de tous côtés comme les facettes d'un diamant (1) ».

(1) Xavier Marmier, *Lettres sur le Nord*.



## CHAPITRE XIV

### LA BAIE DES GLACES

La tempête. — Un affaissement de l'écorce terrestre. — La baie des Glaces. — Merveilleuse navigation. — Le cap Thordsen. — Terrible tragédie. — La Sassenbay. — Le Tempelberg. — Phénomène d'imbibition. — La fonte des neiges. — Le Sassendal. — La première traversée du Spitsberg. — Ascension du mont Marmier.

Nous reprenons le large, et la tempête s'accentue encore. Le navire tangue et roule de plus en plus. Nous luttons toute la journée, par une mer démontée, en vue de la côte farouche de la terre du Prince-Charles. Dans la soirée, nous pénétrons dans les eaux calmes de l'Icefjord, la baie des Glaces. Après avoir dépassé les deux imposantes colonnes d'Hercule qui en marquent l'entrée, le Faestningen (la forteresse) et le Dödmanden (l'homme mort), qui doivent leurs noms à leurs formes étranges, nous entrons dans cette profonde dépression qui coupe le Spits-



(Photographie de M. Hagen.)

Page 140.

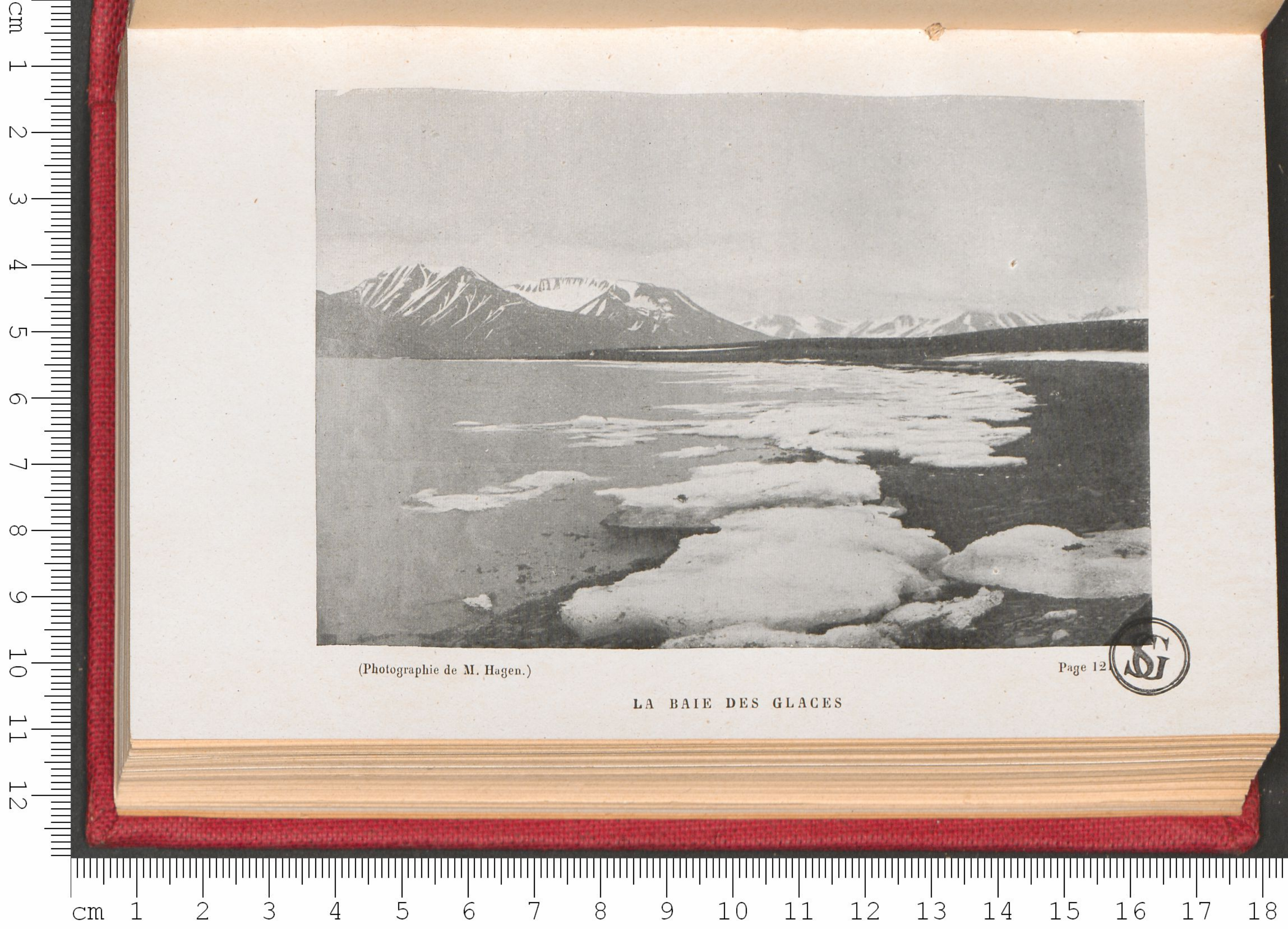
LA FORTERESSE, ENTRÉE DE LA BAIE DES GLACES

berg presque de part en part, et qui n'est qu'un vaste affaissement de l'écorce terrestre, comme l'ont établi les récentes investigations du baron de Geers, et comme l'attestent les anciennes lignes de fissure et de dislocation qui avoisinent la dépression.

L'Icefjord est le plus grandiose de tous les fjords du Spitsberg. Ce magnifique bras de mer, dont la largeur varie entre 30 et 45 kilomètres, pénètre à plus de 75 kilomètres dans les terres, où il forme de nombreuses ramifications, le Nordfjord, la Dickson Bay, la Klaas Billen Bay, la Sassen Bay, longues digitations dont la plupart se prolongent dans l'intérieur du pays par de profondes vallées. L'Icefjord est au Spitsberg ce que le Sognefjord est à la Norvège : il n'en est point dans l'archipel qui offre un développement aussi considérable. Nous naviguons pendant trois heures entières sur cette mer intérieure que nous parcourons dans toute sa longueur, depuis le cap Staratschin jusqu'à l'extrémité de la Sassen Bay : et cette navigation est une des plus merveilleuses qu'on puisse faire. Sur l'eau morte du fjord, aux reflets métalliques, flottent des milliers de petits

icebergs qui ont valu son nom à la baie. Ces icebergs se détachent constamment des immenses courants de glace qui, sur la rive septentrionale, submergent toutes les vallées et se précipitent dans la baie comme une marée diluvienne subitement congelée. C'est le plus extraordinaire des tableaux alpestres, transporté des hautes altitudes de la Suisse au niveau de la mer. Sur la rive opposée, le spectacle est tout différent : là, ce sont tantôt de puissantes murailles verticales auxquelles il semble qu'on ait appliqué l'équerre ou le cordeau, tant leurs assises sont régulières; tantôt de curieuses montagnes en forme de tables, ravinées; tantôt des forteresses de calcaire triasique et de dolomie qui donnent au fjord des Glaces un caractère tout différent des fjords du Nord. Par suite de l'action des neiges, certaines parois affectent la forme fantastique de vastes draperies qui auraient été froissées et chiffonnées. Les mousses qui tapissent les contreforts inférieurs leur donnent des tons admirables de malachite.

Un des points les plus remarquables de la baie des Glaces est le cap Thordsen, qui sépare les



(Photographie de M. Hagen.) Page 121

LA BAIE DES GLACES

deux profondes ramifications de la Dickson Bay et de la Klaas Billen Bay. C'est là qu'en 1882 la mission scientifique suédoise chargée d'exécuter le programme international des observations météorologiques et magnétiques installa un observatoire. Parmi ces savants se trouvait le capitaine Palander, le célèbre commandant de la *Vega*. Ils passèrent l'hiver au lieu même où s'était déroulée, dix ans plus tôt (1872-1873), la terrible tragédie dont le souvenir plane sur le cap Thordsen comme une auréole funèbre. Dix-sept Norvégiens s'y étaient établis pour un hivernage : ils s'y étaient construit une maison confortable, contenant plusieurs chambres bien chauffées par des poêles, et étaient abondamment pourvus de provisions, de couvertures et de combustible. Mais, quand vinrent les grands froids, ils tombèrent dans une sorte d'engourdissement et succombèrent jusqu'au dernier aux ravages du scorbut. Ils ignoraient que l'oisiveté et la trop grande abondance de vivres sont fatales à l'homme dans les régions polaires; ils ne soupçonnaient pas ce que Nansen découvrit plus tard : c'est que, pour pouvoir impunément dormir nuit et jour dans les

ténèbres de l'hiver arctique, il faut, à l'exemple des Esquimaux, se nourrir de la chair de phoque et de la graisse d'ours ou de baleine.

Quand on réfléchit à cette admirable loi de l'adaptation aux milieux, on se demande si les régions voisines du pôle, réputées jusqu'ici inhospitalières à l'homme, ne sont pas destinées, dans les desseins providentiels, à devenir un jour habitables, puisque la Providence y a mis à la portée de l'homme les animaux qui conviennent le mieux à son alimentation. C'est une réflexion qui n'aurait pas échappé à Nansen s'il croyait à la Providence dont il fut l'enfant gâté et dont il ne parle jamais, l'ingrat!

Il est dix heures du soir lorsque nous mouillons dans la Sassen Bay, la branche la plus orientale du fjord, dont la découverte récente est due à deux géologues suédois, MM. de Geer et Nathorst. Cette ramification forme, à l'extrémité de la grande mer intérieure, un vaste bassin dominé par ces curieuses montagnes de forme tabulaire qui rappellent, par leur aspect bizarre, les fameux cañons du Colorado. Conway a donné à l'une d'elles le nom de « Temple Mountain », à cause

de son architecture fantastique : elle se termine, vers la mer, par une muraille à pic, flanquée de bastions et hérissée de clochetons. Au bout de la baie s'ouvre la vallée de la Sassen Dal, qu'arrose la seule rivière que nous ayons vue au Spitsberg : elle ne coule point en masse compacte, mais s'éparpille en une infinité de bras.

Cette absence de rivières est un des traits les plus caractéristiques du Spitsberg. Les ruisseaux n'y ont qu'une existence temporaire, les pluies y sont rares, les chaleurs et les orages y sont inconnus. Il en résulte un régime spécial. Au lieu de rivières et de torrents, un sol spongieux, des mousses imbibées, sans écoulement. Il n'y a point, comme dans nos Alpes, de ces grosses pluies d'été qui entraînent tout sur leur passage; il n'y a guère que des tempêtes de neige et des brouillards. Aussi bien trouve-t-on de la terre végétale jusque sur les cimes des montagnes. Point de cônes d'avalanche. La décomposition des roches se fait sur place, sans transport. En un mot, au phénomène d'érosion se substitue le phénomène d'imbibition, suivant la très juste expression de M. Brun, notre géologue genevois.

Les torrents issus des glaciers ne sont nullement comparables à ceux qu'engendrent les glaciers des Alpes, et c'est un contraste frappant que de voir des glaciers géants donner naissance à d'insignifiants cours d'eau. C'est qu'au Spitsberg la fusion des neiges est faible et ne s'opère énergiquement que pendant une très courte période, qui ne dure que quelques jours. Mais, à l'époque de la grande fonte, il se produit une débâcle d'autant plus violente qu'elle est plus rapide : ce sont alors des flots qui se ruent à pleins bords dans les ravines, qu'ils creusent profondément. L'aspect de ces ravines et les énormes alluvions témoignent des masses d'eaux charriées.

La vallée de la Sassen Dal, qui n'est que la continuation du fjord des Glaces, est la route que suivit en 1892 mon ami Charles Rabot lorsqu'il tenta la traversée du Spitsberg occidental entre la Sassen Bay et l'Agardh Bay. Arrivé à moitié route il dut, alors que le succès était certain, revenir en arrière pour obéir aux ordres du chef militaire de cette expédition. On sait que l'explorateur anglais sir Martin Conway reprit cette idée et exécuta, en 1896, la première tra-

versée de la grande île polaire. Aussi bien cette traversée n'est-elle pas bien longue : de la Sassen Bay à l'Agardh Bay il n'y a qu'un isthme étroit qui ne représente que le tiers de la largeur de l'île, les deux autres tiers étant occupés par le long fjord des Glaces. Et encore cet isthme est-il traversé, dans sa plus grande portion, par la vallée de la Sassen Dal, vestibule de la côte orientale. Des alpinistes déterminés peuvent, en deux jours, gagner la baie d'Agardh, qui n'est, à vol d'oiseau, qu'à cinquante-deux kilomètres de la Sassen Bay. Si nous étions équipés pour une semblable expédition, encore la saison serait-elle trop avancée pour oser la risquer. Il faut donc nous borner à une petite excursion à terre.

La chaloupe nous dépose à minuit au fond de la baie, où nous débarquons sur des conglomérats d'un curieux aspect, profondément rongés par la mer. Nous attaquons la montagne voisine, qui fait partie du massif auquel M. Rabot a donné le nom de l'académicien Marmier, membre de l'expédition de *la Recherche*. Au pied de la montagne, le sol est littéralement semé d'andouillers de rennes qui attestent combien ces ruminants abondent

dans la région. Sur les terres molles, nous rencontrons en maints endroits leurs traces fraîches. Pendant une heure, nous peinons sur des pentes très raides, où les éboulis alternent avec les mousses molles et spongieuses. Rien de plus fatigant qu'une marche sur un pareil terrain. Nous rencontrons, çà et là, de grands amas de neige qui ont la dureté de la glace.

Nous atteignons, tout en nage, à une heure du matin, un plateau de 360 mètres d'altitude, balayé par un vent glacial, sec et pénétrant, qui fige la sueur sur le corps. La température est de + 1°,9. De là nous planons sur une terre de désolation, déserte et nue, d'un caractère dantesque, qui représente l'aspect du globe à l'époque glaciaire, avant que l'homme et la végétation n'y eussent fait apparition. Ce paysage est d'une telle grandeur qu'il nous arrache à tous des cris d'admiration. A nos pieds miroite la moire des eaux mortes du fjord, dans son cadre sévère de monts neigeux coiffés de sombres nuages : c'est le lac des Quatre-Cantons, mais sans la verdure qui en fait le charme. Au bout de la baie s'ouvre la vallée de Sassen Dal, au fond de laquelle serpente en larges

méandres la rivière qui débouche dans le fjord, rappelant le Rhin à son entrée dans le lac de Constance. A une vingtaine de kilomètres de distance brille un vaste glacier, peut-être celui auquel Conway donna le nom de Rabot. A l'opposite, l'œil plonge dans une vallée affreusement sauvage et désolée, qui s'ouvre immédiatement au pied de la montagne, et dont les parois aux assises régulières rappellent les formations du Colorado. Au fond de la vallée, nous distinguons nos chasseurs à la poursuite des rennes qui doivent y abonder, à en juger par les coups de fusil dont le faible écho parvient jusqu'à nous.

## CHAPITRE XV

### UN CAIRN SOUS LE 78°,15′ L. N.

Le massif de Lusitania. — Un plan d'attaque. — Préparatifs de l'expédition. — En route vers la cime. — Premières difficultés. — Une roche d'hypérite. — Flower Valley. — Le glacier de Flower. — Passage d'une moraine. — Une neige idéale. — A 905 mètres d'altitude. -- Un cairn. — Une muraille de Chine. — Travail à la corde et à la hache. — Un boulderclay. — Une halte dans Flower Valley. — Traces de rennes. — Retour mouvementé.

Du haut de la large croupe où nous étions parvenus, on aperçoit une belle cime blanche qui, d'après l'exploration de sir Martin Conway en 1896, doit appartenir au massif de Lusitania. Cette cime, vierge sans aucun doute, paraît n'atteindre pas 1,000 mètres d'altitude; elle semble facile à gravir, et, à sa vue, M. Brun, qui a vaincu toutes les cimes du mont Blanc et du mont Rose, sent s'éveiller ses instincts d'alpiniste. Il l'étudie au télescope, et son plan d'attaque est bientôt fait. Quatre vaillants se décident à l'accompagner

et le nomment chef de l'expédition : ce sont MM. Berson et Elias, de Berlin; M. Klein, de Cologne, et M. Straub, de Munich. N'ayant pu, à cause d'une légère indisposition, me joindre à eux, j'emprunte au récit de M. Brun quelques détails de cette expédition de découverte (1).

Après avoir réparti cordes, piolets et vivres, M. Brun, qui garde la boussole, commence immédiatement à prendre ses points de repère avec l'aide de M. Berson, de l'Observatoire de Berlin. Prudente précaution, car la brume tombe dans ces régions d'une manière si imprévue et enveloppe tous les objets d'un voile si impénétrable qu'il importe de ne pas s'exposer à être coupé du navire.

Il fait froid; un vent aigu traverse les vêtements. On marche sur une terre nue, semée de galets, et ne portant aucune trace de végétation, et l'on ne perd pas un instant de vue la cime, qui se dresse sombre et triste, plus ou moins indécise au milieu des brumes. Çà et là se mon-

(1) Albert Brun, *Au Spitsberg; un cairn sous le* 78°,15'-*L.N.* (Extrait de l'*Écho des Alpes*, publication des sections romandes du Club alpin suisse. Genève, 1903.)

trent des bois de renne, blanchis par les neiges.

Au début, le sol est ferme; mais peu à peu il devient terreux, humide, boueux. Voici qu'apparaissent des ravins, des canyons en formation qu'il faut franchir péniblement, en marchant sur de la glace, ou, ce qui est pis, sur de la boue.

Tout va bien, jusqu'au moment où un de ces ravins barre la route à l'expédition : il court de l'est à l'ouest, large, profond, avec des parois à pic et des bords sans consistance; pour le traverser, il faudrait tailler une route au piolet dans la nappe de glace qui en recouvre la paroi opposée; mais ce serait trop de temps perdu.

M. Brun se console de sa déception par la découverte d'une superbe dyke de roche éruptive, cause de la cassure géologique qui forme le fâcheux obstacle. Cette belle roche d'hypérite cherchée dans chaque course, la voilà enfin! Elle passe aussitôt dans le sac du géologue, et lui fait oublier les misères de la route.

Pour contourner l'obstacle, il s'agit de descendre dans la *Flower Valley* (vallée des Fleurs), et, pour éviter la boue glaciaire mêlée de neige et de glace fondante, il faut remonter vers le glacier

en marchant dans le lit de la petite rivière où l'eau, par bonheur, n'est pas bien abondante. Car ce vaste glacier de Flower, qui n'a pas moins de 4 kilomètres de long et un demi-kilomètre de large, et qu'alimente un vaste bassin neigeux, ne donne naissance qu'à une maigre rivière, l'époque de la grande fonte des neiges étant passée.

La grosse difficulté de l'expédition fut le passage de la moraine, agréable mélange de boue molle et gluante, de cailloux flottants et de neiges formant un inextricable chaos. C'est un *boulder-clay* en formation, plus ou moins incliné et croulant, plein de surprises aussi désagréables qu'inattendues. Ces blocs qui flottent sur la boue paraissent des surfaces solides, mais ils cèdent sous le pied, et, si l'on n'a une forte dose de philosophie polaire, on se trouve bientôt réduit à merci par ces perfides fondrières. Malgré le grand intérêt géologique que peut offrir une moraine de glacier polaire, l'intrépide Brun lui-même sentit bientôt ses jambes d'alpiniste fléchir, tandis qu'il cherchait péniblement sa voie dans cet affreux dédale.

Après la moraine vinrent les premières neiges et le glacier. Pour des neiges polaires, elles

n'étaient pas trop mauvaises : on n'y enfonçait que de 45 centimètres. Plus haut, la neige devint idéale : une belle neige poudreuse, dure et consistante, qui fit oublier toutes les misères et provoqua de joyeux hourras. Cette dernière partie de l'ascension se fit sur une longue pente d'éboulis de grès, au bout de laquelle on parvint sur l'arête terminale.

La cime, que le pied de l'homme foulait pour la première fois, est d'une altitude de 905 mètres. C'est un plateau parfaitement plane. Une mince couche de neige y saupoudrait des galets dressés. A première vue, la plaine semblait fort étendue; mais, en marchant vers le sud, on pouvait voir qu'elle est coupée à pic tout comme sur le versant nord.

Du haut de ce plateau désolé, le regard embrasse un champ immense. « Au sud, dit M. Brun, s'allongent les 40 kilomètres de la vallée de l'Adventdal courant de l'est à l'ouest, depuis l'Adventbay jusqu'à Brentpass, exploré par Conway en 1896. Sombre et triste vallée, noire, sous le dôme gris des nuages, bordée au sud par le Baldheadrange avec le Booming et tant d'autres sommets incon-

nus. Un fouillis de montagnes blanches vers l'ouest et le sud-ouest; vers l'est, un plateau neigeux immense, d'où émergent de hauts pics noyés dans une brume que le vent déchire par moments. Depuis les flots noirs du Sassenbay jusqu'au loin dans le sud, le panorama est vraiment grand. Vers le nord se déroulent les 90 kilomètres de l'Icefjord bordé par les glaciers formidables de la terre du Roi John... Il y a là des profondeurs, des glaciers qui s'en vont jusqu'au loin vers le Agardhbay, vers le Garwood Land, vers le Kings Land du nord-ouest, à 50 kilomètres de distance, sous le ciel gris du nord. Cette impression d'immensité du monde des neiges étourdit... Comme un point, dans l'eau de la baie, apparaît notre navire, seul petit chaînon de ce lien minuscule qui nous unit aux terres du sud, à l'Europe. »

Avant de quitter ces hauteurs jusqu'alors inviolées, l'expédition se mit en devoir d'édifier un cairn. A l'aide des piolets, on arracha les galets cimentés par la gelée, on en fit un petit monticule, et on y enfouit, après l'avoir vidée consciencieusement, une bouteille de champagne contenant les cartes de visite des membres de l'expédition,

le procès-verbal de l'ascension, les observations géologiques et météorologiques, et la liste des passagers de l'*Oihonna*.

Dans dix ans, dans vingt ans, quelqu'un retrouvera peut-être ce monument perdu à près de 1,000 mètres d'altitude, sous le 78°,15′ L. N.

Le vent, le froid, de menaçants nuages chargés de neige obligèrent la petite troupe à battre en retraite, et, après un éternel adieu adressé à l'humble cairn, elle opéra la descente sur le glacier, par les pentes de neige. Comme il y avait des crevasses à franchir, il fallut recourir à la corde. La neige, qui devenait de plus en plus molle à mesure que l'altitude diminuait, cessa brusquement, et l'on se trouva devant un mur vertical, tombant sur la glace grise, muraille de Chine marquant la limite entre le névé et le glacier; limite non pas progressive, comme dans les Alpes, mais instantanée. Ce phénomène étrange a beaucoup intrigué les explorateurs, et à reçu diverses explications plus ou moins plausibles.

Le temps se gâtait. Il fallait presser la marche, pour quitter le glacier avant l'invasion du brouillard de neige. Cette muraille de Chine à franchir

semblait devoir être peu commode, d'après ce que le chef de l'expédition avait pu remarquer à la montée. Quand il se trouva au bord, il plongea un regard curieux du haut du mur, pendant que ses camarades roidissaient la corde. A droite, à perte de vue, la muraille était continue; à gauche, elle était encore plus haute et plus roide qu'au point où il l'observait.

Là se trouvait, par bonheur, le meilleur point d'attaque. Tout allait bien. Se rappelant ses bons principes d'alpiniste, M. Brun se débarrasse de son sac et de son habit, prend les vingt mètres de corde qui lui seront nécessaires, et en avant la hache à glace!

Il y a d'abord 5 à 6 mètres terriblement verticaux, puis 10 mètres plus maniables, constituant l'*icefoot* bien connu. Ce qui inquiète, c'est qu'après l'*icefoot*, pour atteindre le flanc de la montagne de l'est, il y a encore un large canyon entaillé dans la neige. Ne trouvera-t-on pas une eau courante au fond du canyon, et sera-t-il possible de le traverser? En tous cas, il promet un gros travail, car il s'allonge très loin vers le sud, tandis qu'au nord il semble se perdre dans une muraille de glace.

Sa paroi taillée, M. Brun remonte auprès de ses compagnons et les fait couler à la corde, l'un après l'autre, puis il se hâte d'atteindre les bords du canyon. Hourra! il est à sec, et, comme il n'est pas trop profond, quelques coups de hache en ont raison. Mais, si c'est fini du glacier, on n'est pas encore sorti du monde glaciaire.

Voici qu'il faut maintenant s'aventurer sur un *boulderclay* auprès duquel celui franchi à la montée n'était qu'un jeu d'enfant : on n'imaginerait rien de plus mou, de plus visqueux, de plus sirupeux. Puis, voici la petite rivière dans le lit de laquelle on prend un nouveau bain, non sans remarquer au passage un curieux cône de glace portant dans son cratère crevé un lac d'un bleu d'azur, phénomène qu'avait déjà observé sir Martin Conway. C'est une de ces singulières formations qu'on ne voit qu'au Spitsberg, et dont les causes sont encore mal connues.

On fait halte à la Flower Valley, près de la dike d'hypérite, en face de la vallée qui descend vers le nord jusqu'aux eaux noires de la Sassenbay. Pas un pouce de verdure, pas même de mousses; rien que des boues mêlées de neige sale, des

moraines noires, des pentes suintant l'eau. Par quelle amère ironie sir Martin Conway a-t-il donné le nom de vallée des Fleurs (Flower Valley) à ce site destitué de toute autre végétation que les rares renoncules qu'il a pu trouver au bord de la côte! Il n'est point de vallée au monde aussi désolée, aussi nue, aussi affreusement déserte.

L'expédition regagna la côte par le fond de la vallée. Des traces de rennes lui firent espérer de voir cet animal; mais aucun ne se montra, quoique les chasseurs en aient tué plusieurs non loin de là, dans la Sassendal. A l'approche de la mer, le terrain glaciaire devient plus rare, et les mousses apparaissent, imbibées d'eau, et formant le plus beau des marécages, au fond d'un grand canyon que dominent, à l'ouest, les pentes du Corrie Down.

Le retour fut mouvementé. Quand l'expédition arriva au bord de la mer, elle se trouva fort à l'ouest du point de rendez-vous; et, comme elle était fatiguée après toute une nuit de marche, elle voulut suivre la côte pour rejoindre le lieu d'embarquement. Ayant négligé d'observer le terrain, nos hommes se trouvèrent bientôt surpris entre la

marée qui montait, houleuse, écumante, et une paroi de rocher de calcaire coquillier haute de près de 10 mètres. La vague leur mouillait les pieds, l'écume montait, et l'embrun voltigeait sous le vent. Arrivés au lieu fixé pour l'embarquement, ils ne trouvent point de canot, à cause d'un accident de machine, et, pour l'attendre, ils se mettent à l'abri du vent dans une grotte creusée par la vague. Quand ils purent enfin s'embarquer, la mer était si forte qu'ils faillirent se briser sur les récifs.

Avec quelle joie ils revinrent à bord du navire, et comme la cabine leur parut confortable après les neiges, la boue, les vagues et les récifs!

# CHAPITRE XVI

## L'ADVENT BAY

**Un phoque. — Massacre de rennes. — Navigation périlleuse. — L'Advent Bay. — La turist hütte. — Une barque de pêche. — Hivernage de trois Norvégiens. — Les aventures d'un matelot. — Green Harbour. — Le paradis du Spitsberg. — Le mont Vésuve. — Tableau arctique.**

16 *août*. — Au moment de quitter la Sassenbay, un phoque est venu gentiment nous saluer, s'approchant sans méfiance, comme pour faire connaissance avec l'*Oihonna* et ses passagers. L'un d'eux, l'idiot! a tiré sur la pauvre bête qui, blessée, a fait le plongeon et n'a plus reparu. Cet amphibie est d'une extrême curiosité : nous l'avons souvent vu passer au-dessus de l'eau sa grosse tête ronde ornée de moustaches, et nous regarder de ses grands yeux très doux, d'un regard presque humain. Loin de le mettre en fuite, le bruit l'attire. Lorsque les Norvégiens chassent le phoque, ils poussent en chœur un cri terrible.

Étonné par cette clameur, le phoque s'arrête pour en chercher la cause : aussitôt on lui envoie une balle, et, si l'animal n'est pas atteint, on pousse un nouveau cri formidable : de plus en plus intrigué, l'animal s'approche davantage et s'offre aux coups de l'ajusteur (1).

Nos chasseurs ont fait dans ce pays giboyeux un affreux massacre de rennes : ils en ont tué dix, dont sept ont été apportés à bord par nos matelots. Oh! le cruel sport! Je m'apitoie surtout sur un jeune faon plein de grâce et de gentillesse, même inanimé. Le pauvret a encore dans la bouche une touffe de mousse qu'il broutait au moment où il a trouvé la mort. N'est-ce pas révoltant! Si les chasseurs, race sans entrailles et indifférente à la science, continuent à dépeupler ainsi le Spitsberg, dernière retraite du renne sauvage, ce vivant vestige de l'époque glaciaire aura bientôt disparu de la face de la terre, comme ont disparu, sous l'acharnement stupide des chasseurs, une foule de races polaires dont les savants s'efforcent aujourd'hui de reconstituer les types, tels que la rhytine

(1) Otto Sverdrup. *Quatre années dans les glaces du pôle.* Traduit par Charles Rabot.

ou vache de mer, disparue depuis un demi-siècle, et dont Nordenskjöld a retrouvé le squelette.

Ces méchants, ces lâches, qui se délectent de la vue d'une inutile agonie, ne s'en tiennent pas au gros gibier : il faut qu'ils massacrent sans raison, pour le seul plaisir de tuer, tout ce qu'ils voient courir ou voler ou nager. Une foule d'inoffensifs oiseaux rares figurent parmi leurs trophées de chasse, entre autres un macareux arctique, à plumage noir, à bec rouge, rappelant le perroquet. Son plumage est plein de sang. Que de sang! que de sang! et quel dommage qu'il n'y ait pas de gendarmes au Spitsberg! Là où il n'y a ni lois ni gouvernement, n'en déplaise à Rousseau, l'homme redevient une bête féroce.

Nous quittons dans la matinée cette Sassenbay, située dans la région la plus reculée du Spitsberg, et nous côtoyons la rive méridionale du fjord des Glaces. La carte marine de ces parages, dressée par l'amirauté anglaise, est fort inexacte, et les bas-fonds en rendent la navigation périlleuse, surtout en temps de brouillard. Cette côte est découpée par une série de baies, dans certaines desquelles on a trouvé des gisements de charbon, témoi-

l'unique objectif des expéditions organisées vers le Spitsberg pendant les dernières années. L'on a peine à comprendre comment les voyageurs pouvaient y passer la semaine qui s'écoulait entre deux départs de bateau, et l'on conçoit cette mélancolie profonde qui s'emparait de leur âme, et dont ne fut pas exempt M. Lucien Jottrand, alors qu'il se trouvait « si loin de toute vie, isolé sur cette terre perdue, inhospitalière et brutale; cette terre dont les sourires sont comptés, et qu'une bise d'hiver a déjà figés ». Il est vrai que cette mélancolie était, comme l'a éprouvé notre aimable voyageur, mêlée de véritable joie, et que cette existence rude et nouvelle, ces courses le long des flots déserts lui inculquaient une force vraiment jeune, et comme une vaillance impétueuse et virile, en même temps que tout orgueil s'humiliait en lui, tant son énergie, quoique décuplée par l'air pur et la liberté, se sentait faible et pitoyable devant l'impassibilité des forces naturelles.

Nous voyons, mouillée dans la baie, une petite barque à deux mâts : c'est celle de trois Norvégiens qui se proposent d'hiverner dans ces parages solitaires pour chasser le renne, le renard bleu et

vingtaine de couchettes distribuées dans des sortes de cabines de navire, est aujourd'hui fermée à clef et abandonnée. Trois jeunes voyageurs belges, MM. Jottrand, Wendelen et Pechère, ont passé huit jours, en 1897, dans cette triste maison d'hivernage, en compagnie du fameux explorateur polaire Otto Sverdrup, le capitaine du glorieux *Fram*, qui déjà méditait sa nouvelle expédition au pôle Nord. M. Lucien Jottrand, écrivain de race et artiste délicat, a narré ses impressions dans ses délicieux *Croquis du Nord*, un de ces livres à savourer dans la solitude de la cabine, compagnons discrets de tout lointain voyage.

Nous faisons une courte relâche à Advent-Bay, mais sans y débarquer, et nous nous bornons à regarder de loin la « turist hütte » : c'est une sorte de loghouse couleur sang de bœuf, percé de dix petites fenêtres, établi sur une terre d'alluvion au pied d'une de ces montagnes tabulaires qui dominent la rive méridionale du fjord des glaces. Le site n'a, d'ailleurs, aucun caractère bien saillant après les paysages si grandioses des fjords voisins, et il n'a été choisi que parce qu'il offre un excellent mouillage. C'est pourtant l'Advent-Bay qui fut

gnage du doux climat dont le Spitsberg a dû être favorisé anciennement.

De toutes ces baies, la plus accessible aux gros navires est l'Advent-Bay, bien connue de tous les voyageurs qui ont visité le Spitsberg : c'est là, en effet, que la Compagnie de navigation norvégienne l'*Esteraalen* avait établi, il y a quelques années, une petite hôtellerie, la *Turisthütte*, qu'un de ses navires desservait chaque semaine pendant les deux mois d'été. C'était le fameux hôtel du Spitsberg, dont parle Nansen, où l'on trouvait vivres et gîte, et même un bureau de poste qui débitait des timbres spéciaux, représentant un ours polaire. L'hôtel était fermé en hiver, depuis que les gens de service avaient tant souffert du froid et s'étaient refusés à un nouvel hivernage. Au reste, la plupart des voyageurs se contentaient d'y arriver le matin, d'y prendre leur dîner, et de reprendre le soir le bateau pour l'Europe, très convaincus qu'ils avaient vu le Spitsberg. Quelques intrépides y séjournaient huit jours, jusqu'au retour du bateau. Mais les touristes étaient rares et la compagnie dut renoncer à entretenir des relations avec un pays inhabité. La hutte, qui contenait une



(Photographie de M. Hagen.)

Page 167.



HUTTE D'HIVERNAGE A ADVENTBAY

l'ours blanc : ils se sont construit sur la rive, non loin de l'hôtellerie abandonnée, une petite hutte où ils affronteront les rigueurs du terrible hiver arctique. Il faut que le métier soit lucratif pour qu'il puisse déterminer des hommes à s'exiler pendant l'éternelle nuit polaire dans une contrée déserte. En 1895, trois autres Norvégiens hivernèrent dans ce même endroit : on voit encore les restes de la misérable habitation qu'ils s'étaient construite. L'un d'eux, du nom de Holm, fut terrassé par le perfide scorbut, tandis que les deux autres purent regagner sains et saufs leur pays au retour de l'été arctique. Le capitaine Bade nous a raconté l'étrange aventure survenue il y a quelques années à un matelot norvégien de sa connaissance : dans le but de chasser le renne au Spitsberg, il eut l'incroyable audace de s'embarquer sur un simple canot, muni seulement de vingt-quatre cartouches. Il débarqua à Advent-Bay, et, après avoir épuisé ses munitions en tuant quelques rennes, il se remit en route dans sa frêle embarcation. Déjà il n'était plus loin du cap Nord quand il rencontra des vents contraires qui l'obligèrent à regagner le Spitsberg et à se réfugier dans l'Ad-

vent-Bay : là, avec les planches de son canot, il se construisit une hutte ; avec la quille, il se fit une lance qui lui servit, à défaut de munitions, à se défendre contre les ours blancs dont la chair lui servit à se sustenter. Au printemps, il reconstruisit tant bien que mal son embarcation, avec laquelle il mit quinze jours à regagner la Norvège. Il avait laissé au Spitsberg ses peaux d'ours, toute sa fortune, avec l'intention de venir les reprendre sur un baleinier où il se serait engagé comme matelot. Mais il avait compté sans de peu scrupuleux sportsmen anglais qui visitèrent ces parages à quelque temps de là, et ne trouvèrent rien de mieux que de s'approprier le butin. En vain le pauvre matelot leur réclama son bien : il ne put obtenir justice qu'en les citant devant le tribunal de Tromsö.

La dernière baie dans laquelle nous relâchons est Green Harbour, le Havre Vert, où nous trouvons des milliers d'oies qui font un tapage assourdissant. Les botanistes appellent cette baie le « Paradis du Spitsberg » . Comme tout est relatif! Quand l'œil s'est accoutumé à l'absolue stérilité de cette terre polaire, à cette absence complète

d'herbe, d'arbres et de verdure, à ce règne triomphant de la pierre et de la neige, on trouve comme une oasis dans cette baie abritée des vents froids. C'est ici que nous constatons la plus haute température au Spitsberg : + 8°,5 au soleil. Nous éprouvons une véritable impression de chaleur. Et pourtant, le voyageur qui viendrait en droite ligne de Hammerfest à Green Harbour serait tenté de comparer le site à un des cercles de l'*Enfer* du Dante, bon tout au plus pour y fonder une colonie d'anarchistes où il n'y aurait ni lois ni gouvernement. A première vue, la végétation se réduit à des mousses, des champignons nains et de petits coquelicots. Mais un botaniste norvégien, M. Jörgensen, y a compté soixante espèces de plantes : il ne pouvait faire un pas sans découvrir des espèces qu'il n'avait jamais vues ailleurs. On trouve à Green Harbour presque toutes les plantes qui croissent au Spitsberg. Le climat de cette zone intérieure est beaucoup plus favorable au développement de la végétation que celui du littoral : le soleil y a plus de force et s'y montre plus souvent. Une frappante particularité de la flore de cette région, c'est que les mêmes

espèces se rencontrent depuis le niveau de la mer jusqu'aux neiges éternelles : le phénomène n'a rien d'anormal quand on se rappelle que sous cette latitude la flore du niveau de la mer correspond à celle des hautes altitudes des Alpes, à partir de la limite des saules. Au Spitsberg ne croît pas un seul arbuste; le bouleau nain, qui croît en Laponie et en Islande, ne se trouve qu'à Green Harbour et à Advent-Bay, mais si petit que l'œil peut à peine le découvrir, car c'est à peine s'il sort de terre.

J'avais résolu d'explorer la vallée qui débouche à Green Harbour, et au fond de laquelle aboutit un superbe glacier que je voulais reconnaître. Mais, oubliant que le Spitsberg est une terre dure à l'homme, je ne me doutais guère des difficultés de l'entreprise. Une excursion dans une vallée du Spitsberg ne ressemble en rien à une facile promenade dans une vallée des Alpes. C'est un travail épuisant que de marcher dans cette terre molle, tourbeuse, spongieuse, tout imprégnée d'eau, dans laquelle on enfonce à chaque pas, presque de la longueur des bottes, et qui est la caractéristique de toutes ces vallées du Spitsberg

livrées à un perpétuel travail d'imbibition. J'espérais pourtant qu'en remontant la vallée je rencontrerais un sol plus consistant; mais je me trouvai bientôt au bord d'un large et profond ravin au fond duquel serpentait un maigre torrent qui, à en juger par l'étendue de son lit, doit prendre des proportions énormes lors de la débâcle provoquée par la fonte des neiges. Le torrent coulait sous une succession de voûtes et de ponts de neige de l'aspect le plus fantastique : cette bizarre architecture subsiste encore au cœur de l'été, grâce à la facilité avec laquelle, au Spitsberg, la neige se transforme en glace bleue. Arrêté par les ravins qui s'ouvrent à pic, par les torrents qui tombent des névés, par les fondrières qui naissent au pied des pentes neigeuses, je reconnus bientôt l'impossibilité de remonter cette infernale vallée jusqu'au glacier qui en occupe le fond, et je me mis à gravir une montagne de 250 mètres qui s'élève à gauche, et qui porte sur la carte anglaise le nom de « mont Vésuve ». J'en atteignis la cime en une heure, et ne fus pas peu surpris d'y trouver un bambou planté en guise de signal sur une pyramide de pierres. Pauvre bambou, qui vit

le jour sur les terres ensoleillées des tropiques, et vint échouer sur cette terre polaire!

La cime n'est qu'une étroite arête surplombant de chaque côté un puissant névé. De cet observatoire élevé on commande le magnifique panorama qui se déroule le long de la rive septentrionale de la baie des Glaces. C'est de là que j'ai eu la vue la plus nette et la plus étendue de l'intérieur du Spitsberg. Un prodigieux paysage alpestre; un monde de glaciers, de pics escarpés, de pinacles aériens, d'aiguilles fantastiques. La nappe de glace, que crèvent çà et là les pointements rocheux que le vocabulaire arctique désigne sous le nom de *nunatak* (1), s'étend comme une immense carapace sur toute la contrée, inondant les vallées et envahissant toutes les dépressions, depuis les limites les plus reculées de l'horizon jusqu'à la mer. Et, dans l'extraordinaire limpidité de l'air qui fait apparaître tout proches les objets les plus éloignés, l'œil s'égare au milieu de cette confusion de pics, de cette orographie compliquée et inextricable. J'aperçois des cimes neigeuses qui, à

(1) Nom emprunté à la langue des Esquimaux, désignant les affleurements rocheux qui émergent au-dessus de l'*inlandsis*.

vue d'œil, sont à cinq ou six lieues de distance, et qui se profilent avec une incroyable netteté dans la claire atmosphère. Malgré cette illusion que ces pics, ces glaciers, dont on voit les crevasses, sont à proximité, on sent l'espace énorme qui s'interpose entre eux et le spectateur; on se rend compte de ce qu'il faudrait, pour y atteindre, de peines et de fatigues. Ces cimes sans nom, personne ne les a gravies, personne sans doute ne les gravira jamais. Quoique la plupart atteignent à peine 1,000 mètres d'altitude, elles ont très grand air, avec les grandes ombres bleues qu'elles projettent dans l'immensité blanche, et elles paraissent beaucoup plus hautes qu'elles ne sont en réalité. Comme l'a remarqué M. Rabot, ces pics produisent une sensation de grandeur aussi profonde que la vue des colosses alpins : trompé par cette impression, un œil novice leur attribuerait 3,000 mètres d'altitude.

Devant ce tableau arctique, on croit avoir reculé jusqu'à cette époque quaternaire, relativement récente dans l'histoire du globe, où les régions les plus fertiles aujourd'hui étaient ense-

velies sous d'épaisses coulées de glace du sein desquelles émergeaient les montagnes.

Vu du haut du mont Vésuve, le fjord des Glaces m'a fait songer au lac de Genève, avec, en plus, les grands courants cristallins tombant à la mer, et les myriades de glaçons flottant à la surface des eaux. Ce qui complète la ressemblance, ce sont les formes aiguës des pics qui rappellent les massifs situés à l'extrémité orientale du Léman. Mais, par les contours compliqués de ses rives, le fjord rappelle moins le Léman que le lac de Lucerne.

# CHAPITRE XVII

## UN OURAGAN SUR LA MER GLACIALE

**Parages dangereux. — Le Staratchine Ridge. — La mer grossit. — L'ouragan. — L'oiseau des tempêtes. — Un cortège de glaçons flottants. — Dans la brume. — L'île des Ours. — L'accalmie.**

17 *août*. — Nous quittons la baie des Glaces dans la nuit du 16 au 17 août. La sortie du fjord est un des parages dangereux du Spitsberg, à cause des bas-fonds et des récifs qui ne sont que vaguement renseignés sur la carte marine, sous le nom de *Sunken Rocks*. Le cap qui forme la pointe méridionale du fjord se prolonge fort loin sous la mer, et pour l'éviter il faut faire un grand circuit.

Au large, nous trouvons une mer écumeuse. Un vent violent du nord-est a succédé au vent du sud et siffle dans les cordages comme un orchestre infernal. Nous saluons les derniers pitons qui, par leur forme pointue, sont si caractéristiques du

Spitsberg, entre autres le Staratchine Ridge, haute montagne à pic qui domine fièrement l'Océan. Le géologue Garwood l'a gravie avec beaucoup de difficultés. Son nom rappelle un chasseur russe célèbre par ses hivernages au Spitsberg. Les habitants d'Arkhangel, d'où cet aventurier était originaire, racontent qu'il passa trente-deux hivers suivant les uns, trente-sept hivers suivant d'autres, à l'entrée de la baie des Glaces. Ce qui est certain, c'est qu'il y mourut de vieillesse en 1826.

Tout ce littoral est d'un aspect sinistre, semé d'écueils qui en rendent la navigation fort périlleuse aux grands navires, surtout dans les brouillards. C'est un des parages les plus redoutés par les pêcheurs norvégiens. On ne saura jamais combien de bateaux de pêche se sont perdus dans cette mer d'épouvante, que n'éclaire aucun phare, sur laquelle ne flotte aucune bouée, où aucun secours humain ne peut être espéré des naufragés.

En voyant disparaître dans la brume les cimes aiguës du Spitsberg, en contemplant pour la dernière fois ces monts glacés que nous ne reverrons sans doute jamais plus, *never more*, suivant le

mot si triste de Shakespeare, nous ressentons plus le regret des choses finies et des beaux jours écoulés que la joie de nous rapprocher de cieux plus cléments. Nous emportons, dans les yeux et dans l'âme, la grandiose image de la banquise éternelle, des falaises de glace tombant à pic dans la mer, des glaçons bleus flottant sur les eaux glauques des fjords, des grandes solitudes diaprées de champs de neige. Il nous semble que nous venons de vivre une vie d'un autre monde ou d'un autre âge; que nous avons, comme en un rêve fantastique et merveilleux, reculé à travers des milliers d'années, jusqu'aux temps lointains où notre terre était inhabitée, déserte, couverte de glace. Et c'était une vie si saine, si neuve, si libre que nous ne savons nous faire à l'idée de rentrer dans les pays où vivent les hommes. Et nous éprouvons, avec une mélancolie intense, la hantise du paysage polaire, qui transporte l'homme au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés.

Nous voguons maintenant en plein océan Glacial, le cap vers l'Europe, à travers les grandes vagues qui se cabrent et se heurtent.

La mer grossit pendant la nuit. Vers deux heures du matin, je suis réveillé par le bruit d'objets qui se livrent dans la cabine à une sarabande désordonnée. Le navire tremble dans toute sa membrure, roule horriblement, et il faut se cramponner au cadre de la couchette pour ne pas être précipité dehors. Tout croule, tout craque, tout mugit : c'est un désordre affreux. A l'heure du lever, le clairon jette sa note stridente au milieu de cette cacophonie. Comme le pont est balayé par la vague, j'endosse un costume de matelot, je me coiffe d'un surouet, et, me cramponnant aux appuis, je parviens, non sans peine, à me hisser jusqu'auprès de l'officier de quart.

De ce haut poste d'observation, je contemple un ouragan sur la mer Glaciale. La scène est sublime et terrifiante. L'*Oihonna* bondit, comme un coursier au galop, à travers le champ de bataille des flots soulevés. Le vaisseau monte jusqu'au faîte de la vague, dont le vent rageur fouette et disperse l'écume ; puis, d'un mouvement brusque, angoissant, s'écroule avec fracas dans la vallée qui se creuse entre deux montagnes d'eau. A chaque bond, le pont est inondé par les embruns qui

remontent jusqu'à notre poste élevé et nous éclaboussent d'eau salée. Les orgues les plus puissantes ne donneraient qu'une pâle idée de la grande voix de tonnerre des éléments déchaînés. Ce qui domine tous ces bruits réunis, ce sont les perpétuels sifflements des cordages, sifflements aigus, stridents, qui déchirent l'oreille, comme les plaintes des damnés de l'*Enfer* du Dante.

Nous sommes suivis par des bandes de pétrels arctiques, ces oiseaux des tempêtes, rasant sans cesse la vague et en suivant tous les contours et toutes les sinuosités. Et comme pour nous rappeler que nous sommes en mer Glaciale, des milliers de glaçons, d'un bleu d'azur, de toutes formes et de toutes tailles, nous font cortège, bousculés par le flot courroucé : on dirait d'un troupeau de moutons apocalyptiques, que la proue aiguë de l'*Oihonna* traverse triomphalement et disperse au loin, fendant rapidement la vague en dépit du vent et de la tempête.

Dans l'après-midi, nous sommes enveloppés par une brume épaisse qui accentue encore le caractère farouche de la scène : cette brume, qui annonce le voisinage de l'île des Ours, est causée

par le contact des glaces avec le courant tiède du Gulf-Stream ; et, comme elle se renouvelle constamment sous l'influence d'un phénomène continu, les vents les plus forts sont impuissants à la dissiper. Ce n'est que dans les régions polaires que de semblables anomalies sont possibles. Le timonier ne quitte pas de l'œil la boussole, enchâssée comme une relique sacrée sous le cuivre et le verre : il l'observe d'un regard pieux, tendre et fasciné.

Dans la soirée, nous dépassons la mystérieuse île des Ours qui se cache obstinément derrière son éternel voile de brouillard. Le vent saute au sud-est, et la violence de la tempête s'en trouve diminuée. Je me jette épuisé sur ma couchette, après douze heures de lutte, et, quand je m'éveille le lendemain matin, je constate avec joie que la mer s'est calmée : nous roulons toujours, mais le pont n'est plus aussi instable qu'il faille se cramponner aux appuis. Le vent a sauté au sud, la température s'est élevée à 8 degrés.

L'air est chaud, déprimant : ce n'est plus l'air âpre et vivifiant du Spitsberg.

# CHAPITRE XVIII

## HAMMERFEST

**Débarquement à Hammerfest. — Retour à la civilisation. — Le soleil d'Europe. — Le monument du méridien. — L'île de Kvalö. — Déboisement. — L'hiver à Hammerfest. — Réapparition de la verdure. — Bêtes à courtes pattes.**

19 *août*. — A cinq heures du matin, nous débarquons à Hammerfest, après une navigation de cinquante-cinq heures depuis notre dernière escale à Green Harbour.

Après le Spitsberg, cette petite ville, que ses habitants proclament le plus septentrional des points habités du globe, nous a paru belle comme un rêve. Nous y retrouvons, avec la civilisation, un ciel de couleur bleue, et une température estivale de douze degrés à l'ombre et de vingt degrés au soleil. C'est presque l'Italie après le pôle.

Quelle joie de trouver ici le télégraphe et des lettres qui n'ont que dix jours de date! Quand on revient d'un pays inhabité et inhabitable, la civi-

lisation, malgré toutes ses imperfections, paraît encore la plus admirable invention de l'homme. Et n'est-il pas merveilleux, en effet, de pouvoir, sous le 70e degré de latitude, lire dans le journal d'Hammerfest les dépêches de Paris et de Londres datées de la veille!

Malgré l'horrible odeur de stockfish qui partout nous saisit à la gorge dans la longue rue d'Hammerfest, cette petite ville aux maisons de bois, que nous avons trouvée presque lugubre au départ, nous paraît un lieu de délices au retour. Ce qui nous ravit surtout, c'est cette baie à laquelle sourit un éclatant soleil, et qui, dans son magnifique décor de monts et de rochers, nous apparaît comme la plus belle des baies. N'étaient les neiges qui blanchissent les cimes, nous serions presque tentés de la comparer à la baie de Rio.

Tant il est vrai que, suivant le mot d'un penseur, un paysage est un état d'âme! Quand le capitaine Bade, après avoir vécu quelques mois sur un glaçon, aperçut Frederikshal, les quelques chétives cabanes qui constituent cette misérable capitale du Groënland lui parurent de magnifiques palais.

Avant de reprendre la mer, nous faisons la pro-

menade classique d'Hammerfest, en contournant la baie jusqu'à la colonne de granit élevée sur un cap qui s'avance au loin dans la mer. Ce monument, surmonté d'une sphère en bronze, marque le point où aboutit la partie du méridien terrestre qui fut mesurée de 1816 à 1852.

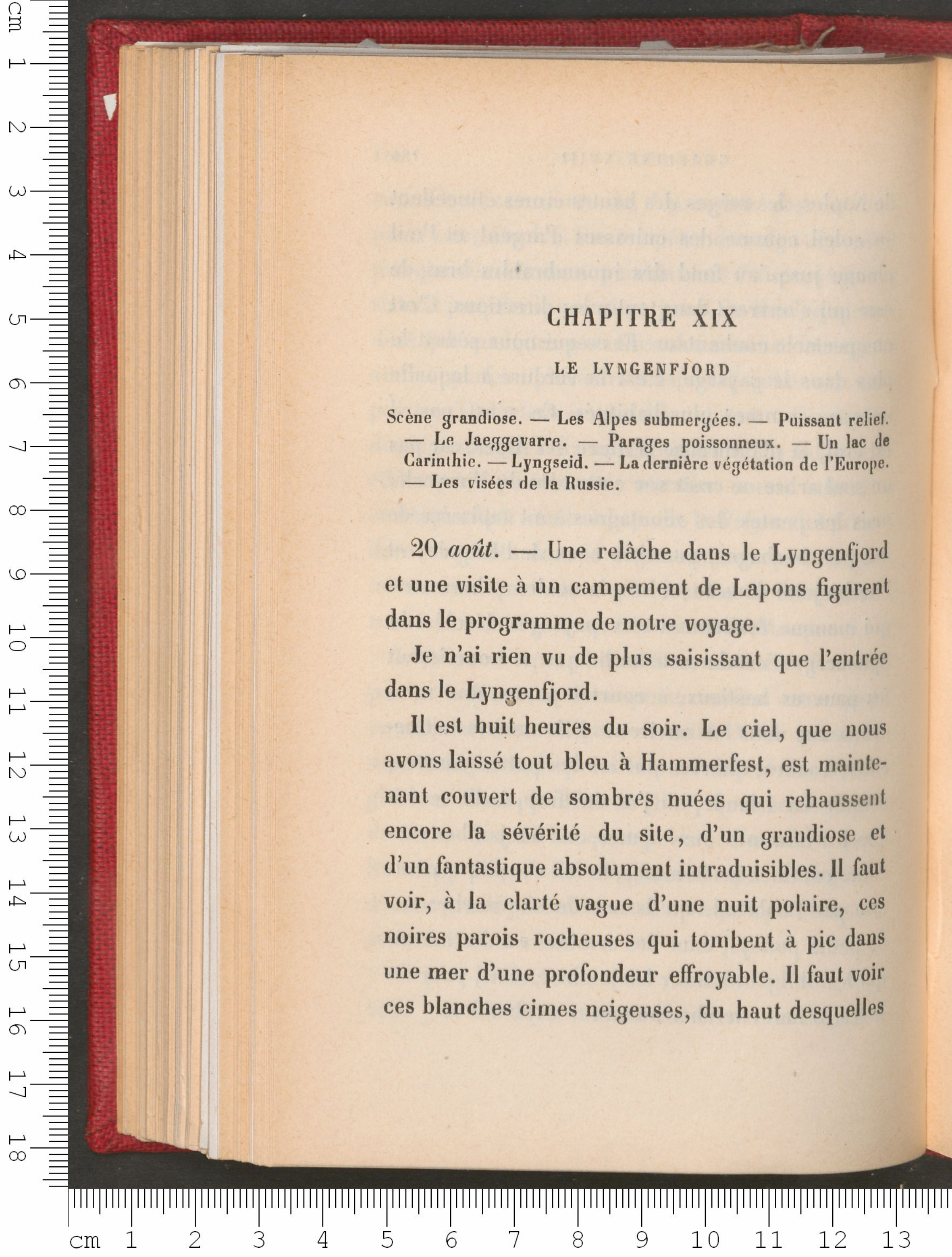
De là l'œil embrasse une grande partie du littoral de l'île de Kvalö sur laquelle a été édifiée la dernière ville de l'Europe. L'île n'a pas toujours eu l'aspect désolé qu'elle présente actuellement : le bouleau y croissait autrefois; mais les habitants l'ont entièrement déboisée pour se procurer du bois de chauffage. Les seuls arbres qu'on trouve encore sur les bords de l'île sont les bois de dérive que le Gulf-Stream y transporte. Et c'est ainsi que les habitants d'Hammerfest se chauffent avec le palmier des Antilles, l'acajou de l'Amérique centrale, et les bois précieux du Brésil, qui les aident à supporter les rigueurs de leur rude climat, et à traverser leur longue nuit d'hiver, pendant laquelle l'obscurité est complète. Les rues de la ville sont alors éclairées à l'électricité, mais dans l'intérieur des maisons on ne se sert guère que de lampes et de bougies. Ces ténèbres prolongées finissent par

engendrer une sorte de dépression dont on a peine à se défendre. Des tempêtes de neige règnent presque constamment pendant tout l'hiver, et persistent jusqu'aux premiers jours de l'été, qui ne dure que quelques semaines. La couche de neige atteint parfois plusieurs mètres d'épaisseur, au point qu'il devient impossible de sortir. En dépit des rigueurs de l'hiver, le froid n'est pas aussi terrible qu'on pourrait s'y attendre à une latitude correspondant à celle à laquelle la *Belgica* fut prise dans les glaces dans la région antarctique : il est même rare que la mer gèle, à cause de l'influence modératrice du courant tiède du Gulf-Stream.

L'*Oihonna* reprend à midi sa route vers le sud, par un brillant soleil tel que nous n'en avons pas vu depuis notre départ de Kiel. Nous passons devant Skjervö, le premier port auquel toucha le glorieux *Fram*, le 20 août 1896, après son voyage de dérive dans la banquise polaire. C'est de là que Sverdrup lançait le télégramme qui soulageait d'un si grand poids Nansen arrivé quelques heures avant à Hammerfest.

Ce jour-là était sans doute, comme celui-ci, un beau jour d'été. La mer est bleue comme le golfe

de Naples, les neiges des hautes cimes étincellent au soleil comme des cuirasses d'argent, et l'œil plonge jusqu'au fond des innombrables bras de mer qui s'ouvrent dans toutes les directions. C'est un spectacle enchanteur. Et ce qui nous séduit le plus dans le paysage, c'est la verdure à laquelle nous ne sommes plus habitués. Ce n'est pas, il est vrai, la plantureuse verdure des Alpes, car pas un seul arbre ne croît sur cette côte du Finmark; mais les pentes des montagnes sont tapissées de maigres herbages, pareils à ceux de l'Islande; et l'herbe jette dans le tableau la couleur charmante qui manque totalement aux paysages désolés du Spitsberg. C'est de cette herbe que se nourrissent les pauvres bestiaux, à courtes pattes, que nous avons vus dans les environs d'Hammerfest. Chevaux, vaches, chèvres ont ici les pattes courtes, comme en Islande, où j'ai été frappé de ce fait que les hommes eux-mêmes ont les jambes raccourcies. Chez les hommes, le fait s'explique peut-être par l'habitude qu'ils ont de chevaucher sur de petits poneys, dans des ornières ou des marais qui les obligent à lever les jambes; mais, pour les bêtes, il faut chercher une autre explication.



## CHAPITRE XIX

### LE LYNGENFJORD

Scène grandiose. — Les Alpes submergées. — Puissant relief. — Le Jaeggevarre. — Parages poissonneux. — Un lac de Carinthie. — Lyngseid. — La dernière végétation de l'Europe. — Les visées de la Russie.

20 *août*. — Une relâche dans le Lyngenfjord et une visite à un campement de Lapons figurent dans le programme de notre voyage.

Je n'ai rien vu de plus saisissant que l'entrée dans le Lyngenfjord.

Il est huit heures du soir. Le ciel, que nous avons laissé tout bleu à Hammerfest, est maintenant couvert de sombres nuées qui rehaussent encore la sévérité du site, d'un grandiose et d'un fantastique absolument intraduisibles. Il faut voir, à la clarté vague d'une nuit polaire, ces noires parois rocheuses qui tombent à pic dans une mer d'une profondeur effroyable. Il faut voir ces blanches cimes neigeuses, du haut desquelles

tombent des fleuves de glace bleuâtre qui emplissent chaque dépression, semblables à des cataractes figées, se précipitant d'un bond dans les couloirs, et descendant si bas, que la mer lave leurs moraines. C'est plus merveilleux que les sites les plus extraordinaires du Dauphiné, et il y a ici, en plus, l'attrait de la mer, dont la nappe tranquille réfléchit, avec une singulière netteté, ces murailles abruptes, ces aiguilles d'aspect inaccessible.

Qu'on se représente ce que peuvent être, réunies dans un même cadre, la majesté de l'Océan et la féerie des Alpes. Un voyageur (1), à la vue de ce panorama absolument unique en Europe, n'a su trouver de meilleure comparaison que d'imaginer une chaîne des Alpes dont les sommets émergeraient d'une immense inondation submergeant toutes les basses vallées, ou bien encore de se reporter au temps du déluge biblique, à quelque Ararat se dressant au milieu du vaste désert d'eau, image qu'évoque tout naturellement la vue de ce paysage où l'œil rencontre partout de hautes cimes

(1) Charles Rabot, *Au Cap Nord*.

neigeuses et dans toutes les directions de longs bras de mer.

Le massif qui sépare le Lyngenfjord de l'Ulfsfjord constitue le plus puissant relief du nord de la péninsule scandinave. Ce relief surgissant du sein des eaux a un caractère alpestre très prononcé. Les glaciers, au lieu de s'éparpiller en larges nappes presque horizontales, comme les immenses coulées cristallines du Spitsberg, tombent, comme ceux des Alpes, d'une chute rapide, par d'étroits couloirs, mais descendant bien plus bas, et expirent à quelques mètres de la mer. Les mouvements de ces glaciers semblent être beaucoup plus actifs que ceux des Alpes. Il en est de formation si récente que les indigènes rapportent les dates auxquelles leurs ancêtres les ont vus naître. Les pics diaprés de neige, étincelants de glace, s'élèvent à plus de 1,500 mètres, et leurs murailles inférieures, émergeant du sein des eaux, se dressent en ligne verticale jusqu'à 600 mètres au-dessus de la nappe où elles se mirent. La plus haute cime du massif, point culminant de la Norvège septentrionale, est le superbe cône neigeux du Jaeggevarre (le mont des Glaciers en lapon),

auquel on assigne une altitude de 1,916 mètres.

Le Lyngenfjord est un des parages les plus poissonneux du Finmark. Les pêcheurs se servent de longs filets qu'ils tendent d'une rive à l'autre à l'endroit où le fjord se rétrécit jusqu'à n'avoir qu'une centaine de mètres de large. Ce mode de pêche est tellement productif qu'un seul coup de filet rapporte plusieurs milliers de poissons. C'est aux oiseaux de mer rasant la nappe du fjord que l'on reconnaît la présence des poissons.

Après une navigation de nuit dans ce merveilleux fjord, dont les ramifications s'étendent à vingt lieues de l'Océan et forment un des plus longs lacs marins de la Norvège, c'est une charmante surprise de s'éveiller, par une belle matinée, au fond d'une baie toute verdoyante, tout ensoleillée, enfermée dans un amphithéâtre de montagnes sur les pentes desquelles s'épanouissent des bois de bouleaux. C'est un lac de Carinthie égaré au milieu du Finmark. Tout au fond de l'anse, une petite église, un magasin, et une demi-douzaine de maisons éparpillées dans l'herbe : c'est Lyngseid, le chef-lieu du Lyngenfjord. Comme l'anse est parfaitement abritée des vents, la végétation y est

surprenante eu égard à la latitude : les montagnes qui la dominent portent des bouleaux jusqu'à leur cime. C'est la dernière végétation de l'Europe avant la désolation du pôle. Par ce brillant soleil le site a un aspect méridional, si enchanteur, surtout pour des yeux saturés des sombres paysages du Spitsberg, qu'on se prend à souhaiter de pouvoir s'y arrêter quelque temps.

Qu'il ferait bon vivre une semaine dans cette solitude du Nord ! Oui, dans ce coin perdu du Finmark, sous le 70e degré, il y a un hôtel très avenant, adorablement situé, où la pension coûte à peine le quart d'une pension suisse. On trouve même à Lyngseid un bureau télegraphique et un bureau de poste, pour la plus grande joie des notables de Tromsö qui viennent passer ici ce qu'ils appellent l'époque des chaleurs, c'est-à-dire les quelques semaines pendant lesquelles ils ne grelottent pas.

La seule ombre au tableau si beau du Lyngenfjord, ce sont les visées que la Russie nourrit depuis longtemps, dit-on, sur ces parages. C'est qu'en effet cet admirable bras de mer constitue un port sur l'Océan, qui a sur ceux de la mer



(Cliché du Dr Seitz. Objectif Zeiss.)

Page 190.

LYNGENSEIDET

Blanche cet inappréciable avantage qu'il ne gèle pas en hiver, grâce à l'influence du Gulf-Stream. De l'extrémité du fjord à la frontière russe, la distance n'est que de 40 kilomètres, et l'on comprend que la Russie convoite cette étroite bande de terrain qui lui ouvrirait l'Atlantique. Le colosse russe, ainsi qu'on le voit sur la carte, insinue de ce côté comme une patte de lion entre la Suède et la Norvège, et cette patte n'a qu'un pas à faire pour atteindre à la mer. Ce sont ces visées qui expliquent les querelles que les Russes cherchent de temps en temps aux Norvégiens, soit en massacrant les rennes qui franchissent la frontière, soit en défendant à leurs Lapons nomades de passer sur le territoire norvégien, soit en pêchant dans les eaux scandinaves.

Maints voyageurs qui ont visité ces parages voisins de la frontière russe ont constaté que ce qui fait l'objet des préoccupations des Norvégiens, ce sont ces visées, qu'à tort ou à raison ils attribuent à la Russie, sur leurs ports et sur leur marine. Une guerre entre la Russie et la Norvège nous paraît aussi impossible que nous paraissaient les mesures violentes qui éclatèrent tout à coup,

en 1899, dans le paisible grand-duché de Finlande. Cette absorption de la Finlande n'a pas peu contribué à accroître les craintes des Norvégiens, qui depuis lors ne voient plus autour d'eux qu'espions russes.

On n'a pas assez remarqué que depuis l'achèvement du chemin de fer translapon, qui ouvre à la Russie une voie directe de la Finlande à la mer des Loffoden, à travers la Suède et la Norvège, les conflits entre ces deux nations se sont évanouis comme par enchantement. C'est qu'elles comprennent de quelle utilité cette voie commerciale serait à leur redoutable voisin, et combien elles ont intérêt à s'unir contre le danger commun.

# CHAPITRE XX

## UN CAMPEMENT LAPON

Les Lapons et le téléphone. — Traits de la race laponne. — Costume des nomades. — L'habitation. — Intérieur d'une tente. — Hospitalité laponne. — L'enclos des rennes. — Diminution des nomades. — Le roi des Lapons.

Le principal intérêt de notre relâche à Lyngseid est la visite d'un de ces campements établis par des Lapons nomades qui chaque année viennent chercher dans ces parages, pour leurs troupeaux, des pâturages excellents.

Après vingt minutes de marche par un chemin délicieusement ombragé de bouleaux d'une superbe venue, nous trouvons ces nomades attendant notre visite, car ils ont été prévenus de Hammerfest, par téléphone, et priés de réunir leurs troupeaux en notre honneur, en échange d'une petite indemnité. Si Daudet était parmi nous, quel amusant chapitre pour son *Tartarin!*

Le campement est établi au centre de la vallée,

à mi-distance de deux bras de mer que sépare un isthme d'une lieue de large, un de ces *seuils* autrefois immergés sous les eaux, et que la terminologie norvégienne désigne sous le nom de *eid* (Lyngseid). Il y a là environ trente familles laponnes, avec leurs chiens et leurs rennes.

Rien ne se modifie ni dans le genre de vie ni dans le vêtement de ces nomades : je les retrouve tels que je les vis, il y a trente ans, dans une autre vallée du Finmark. Ce sont d'autres Lapons, d'autres huttes, d'autres chiens, d'autres rennes; mais, comme le type est immuable, la scène est identique à celle que je contemplai autrefois dans le Tromsdal. J'ai tout de suite reconnu mes Lapons à leur facies mongol : pommettes saillantes, petits yeux obliquant vers la tempe, nez épaté, menton proéminent, teint brun, cheveux et barbe rares. Race petite et rachitique, faible et dégénérée, qui s'étendait autrefois jusque dans nos contrées, et qui fut refoulée par la civilisation jusqu'aux extrémités de l'Europe septentrionale. Les traits de la race reflètent les souffrances qu'elle a endurées et inspirent cette pitié instinctive qu'on éprouve en présence des derniers

représentants d'une famille humaine appelée à une fatale extinction.

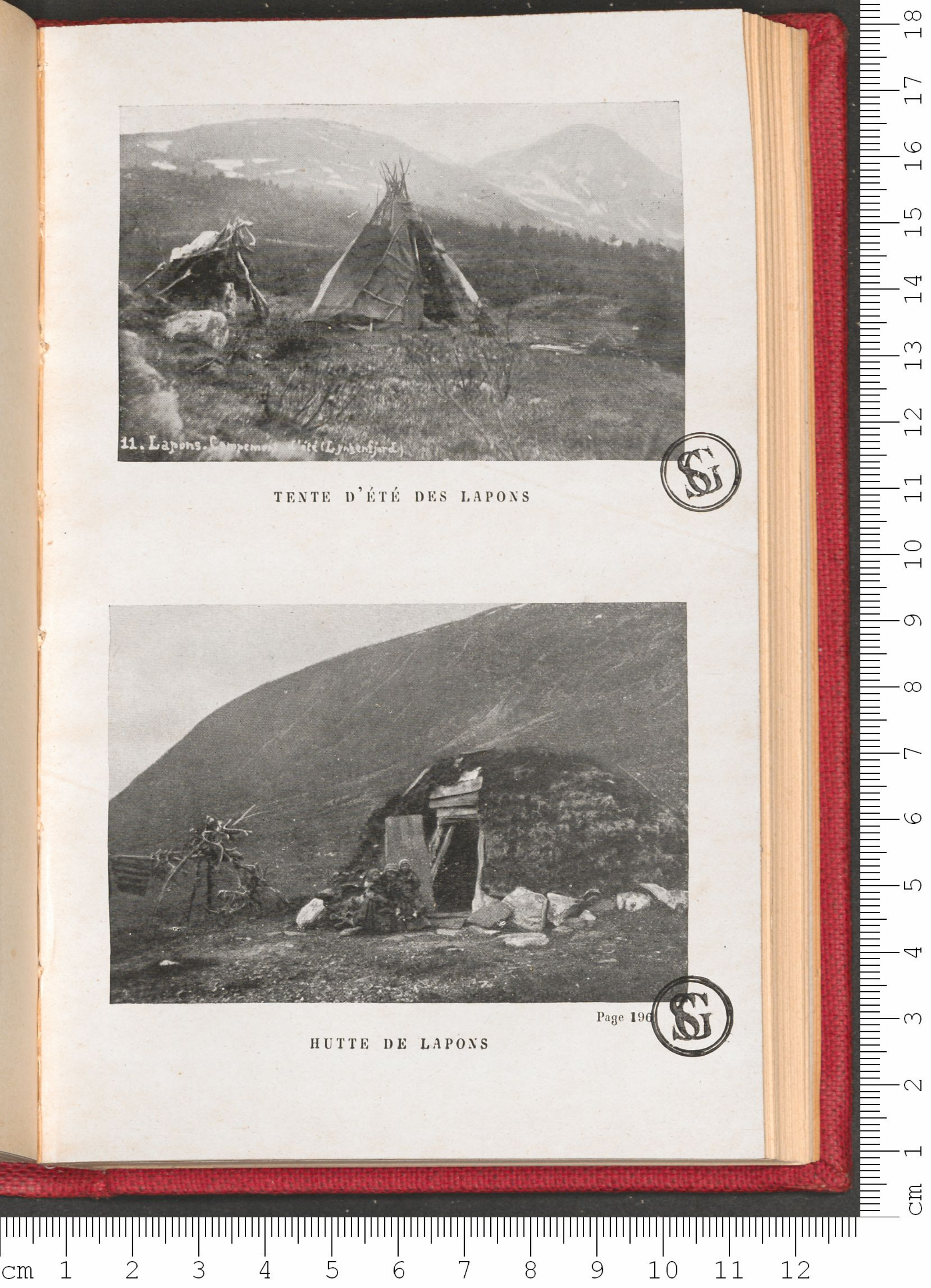
Les modes ne changent point chez ces primitifs. De temps immémorial ils affectionnent les mêmes couleurs vives, et portent les mêmes grossières tuniques de vadmel bleu à bordure rouge, ornées de naïves broderies. Cette tunique est retenue par une large ceinture de cuir; en cuir aussi sont les jambières et les mocassins aux extrémités relevées comme des barques. Dans les plis de la tunique, au-dessus de la ceinture, ils passent leur pipe et toutes sortes d'objets. Il en est parmi eux qui, trop pauvres pour approprier le vêtement à la saison, portent au cœur de l'été, et par une température de 20 degrés, les peaux de rennes qui constituent le vêtement d'hiver. La coiffure est une bizarre toque carré, bourrée de plumes, de la même étoffe et de la même couleur que la tunique.

Les femmes ne se distinguent des hommes que par la coiffure, bonnet enveloppant étroitement la tête, par des ornements d'argent qu'elles portent sur le front, et par leur ceinture d'étoffe historiée de broderies Sans ces particularités, on aurait

grand'peine à les distinguer des hommes, qu'elles dépassent peut-être en laideur : les vieilles font songer aux sorcières de Macbeth. Les mères ont une curieuse façon de porter leur enfant sur le dos, dans un berceau de cuir muni d'une capote à laquelle est suspendu un collier de perles destiné à amuser le bébé.

Les huttes sont de deux types, suivant la fortune de ces nomades, c'est-à-dire suivant le nombre de rennes qu'ils possèdent. Les plus riches ont une habitation hémisphérique en tourbe, couverte de branches de bouleau et éclairée par une petite fenêtre vitrée. D'autres, plus pauvres, vivent dans de simples tentes faites de pièces de toile à voile disposées en forme de cône sur des pieux qui se rejoignent au sommet.

Tandis que nous allons d'une hutte à l'autre, nous sommes harcelés par des chiens de petite taille, à longs poils, rappelant ceux des Islandais et des Esquimaux. Ces animaux font bonne garde, se rangeant devant la maison pour en défendre l'accès aux intrus, et ce n'est qu'après qu'ils ont été maîtrisés par les Lapons que nous pouvons pénétrer dans ces infects taudis qui représentent




TENTE D'ÉTÉ DES LAPONS

Page 196

HUTTE DE LAPONS

ce que devait être l'habitation de l'homme dans les temps préhistoriques, à l'âge du renne. La porte en est si basse et si petite qu'il faut se plier en deux pour la franchir.

Chaque tente est occupée par une famille comprenant plusieurs générations, depuis la vieille grand'mère ridée et tannée comme une momie jusqu'aux enfants à la mamelle. Autour du foyer, qui occupe le centre de la construction circulaire, sont rangées, sur la terre battue, les peaux de rennes qui servent de couches. Aux piquets sont suspendus des ustensiles de ménage, les hameçons, les fusils, les fromages conservés dans des pots en bois. Ni chaises, ni bancs, ni meubles d'aucune sorte. De grosses pierres comme sièges. La fumée sort comme elle peut par une ouverture carrée pratiquée au sommet, et, comme elle emplit la pièce avant de s'échapper, il en résulte des maladies d'yeux dont presque tous les Lapons sont affectés.

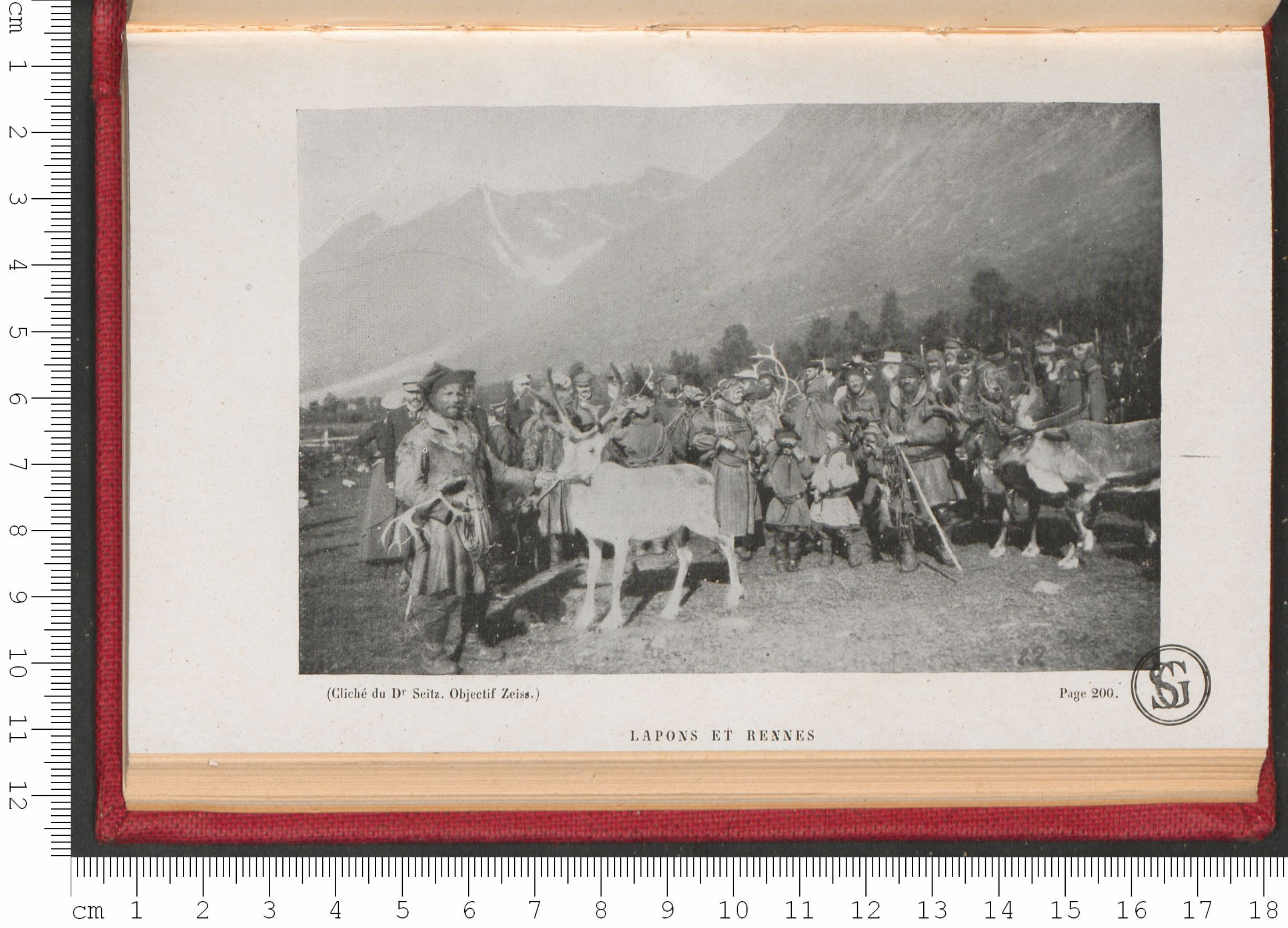
L'hospitalité laponne se manifeste immédiatement par l'offre d'un grand bol de lait de renne : ce lait, plus riche et plus épais que celui de la vache, a un goût aromatique qui rappelle le lait

de noix de coco; mais, comme il a la consistance de la crème, on ne peut en absorber qu'une petite quantité. C'est d'ailleurs, à raison de sa rareté, un aliment de luxe : trente à trente-cinq femelles n'en donnent qu'un litre par jour. Ces braves Lapons s'empressent également de nous offrir en vente des andouillers de renne et maints objets d'une fabrication grossière, couteaux en os de renne naïvement sculptés, mocassins, berceaux, cuillers qu'ils fourrent à bouche que veux-tu dans le gosier, pour nous en faire bien comprendre l'usage. Ils connaissent parfaitement la valeur des monnaies norvégiennes, et aussi des marks et des shellings. De même que les Islandais, ils ont la fâcheuse habitude de cracher constamment sur le sol. Les femmes fument et mâchent le tabac tout comme les hommes, et c'est à leur grande joie que nous bourrons leurs pipes. Quant aux enfants, ils nous tendent la main, en disant, dans le plus pur anglo-saxon : « One penny, sir! » Et notre professeur de philologie qui, parce qu'il est philologue, ignore l'anglais, s'empresse de noter ces sons, avec une gravité comique, dans le vocabulaire lapon qu'il rédige pour ses élèves.

Nous visitons ensuite, à quelque distance des huttes, le grand enclos circulaire où sont parqués les rennes. Ces cervidés ne diffèrent du cerf que par la taille, un peu plus petite, et par leur rude pelage d'un gris brun, blanc chez les vieux animaux. Les faons gambadent comme des chevreaux au milieu du troupeau. Au milieu de leurs ébats, l'oreille est constamment frappée par un petit craquement particulier, produit par le mouvement des articulations pendant la marche. Leurs énormes andouillers, qui, comme on sait, se renouvellent chaque année, et que recouvre une sorte de duvet, forment comme une pittoresque forêt mouvante dont les ramures sont parvenues, en cette saison, à leur entière croissance. La nature, en vertu de la loi d'adaptation au milieu, les a pourvus d'une sorte de pelle plate, fixée à l'extrémité inférieure gauche de l'andouiller, à l'aide de laquelle ils fouillent la neige, creusent le sol et déterrent les mousses qui constituent la base de leur nourriture. Le renne ne tarde pas à périr lorsqu'il est privé de mousses, et, comme ce cryptogame ne se plaît que dans les régions neigeuses, la subsistance des troupeaux condamne fatalement

les Lapons à une existence nomade. La mousse de renne est partout très abondante dans les montagnes de Laponie; en été, après de longues périodes de sécheresse, cette plante semble morte et flétrie; mais, à la première pluie, elle revient immédiatement à la vie : elle est la providence du Lapon, parce qu'elle fait subsister les milliers de rennes qui constituent tout son avoir.

Le Lapon ne peut pas plus se passer du renne que l'Arabe du chameau. Il se nourrit de son lait et de sa chair; sa peau lui sert de couche et de vêtement; il fabrique avec ses nerfs du fil et des cordes; il fait de son bois des ustensiles domestiques; enfin il utilise l'animal comme bête de trait et de bât. Mon ami Charles Rabot, qui a passé plus d'une saison en Laponie, assure que, pour pouvoir vivre uniquement de l'élevage, un Lapon doit posséder au moins trois cents rennes, et qu'avec sept ou huit cents il se trouve à son aise. Le même voyageur parle de grands capitalistes qui sont propriétaires de troupeaux de deux ou trois mille têtes; mais il se hâte de dire qu'une telle fortune est bien précaire, car les rennes sont parfois décimés par des épizooties qui, en quelques



(Cliché du Dr Seitz. Objectif Zeiss.)

Page 200.

LAPONS ET RENNES

jours, font périr des milliers d'animaux, et il arrive que dans l'espace d'une nuit les exploits d'un loup peuvent réduire à la pauvreté le plus riche propriétaire.

Aussi, d'année en année, le nombre des Lapons nomades diminue-t-il. Actuellement, ce nombre ne dépasse guère, suivant Svenonius, le chiffre de 5,000, dont 3,210 en Suède. Si l'on songe en outre que le Lapon abuse des liqueurs fortes, ce qui suffirait seul pour amener l'anéantissement de sa race dans un temps plus ou moins proche, on devra conclure de tous ces faits qu'il faut se hâter de visiter les restes d'une peuplade dont les jours sont fatalement comptés.

Au moment de quitter Lyngseid, nous avons eu un amusant intermède. Le chef de la tribu laponne dont nous avions visité le campement est venu nous saluer à bord de l'*Oihonna*. Il est connu, dans le pays, sous le nom de « roi des Lapons ». Il a, en effet, une fortune royale, qui s'élève, dit-on, à cinq mille têtes de rennes. Il porte le costume national, et n'est guère plus propre que le dernier de ses congénères. Un ornement en métal, fixé à sa toque bleue, est la marque distinctive de son

rang suprême. M. B..., le boute-en-train de l'expédition, a exécuté avec lui sur le pont un désopilant pas de danse, et lui a offert ensuite une belle pièce de monnaie d'argent qui a passé incontinent dans la ceinture royale. Cette scène grotesque m'eût fait rire si elle n'eût été si triste. Pauvre roi des Lapons! Dernier et navrant vestige des peuplades préhistoriques qui vers la fin de l'époque glaciaire habitèrent nos contrées!

## CHAPITRE XXI

### VERS LE SUD

Relâche à Tromsö. — Un bal à bord de l'*Oihonna*. — Retour de la nuit. — Passage du cercle polaire. — Le rocher troué de Torghattan. — Une adresse au capitaine Bade. — L'aventure de la *Hansa*. — Deux cents jours sur un glaçon.

29 *août*. — A Tromsö, où nous avons relâché vingt-quatre heures, un bal a eu lieu à bord de l'*Oihonna*. Tout le *higle life* de l'endroit était accouru. La jeunesse a dansé sur le pont, qu'on avait pavoisé. Et comme Tromsö possède quelques éclatantes beautés du Nord, aux opulentes chevelures blondes et aux yeux bleus, nous sommes encore sous le charme de cette fête dont les Tromsöiens parleront longtemps.

Ce fut notre dernière escale dans la zone polaire. Désormais chaque tour d'hélice nous portera vers le sud. Quand, pour la première fois, la nuit nous est revenue, nous avons salué avec autant de plaisir ce retour des ténèbres, dont nous

commencions à sentir tous la privation, que chez nous nous saluons l'aurore. On se lasse de cette perpétuelle clarté de l'été polaire, qui semble chose anormale, et qui bouleverse les notions du temps. La nuit a donc été pour nous la bienvenue : c'était la douce messagère nous annonçant que nous nous rapprochions des climats tempérés et que nous laissions derrière nous les terres inhabitables. Et nous nous réjouissions de franchir bientôt le cercle polaire, qui devait marquer la limite précise entre la zone glaciale et la zone tempérée.

Mais, ô ironie! quand, hier matin, nous avons franchi le fameux cercle, il tombait une pluie glacée, il soufflait un vent âpre et pénétrant, le thermomètre marquait à peine 4 degrés, et notre entrée dans la zone tempérée nous faisait presque regretter le Spitsberg.

C'est par un temps abominable que nous passons devant le curieux rocher de Torghatten, percé d'un tunnel naturel. Sur les côtes de Bretagne et de Gascogne, on voit beaucoup de ces tunnels, de ces grottes marines creusées par la vague. Le rocher de Torghatten offre sans doute

le même mode de formation; mais ce que le phénomène a ici de surprenant, c'est que le couloir perforé par la vague se trouve à 125 mètres d'altitude, à peu près à mi-hauteur du sommet de la montagne. Comment la mer a-t-elle pu trouer la roche à une telle hauteur? On ne peut expliquer le fait que par un exhaussement du sol au-dessus du niveau de la mer, en vertu de ce phénomène d'émersion dont on peut observer les traces sur toute l'étendue du littoral norvégien.

Ce soir, au salon, le brave capitaine Bade, étant à la veille de débarquer près de Trondhjem pour gagner deux jours dans son retour à Kiel par la voie rapide du chemin de fer de Christiania, a été l'objet d'une manifestation de sympathie. Nous lui avons remis une adresse signée de tous les passagers de l'*Oihonna*, et nous lui avons fait don d'un nouveau pavillon destiné à remplacer son vieux pavillon polaire, tombé en loques, qui a vu tant de fois la banquise. Le capitaine, en prenant la parole pour nous remercier, s'est trouvé si ému quand il a fait allusion à sa glorieuse relique, témoin de toutes les luttes de sa vie polaire, que les larmes l'ont suffoqué, et qu'il n'a pu achever

son discours. Cet homme, doué d'une volonté de fer, est, comme il arrive souvent, affligé d'une sensibilité d'enfant.

Remis de son émotion, le capitaine nous a fait, après souper, le récit de l'aventure inouïe qui lui advint en 1869-1870, lorsque, après la perte de la *Hansa*, il passa près de sept mois sur un glaçon. Rien de plus dramatique que ce roman vécu, dont s'est inspiré Jules Verne dans un de ses « voyages extraordinaires ». Et d'en entendre le récit de la bouche même d'un des rares survivants de la *Hansa*, l'intérêt en était plus poignant encore. Qui de nous eût pu croire que ce fût la dernière fois que ce récit dût tomber de ses lèvres !

L'expédition polaire de 1869 (1), composée de deux navires, la *Germania* et la *Hansa*, avait pour but d'atteindre la côte orientale du Groenland et de pénétrer par cette voie dans les régions arctiques. Le jeune Bade, alors âgé de vingt-cinq ans, se trouvait sur la *Hansa* en qualité de lieutenant. Les deux navires, après avoir navigué de

(1) *Die zweite Deutsche Nordpolarfahrt in den Jahren* 1869 *und* 1870. Leipzig, 1873. — *Voyage au pôle Nord des navires la « Germania » et la « Hansa »*. Paris, 1875.

conserve pendant quelques semaines, se perdirent un jour de vue dans les brouillards et ne se revirent plus. L'odyssée de la *Hansa* commence à dater du jour où elle est enveloppée par les glaces et immobilisée. L'événement a lieu le 19 septembre. On songe alors à un hivernage sur la glace, et on y construit une maison avec des briques de charbon cimentées par de la neige. Le 19 octobre se produit la catastrophe. Par une bourrasque accompagnée de neige et de compression des glaces, le navire se soulève, et tout l'avant se brise. On se hâte de débarquer les instruments de marine, puis on court aux pompes; mais on constate bientôt que le navire fait eau. Toutes les recherches pour découvrir la voie d'eau restent vaines. C'en est fait de la *Hansa*. Le navire doit être abandonné.

La maison de charbon, construite sur la glace mouvante, est désormais le seul refuge contre les rigueurs de l'hiver arctique, si elle ne devient un tombeau. On se met immédiatement à l'œuvre; on débarque sur la glace les objets les plus nécessaires, literies, vêtements, provisions de bouche et de charbon, poêle et fourneau. Tous ces objets

sont jetés pêle-mêle sur la glace, et c'est un chaos de choses au milieu duquel quelques rats grelottants se débattent contre la mort. On est au début d'un hiver qui s'annonce si rigoureux que le thermomètre descend déjà à 25 degrés sous zéro! Tenter de gagner la terre, on n'y peut songer. Dans cette effroyable situation, il n'y a d'autre ressource que de se laisser dériver vers le sud, sur le glaçon flottant, en se réfugiant dans la maison de charbon. Si le radeau de glace résiste assez longtemps, on pourra espérer de gagner au printemps les établissements des Esquimaux dans le sud du Groenland.

Après une première nuit passée dans leur nouvel asile, les naufragés retournent au navire et en abattent les mâts qu'ils amènent sur la glace avec tout le gréement. La *Hansa*, qui n'a plus que l'aspect d'une misérable carcasse, s'engloutit la nuit suivante, à un mille et demi de la côte de Liverpool, par 70° 52 de latitude nord et 21° de longitude ouest. La plus grosse des trois chaloupes, restée libre sur le pont, flotte sur l'eau au moment où le navire sombre, et ce troisième espoir de salut peut être amené sur la glace.

Les jours suivants sont employés à établir le mieux possible la nouvelle installation dans la maison de charbon. On fabrique un toit de planches recouvert de voiles, on y insère des fenêtres, on range des couchettes sur des planches, on dispose les caisses du navire en guise de tables et de bancs. On transporte sur des traîneaux, pendant plusieurs jours, les chaloupes, les provisions de bouche, le combustible qui sont restés sur le lieu du naufrage. Et, finalement, on plante derrière la maison un mât de perroquet au haut duquel on hisse le grand pavillon pour attirer l'attention des Esquimaux qui pourraient se trouver sur la côte.

Le séjour de la hutte fut rendu assez supportable. Le chauffage fonctionnait si bien que, par une température extérieure de — 25°, on put obtenir une température intérieure de + 22°. Le feu destiné à la préparation des aliments chauffait en même temps la pièce. La fumée s'échappait par la fenêtre, et l'air se renouvelait facilement.

Le glaçon dérive lentement et d'une façon continue vers le sud. Les naufragés se tiennent constamment en activité, patinant, faisant des statues

de neige, observant strictement le règlement de la journée, confectionnant des ustensiles, raccommodant les vêtements, lisant et écrivant. L'état sanitaire se maintient parfaitement pendant tout l'hiver, sauf qu'un matelot a les pieds gelés. Le radeau de glace a environ sept milles de tour. C'est une masse formée de glaçons soudés ensemble. La nuit polaire est presque constamment éclairée par des aurores boréales, d'une merveilleuse luminosité. Un jour, on trouve sur la neige une poussière pierreuse rouge, qui semble être d'origine volcanique, et que le vent a sans doute apportée de l'Islande, dont on est à 180 milles de distance.

Parfois on se livre au plaisir de la chasse. Un jour Bade, avec quelques hommes de l'équipage, fait la chasse à un morse qui a été aperçu sur un glaçon voisin : ils parviennent à le tuer en traversant de leurs balles sa peau épaisse d'un pouce. Le monstre blessé essaye vainement de briser la glace nouvelle qui porte les chasseurs. C'est une grosse affaire d'amener sur la glace son cadavre colossal, et de dépecer son corps gelé par une température de près de 30 degrés. Le même

soir, on tue un ours blanc, attiré par l'odeur du lard du morse : c'est un présent du ciel, car le besoin d'une provision de chair fraîche se fait vivement sentir. Les jambons, pesant 200 livres, fournissent un régal succulent, et la peau sert à renforcer contre l'eau de neige le toit de l'habitation.

Noël est fêtée par ces héros avec un bout de sapin et des brindilles provenant d'un balai. Ils conservent tout le temps ce grand calme d'esprit qu'ils doivent à leur absolue confiance dans l'aide de Dieu. Et pourtant, que d'angoisses leur sont encore réservées ! Une nuit, on entend un bruit étrange, des craquements, des chocs, comme si des esprits malfaisants prenaient leurs ébats au-dessous du glaçon. En appuyant l'oreille contre le sol, on peut saisir le bruit que fait la glace quand elle est fortement comprimée. La situation, en cas de rupture du radeau de glace, serait désespérée. On empaquette les fourrures et les provisions de bouche, et on prépare les chaloupes. Personne ne peut fermer l'œil. Quand enfin paraît le crépuscule si vivement attendu, on constate avec effroi qu'à l'endroit où la *Hansa* a coulé, et

qui n'est qu'à cinq cents pas de la maison, un rempart de glace s'est nouvellement formé, qui marque de ce côté la limite du glaçon, et que de toutes parts de gros morceaux se sont détachés. Cette violente tourmente ne se calme que le lendemain, et les naufragés s'aperçoivent alors que le radeau qui les porte est notablement diminué, et que, de deux milles qu'il mesurait, son diamètre a été réduit à un mille à peine. La maison, sur trois côtés, n'est plus qu'à deux cents pas du bord. Comme le glaçon ne leur offre plus la même sécurité, ils projettent de gagner la côte avec des chaloupes et des provisions, et d'y attendre la saison favorable pour gagner la côte sud-ouest du Groenland, qui est habitée. Mais ils reconnaissent l'impossibilité de mettre ce projet à exécution, à cause d'une agglomération de petits glaçons qui s'oppose à toute tentative d'atteindre la côte.

Quelques jours après, ce sont de nouvelles terreurs causées par une tempête accompagnée d'effroyables tourbillons de neige. Tout à coup, un cri d'alarme signale que l'eau est sur le glaçon! Les glaces du voisinage se brisent, la houle secoue le radeau qui se réduit en morceaux. Une

large crevasse s'ouvre entre la maison et la provision de bois. Le bloc détaché semble vouloir se ruer sur les naufragés, qui sentent fléchir et s'enfoncer ce qui leur reste de leur radeau. La provision de bois de chauffage est précipitée dans la mer démontée. Tout semble perdu. Les malheureux s'adressent un suprême adieu en se serrant les mains, s'attendant à être engloutis d'un moment à l'autre. Ils passent ainsi toute la journée, près de leurs chaloupes, sous une neige fine et pénétrante, ne sachant comment le débris de glaçon qui les porte peut encore résister. Ce débris, qui n'a plus que 150 pieds de diamètre, est le noyau, encore épais de 35 à 40 pieds, du radeau naguère si étendu auquel ils ont confié leur salut.

Au soir, la mer s'apaise, les glaçons se ressoudent de nouveau, et le danger paraît momentanément écarté. Mais, vers minuit, un nouveau cri d'épouvante réveille les dormeurs. Le matelot de quart leur crie qu'ils vont donner contre une énorme montagne de glace. A la vue du colosse qui les menace, le capitaine se croit perdu; mais, grâce à la vitesse de la dérive, l'effroyable fantôme

s'éloigne, et ils échappent à ce nouveau danger.

Quelques jours après, le glaçon se fend tout près de la maison, et la crevasse menace de réduire leur cabane en miettes. Ils doivent chercher leur salut dans une fuite précipitée et rester sans abri, par un temps horrible, grelottant par un froid de 12 degrés, en attendant le jour qui ne viendra qu'au bout de dix heures. Cette nuit interminable est la plus terrible de toutes. Ils passent encore toute la journée et la nuit suivante dans cette atroce situation, frissonnants et mouillés jusqu'aux os. Comme la tempête a démoli l'habitation, on dort pendant cinq nuits dans les chaloupes. Sitôt que le temps le permet, on reconstruit une nouvelle maison avec les débris de l'ancienne; mais, comme elle est moitié plus petite, elle ne peut contenir que six personnes. Dès la première nuit qu'on y est installé, le vent enlève le toit, et il faut de nouveau dormir dans les embarcations.

Cependant le glaçon continue à dériver rapidement, au milieu de montagnes de glace qui mesurent parfois plus de cent pieds de haut et dont l'approche constitue un perpétuel danger pour les

naufragés qui, heureusement, parviennent toujours à échapper à leur redoutable contact. Le capitaine Bade essaye d'escalader avec un autre officier une de ces montagnes de glace; mais les parois en sont si escarpées qu'ils ne peuvent atteindre qu'à mi-hauteur.

Le temps reste beau en février, et les naufragés recommencent à espérer. Ils éprouvent déjà l'influence du retour du soleil. Ils se croient en été, ne portant plus leurs fourrures, et circulant légèrement vêtus. Le mois de mars est caractérisé par d'abondantes chutes de neige. A cette époque, ils passent un jour sous une montagne de glace si menaçante qu'ils se croient perdus; mais, par une sorte de miracle, ils échappent encore une fois au danger, grâce aux petits glaçons flottants qui leur servent de tampons.

A la fin de mars, un soir, ils croient apercevoir un feu sur la côte de Nukarbik, et, supposant la présence des Esquimaux, ils tirent des fusées et le lendemain hissent leur pavillon, mais en vain : aucune réponse aux signaux. Ils séjournent, bien malgré eux, dans la baie de Nukarbik, pendant quatre semaines, à deux ou trois milles du rivage,

qu'il leur est impossible d'atteindre à cause de l'état des glaces. Leur radeau louvoie constamment, tantôt au sud, tantôt au nord.

C'est pendant le séjour dans la baie de Nukarbik que survient la fête de Pâques, accueillie comme une fête de résurrection. Tout le monde est plein d'espoir et entrevoit la prochaine délivrance. Les signes du printemps se montrent, l'air est plus doux, et la température s'élève pendant le jour à 12 degrés. Le second jour de Pâques, un fort vent de nord se déclare, qui ramène le glaçon en mer, et lui fait reprendre sa route vers le sud. Pendant trois semaines, la dérive est rapide.

Dans les premiers jours de mai, la débâcle commence. Un matin, les naufragés voient avec joie que l'eau est devenue libre dans la direction de la terre, et ils se demandent si le moment n'est pas venu de quitter leur glaçon flottant. Le capitaine Hegemann, ayant soigneusement observé la situation, déclare qu'il estime que l'heure a sonné de tenter de gagner la terre dans les embarcations. Tous se rallient à son avis, à l'exception du Dr Laube; mais ses objections ne peuvent ébranler

la résolution des autres. On constate, par une observation prise à midi, qu'on se trouve à ce moment par 61°12′ de latitude.

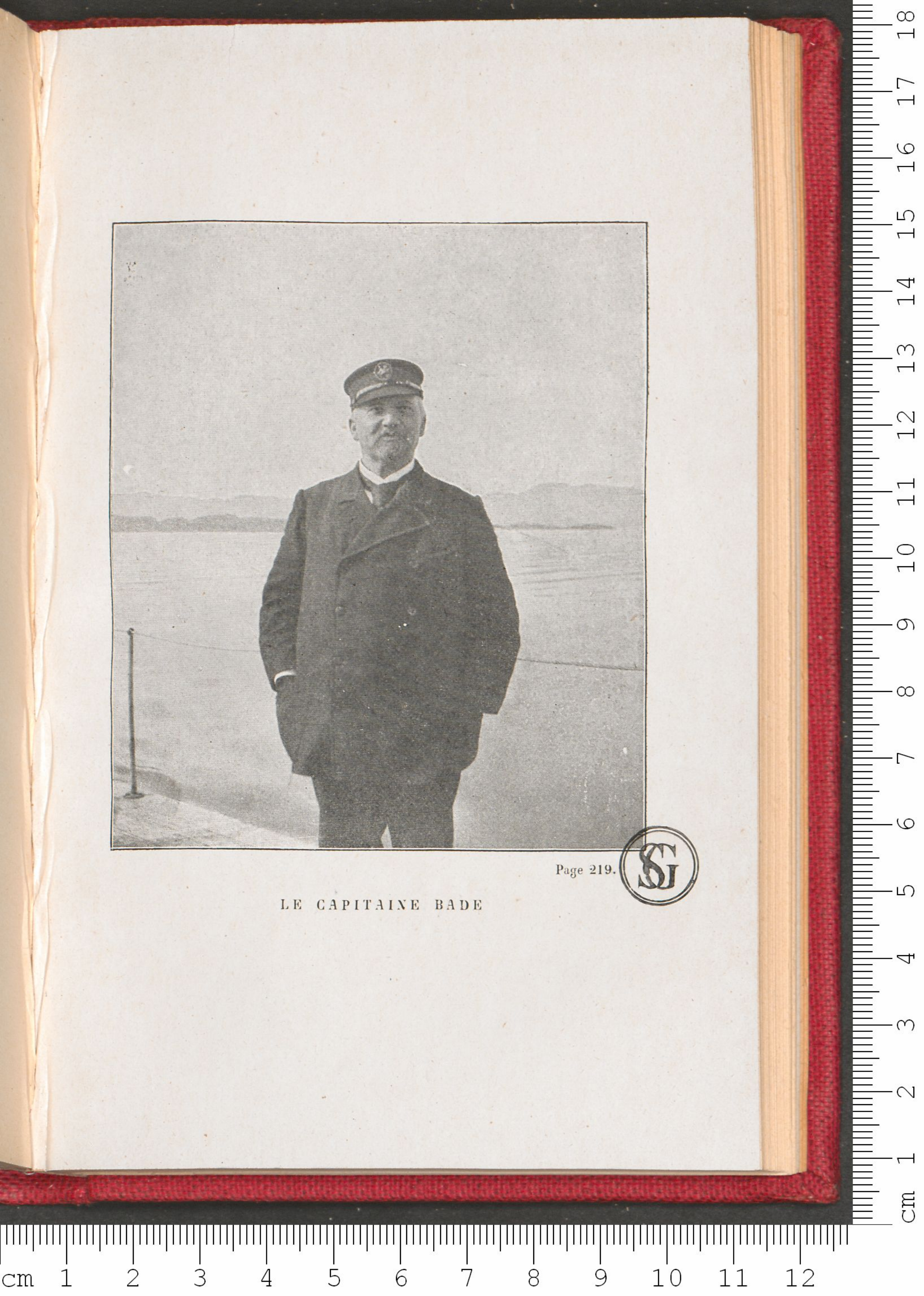
Après quelques heures de rude travail, les trois embarcations sont prêtes. Les braves naufragés jettent un dernier regard sur le fidèle glaçon qui les a portés pendant deux cents jours à travers près de 10 degrés de latitude. Dans la soirée, ils mettent à la voile en poussant des hourrahs, pleins de l'espoir d'une délivrance prochaine. L'équipage est réparti sur trois embarcations, la première conduite par le capitaine Hegemann, la seconde par le premier officier Hildebrandt, la troisième par le second Bade. Ils font voile jusqu'à la nuit; puis ils se hissent sur un glaçon, s'étant rapprochés de terre d'une distance de sept milles. On soupe, on passe la nuit dans les fourrures, et le lendemain matin on se remet en route.

L'équipage eut beaucoup à souffrir, au cours de ce voyage en chaloupe, de l'éclat du soleil qui causait de cuisantes ophtalmies. Le mauvais temps survient de nouveau, et cloue les naufragés pendant six jours sur un glaçon, pendant cinq jours sur un autre. Enfin, après mille vicissitudes, ils

peuvent atterrir à l'île d'Illuidek, n'ayant plus de vivres que pour quinze jours.

De là, ils se remettent en route pour le cap Farvel, en vue d'atteindre le point habité le plus rapproché sur la côte sud-ouest du Groenland. Le 13 juin 1870, après une persévérante navigation, ils aperçoivent enfin la baie si longtemps désirée. C'est un moment inexprimable pour les naufragés de la *Hansa*, lorsque leur apparaissent les maisons de Frederikshal. Quelques jours après, ils arrivent à Julianashaab, au terme de leurs épreuves. Le navire danois *la Constance* y recueille les héros de ce voyage extraordinaire.

Cette mémorable odyssée, plus dramatique que les aventures d'Ulysse, plus invraisemblable que celles de Robinson Crusoë, eut pour résultat de faire admettre comme impraticable la route du Groenland oriental que l'on préconisait à cette époque pour atteindre le pôle. La dérive du glaçon qui porta les naufragés de la *Hansa* apporta de précieuses révélations sur la marche des banquises flottantes.



Page 219.



LE CAPITAINE BADE

# CHAPITRE XXII

## LE RETOUR

Scène d'adieu. — Relâche à Molde. — La Nice du Nord. — Les fjords. — Le cap Stadtstaat. — Le rocher de Hornelen. — Le Sognefjord. — Le Naeröfjord. — Gudvangen. — Le Naerödal. — Stalheim. — Vossevangen. — Bergen. — Kiel.

23 *août*. — Le capitaine Bade nous a fait ses adieux aujourd'hui. Lorsqu'il s'est embarqué dans la baleinière qui devait le conduire à la côte, de vigoureux hourras ont salué son départ, pendant que l'orchestre du bord jouait les airs les plus entraînants du répertoire, et que tous les mouchoirs s'agitaient avec frénésie. Passagers et marins, jusqu'aux simples matelots, chacun était quelque peu ému de voir s'éloigner le chef sûr qui nous avait conduits jusqu'à la banquise, et plus d'une dame essuya une larme furtive. Et nul ne pensait que cet adieu marquait la fin d'une carrière polaire, et que le capitaine Bade ne devait plus revoir le Spitsberg !

24 *août*. — Escale de vingt-quatre heures à Molde, que j'ai trouvé bien changée depuis que j'y vins pour la première fois. Ce n'était, en 1871, qu'un pauvre village dans un site superbe. Aujourd'hui, c'est la villégiature fashionable de la Norvège, la Nice du Nord. A l'endroit où je débarquai jadis en nacelle, on a construit des quais magnifiques; de luxueux hôtels ont remplacé ma bonne petite auberge d'autrefois. Il y a même, sur la place, une aubette de journaux où l'on vend le *Figaro* vieux seulement d'une semaine!

C'est que Molde est célèbre dans toute la Scandinavie par la douceur de son climat et par la richesse de sa végétation. Des frênes, des saules, des sorbiers, des cerisiers, des peupliers, des chênes, des conifères, toutes les variétés d'arbres particulières aux climats tempérés font de ce coin de la Norvège un jardin d'un aspect presque méridional, semé de villas et de chalets, et contrastant par son aspect verdoyant avec les cimes neigeuses qui se déroulent sur la rive opposée du fjord. Ce fjord est semé d'une multitude d'îlots où s'épanouissent de luxuriantes forêts de sapins et qui, à distance, rappellent à s'y méprendre les atolls du

Pacifique. Le triste hôpital de lépreux que je visitai autrefois a été transféré à Trondhjem et, à raison de la douceur du climat, on y a substitué un sanatorium pour les tuberculeux : les malades y couchent en plein air, en face du plus merveilleux panorama alpestre, vrai tableau de rêve. L'horizon est dentelé par la longue chaîne montagneuse qui se rattache au massif du Dovrefjeld : c'est une succession de pics, de pinacles, d'aiguilles qui rappelle les aspects les plus fantastiques des Loffoden, et que domine la majestueuse corne du Romsdalshorn.

25 *août*. — Des fjords, des fjords, et encore des fjords, par des alternatives de beau temps, de pluie et de brouillard. Les problèmes que ces fjords offrent au géologue ont donné lieu aux théories les plus diverses et souvent les plus inattendues, depuis celle d'Élie de Beaumont jusqu'à celle de M. de Lapparent. On les a expliqués par l'action des glaciers, par l'érosion fluviale, par les mouvements d'oscillation du sol, et il semble bien que chacune de ces actions soit intervenue plus ou moins dans la création du paysage du littoral norvégien.

Après une affreuse journée de pluie, le soleil a bien voulu, au départ de Molde, nous favoriser de ses plus beaux sourires. Nous doublons dans la soirée le cap Stadtstaat, qui forme l'extrémité occidentale de la péninsule scandinave, et qui est aussi imposant que le cap Nord. Des myriades d'oiseaux de mer y prennent leurs ébats. Au pied de l'énorme muraille à pic, l'Atlantique se brise et bondit en montagnes d'écume neigeuse.

A dix heures du soir, dans le drame des ténèbres, dont nous sommes déshabitués, nous passons sous le formidable rocher de Hornelen, muraille qui s'élève tout d'un jet à quelque 4,000 pieds de haut. Nous lui tirons un coup de canon, suivant le traditionnel usage. L'écho est merveilleux : les détonations se répercutent de paroi en paroi, comme un long roulement d'orage. En ce point, l'on navigue dans une passe qui rappelle le Loreley du Rhin, mais un Loreley gigantesque, dont les proportions seraient plus que décuplées.

Un brouillard intense nous retient toute la nuit à l'ancre. Au matin, nous nous éveillons dans le Sognefjord, dont les ramifications s'étendent à quarante lieues dans l'intérieur des terres ; c'est le

plus grand et le plus beau des fjords de la Norvège méridionale, et c'est aussi le cœur de la Norvège légendaire : là vécut Fridthjof, le héros de la célèbre Saga embellie et poétisée par Tegner. Le fjord devient surtout remarquable à l'endroit où il se rétrécit pour former le bras extrême qui prend le nom de Naeröfjord : là, on navigue entre des murailles si rapprochées que c'est à peine si un gros vaisseau pourrait franchir certaines passes.

Aucun autre fjord de la péninsule scandinave n'offre un développement aussi considérable que le Sognefjord. Sa partie supérieure se ramifie en nombreuses et longues digitations qui se prolongent dans l'intérieur des terres par de profondes vallées. Sur les trois quarts de son étendue, cette partie supérieure du Sognefjord est entourée par les plus hautes montagnes de la Norvège. Le massif s'incline en amphithéâtre vers le fjord, qui constitue, avec ses embranchements, un ancien bassin fluvial. Ce relief, qui n'a pas de désignation spéciale, pourrait être appelé le Storfjeld (1).

Nous débarquons à Gudvangen, localité située à

(1) Dr Hans Reusch, Le *Relief de la Norvège* (*La Géographie,* 1902, t. I, p. 106).

l'endroit où le fjord aboutit à la vallée de Naerödal. Là nous attendent des stolkjaerre, ou carrioles à deux places, attelées de petits chevaux qui vont nous mener à fond de train dans une des régions les plus grandioses de la Norvège. Au bout de cette course en carriole, nous trouverons le chemin de fer, par lequel nous irons à Bergen rejoindre l'*Oihonna*.

Très pittoresque, notre longue file d'attelages dans cette grandiose vallée de Naerödal, dont les murailles verticales rappellent celles de la vallée de Lauterbrunnen. Il n'y manque pas même la cascade de Staubach, que nous retrouvons dans la chute de Keelfoss, haute de 2,000 pieds. Nous voici maintenant à la célèbre montée de Stalheim : il semble que la montagne qui se dresse abrupte au bout de la vallée présente un obstacle infranchissable; mais l'art de l'ingénieur a pu en triompher au moyen d'une longue série de zigzags. Les lacets sont si raides pour les chevaux que nous montons à pied, tout en admirant les cascades qui s'éparpillent en écume au souffle du vent.

Vers le soir, nous arrivons à Stalheim, d'où l'on domine toute la vallée de Naerödal. Contemplée

de la terrasse de l'hôtel, cette profonde vallée, semblable à un précipice de trois lieues de longueur, a fait revivre, intense et saisissante, l'impression que j'en avais gardée en 1873. Quand je passai alors à Stalheim, il n'y avait ici qu'une misérable auberge; aujourd'hui, on y trouve un immense caravansérail tout en bois, qui s'est élevé comme par enchantement sur les ruines de l'hôtel récemment détruit par les flammes. La situation est féerique, en face de la grandiose vallée que nous venons de parcourir, et que je ne saurais mieux comparer qu'à la célèbre vallée de Yosemite, en Californie : c'est le même sublime décor de dômes, de pinacles, de murailles, de neiges étincelantes et de cascades aériennes.

Quand l'empereur Guillaume II visita la première fois la Norvège, il s'éprit de Stalheim, et depuis lors il y revient chaque année. Léopold II, Oscar II et d'autres souverains y ont fait maints séjours. On nous a conté que Léopold II explorait le pays à pied, et qu'il se faisait un jeu d'arpenter en une matinée les 36 kilomètres de Stalheim à Vossevangen.

Après une nuit de repos dans un lit d'hôtel dont

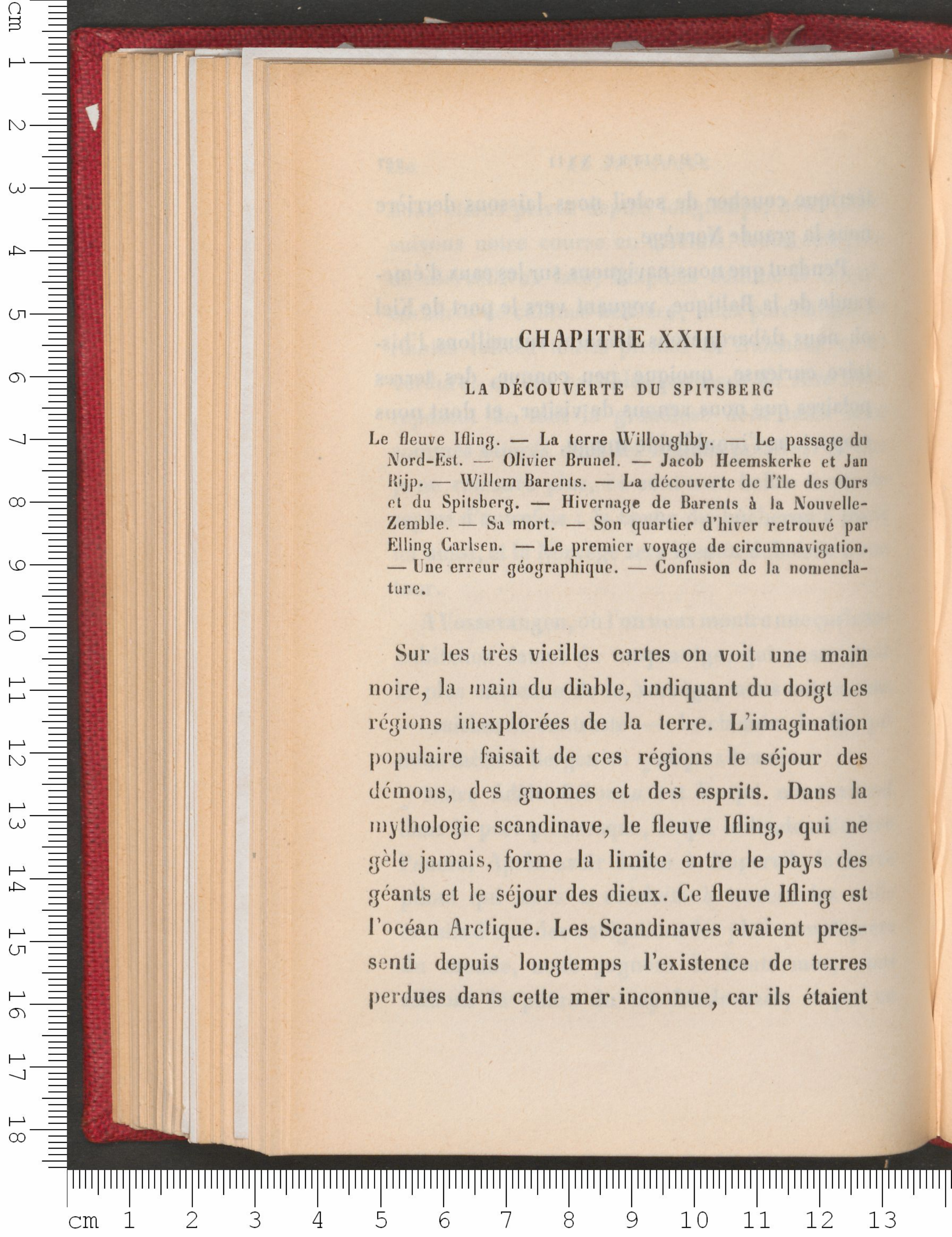
nous étions privés depuis longtemps, nous poursuivons notre course en carriole. Nous côtoyons de merveilleux lacs, limpides comme le cristal, encadrés de collines herbues ; nous parcourons de riantes vallées toutes pleines de fraîcheur et de verdure, et ces paisibles paysages de rêve nous reposent de tout le grandiose dont nous nous sommes saturés dans les régions polaires. Ce que je ne retrouve plus, ce sont mes belles forêts de sapins d'autrefois : la hache du bûcheron a passé ici aussi, et la Norvège sera bientôt déboisée à son tour.

A Vossevangen, où l'on nous montre une curieuse habitation datant du moyen âge, qui passe pour la plus ancienne de la Norvège, nous retrouvons — saisissant contraste — le chemin de fer qui nous mène à Bergen en quelques heures.

Notre fidèle *Oihonna* est là qui nous attend dans le port pittoresque, et qui le lendemain lève l'ancre. Après avoir laissé à Kopervik le brave pilote qui nous a conduits à travers les mille écueils d'une des navigations les plus compliquées du monde, nous gagnons la haute mer, nous saluons le phare du cap Lindesnaes, et par un

féerique coucher de soleil nous laissons derrière nous la grande Norvège.

Pendant que nous naviguons sur les eaux d'émeraude de la Baltique, voguant vers le port de Kiel où nous débarquerons demain, recueillons l'histoire curieuse, quoique peu connue, des terres polaires que nous venons de visiter, et dont nous emportons l'inoubliable image.



## CHAPITRE XXIII

### LA DÉCOUVERTE DU SPITSBERG

Le fleuve Ifling. — La terre Willoughby. — Le passage du Nord-Est. — Olivier Brunel. — Jacob Heemskerke et Jan Rijp. — Willem Barents. — La découverte de l'île des Ours et du Spitsberg. — Hivernage de Barents à la Nouvelle-Zemble. — Sa mort. — Son quartier d'hiver retrouvé par Elling Carlsen. — Le premier voyage de circumnavigation. — Une erreur géographique. — Confusion de la nomenclature.

Sur les très vieilles cartes on voit une main noire, la main du diable, indiquant du doigt les régions inexplorées de la terre. L'imagination populaire faisait de ces régions le séjour des démons, des gnomes et des esprits. Dans la mythologie scandinave, le fleuve Ifling, qui ne gèle jamais, forme la limite entre le pays des géants et le séjour des dieux. Ce fleuve Ifling est l'océan Arctique. Les Scandinaves avaient pressenti depuis longtemps l'existence de terres perdues dans cette mer inconnue, car ils étaient

observateurs pénétrants, et ils avaient remarqué les migrations des innombrables vols d'oiseaux qui, à des époques régulières, se dirigeaient vers le nord et revenaient après la saison de la ponte. Toutefois, les hardis Vikings qui avaient, cinq siècles avant Colomb, conduit leurs nefs non pontées au Groenland et en Amérique, n'osèrent point se hasarder vers l'extrême nord.

La découverte du Spitsberg fut, pendant longtemps, attribuée à Willoughby (1), l'infortuné navigateur anglais qui trouva une mort tragique dans les mers polaires. Par suite d'une assertion erronée du vieux Purchas, il passait pour avoir trouvé cette terre en 1553. Les anciens cartographes mentionnaient, dans les parages situés entre le Spitsberg et la Nouvelle-Zemble, une « terre Willoughby » ; mais il a été démontré par Rundall que le pays auquel aborda le marin anglais avant d'aller périr dans un port de Laponie n'était

(1) *The newe navigation and discoverie of the Kingdome of Moscowia, by the Northeast, in the yeere 1553. Enterprised by Sir Hugh Willoughbie Knight, and performed by Richard Chancelor Pilot maior of the voyage.* (Richard Hakluyt, *The Principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English Nation, etc.* Londres, 1599.)

autre que la Nouvelle-Zemble même (1). En réalité, ce n'est pas aux Anglais, mais aux Hollandais que revient l'honneur de la découverte de l'archipel.

Comme toutes les grandes découvertes géographiques, celle du Spitsberg eut pour origine la poursuite d'intérêts commerciaux. Marco Polo, Christophe Colomb, Sébastien Cabot n'eurent d'autre but que de rechercher les routes commerciales les plus rapides vers les pays merveilleux qui produisaient les épices. Au seizième siècle, l'Espagne et le Portugal, au faîte de leur puissance, possédaient l'empire des mers, et fermaient à la Hollande et à l'Angleterre les marchés de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Aussi bien, les nations du Nord durent-elles chercher le moyen d'ouvrir d'autres voies à leur activité commerciale. Ce fut ainsi que l'Anglais Chancelor, en 1553, découvrit la mer Blanche et ouvrit la Russie au commerce de l'Angleterre.

Séduit par les bénéfices que procuraient de semblables découvertes, le génie mercantile des Néerlandais s'avisa alors, idée réalisée trois siècles

(1) Markham. *Journal of the R. Geogr. Society*, 1873.

plus tard par un Finlandais, l'illustre Nordenskjöld, de trouver au nord-est un passage vers les mers de Chine. Les Provinces-Unies organisèrent dans ce but une série d'expéditions, dont la première partit en 1565 du port d'Enkhuyzen. Il s'agissait de chercher la nouvelle route de ce vaste empire chinois qui était connu au moyen âge sous le nom de Kataï, nom qui subsiste encore de nos jours dans la langue russe sous la forme de Kitaï.

Il est intéressant de noter le fait assez ignoré (1) que plusieurs Belges prirent part à ces premières expéditions, parmi lesquels il faut citer Olivier Brunel, né à Bruxelles dans la première moitié du seizième siècle. Ce fut Brunel qui fonda les relations commerciales des Néerlandais dans la mer Blanche. Mercator le mentionne dans une lettre écrite à Balak, comme ayant fait une étude approfondie des régions arctiques. Il eut d'ailleurs des revers de toutes sortes. Vers le temps où les Hollandais avaient fondé un établissement à Kola, par l'entremise d'un certain Philippe Winter-

(1) Feu Van Beneden, professeur à l'université de Louvain, fait allusion à ce fait dans une étude parue dans le *Muséon*, sur *les Basques et la Baleine franche*.

könig, Brunel se rendit à Kholmogory, sur les rives de la Dvina, non loin d'Arkhangel, pour apprendre la langue russe et nouer des relations commerciales. Mais à peine était-il installé dans cette ville que les Anglais, flairant en lui un concurrent dangereux, le dénoncèrent aux Russes comme espion et le firent jeter en prison. Il vécut plusieurs années à Jaroslav, et ne put recouvrer la liberté que grâce à l'intervention des frères Jacob et Gregor Anikief qui appartenaient à la puissante maison de commerce des Strogonoff, à Solvytchegodsk, sur la Dvina. Il voulut alors réaliser le projet qu'il avait mûri en prison, explorer le bassin de la Petchora, gagner l'Obi, remonter ce fleuve, atteindre la Chine par les voies de terre, et, après y avoir hiverné, revenir à la mer Blanche. Il partit en 1584 avec un riche chargement; mais il fit malheureusement naufrage sur les côtes de la Nouvelle-Zemble. Il avait visité les bouches de l'Obi et le pays des Samoyèdes, et, accompagné d'un pilote russe, était arrivé dans un détroit séparant deux grandes îles, probablement le *Matotchkin-Khar*, qui s'ouvre entre les deux îles de la Nouvelle-Zemble.

Une large part doit être faite à ce Bruxellois dans la découverte du Spitsberg. Il avait, en effet, appris à ses dépens que la Nouvelle-Zemble et les banquises obstruant la mer de Kara offraient une redoutable barrière de terres et de glaces qu'on ne pouvait éviter qu'en suivant une route plus septentrionale. Et ce fut sur ses conseils que les illustres navigateurs qui découvrirent plus tard le Spitsberg, au lieu de faire voile vers la Nouvelle-Zemble, voguèrent directement vers le nord, parce que, comme le soutenait Olivier Brunel, il fallait prendre le nord pour aboutir au pays de Kataï. Brunel avait entendu raconter, par les habitants des rives de l'Obi, que des navires portant de précieux chargements et venant de l'Ardoh, le pays des Karakalmaks, s'engageaient parfois dans les eaux du fleuve et venaient commercer avec eux. Il s'était imaginé que ces navires venaient de la Chine, et ce renseignement fut communiqué à Mercator. En réalité, les Karakalmaks n'étaient autres que les Kalmouks (1).

Depuis 1565, toutes les tentatives pour décou-

(1) Von Hellwald, *Voyages au pôle Nord. Recherche du passage Nord-Est.*

vrir la route la plus courte vers les mers de Chine avaient échoué. Coup sur coup, les Provinces-Unies avaient équipé trois navires en 1594, sept navires en 1595; mais, comme ces coûteuses expéditions n'avaient pas atteint leur but, les états généraux, découragés, se refusaient à en organiser d'autres. Toutefois, ils promirent une grosse prime à celui qui découvrirait le fameux passage. La ville d'Amsterdam, résolue à faire une nouvelle tentative, équipa aussitôt deux bâtiments qui partirent du Texel le 18 mai 1596. L'un de ces navires avait pour capitaine Jacob Heemskerke, le même qui commanda la flotte hollandaise à la bataille de Gibraltar, où il trouva la mort en 1607. Au pied d'un des piliers de la Vieille Église, à Amsterdam, on peut voir le monument érigé à ce grand marin qui, suivant l'inscription gravée sur le marbre, « sut se frayer sa voie à travers la glace et le fer ». L'autre navire était commandé par Jan Rijp. Chose étrange, les noms de ces deux glorieux navires sont restés inconnus, tandis qu'on connaît presque tous ceux des bâtiments équipés antérieurement pour l'exploration des mers arctiques.

Willem Barents, qui avait eu le commandement d'un navire dans les voyages de 1594 et de 1595, se trouvait, cette fois, sur le navire de Heemskerke, en qualité de second officier (*opperste stuerman*); mais, en réalité, il fut l'âme de l'expédition, bien qu'on n'eût pas osé lui en confier la direction à cause de sa témérité. On ne sait presque rien de la vie de cet illustre navigateur. On croit qu'il naquit à Amsterdam; mais on ne connaît pas la date de sa naissance. On peut conclure de cette obscurité même qu'il devait être d'assez modeste origine. A bord du navire de Heemskerke se trouvait aussi, en qualité de commandant de la chaloupe, Gerrit de Veer, l'historiographe de ce voyage et de ceux auxquels Barents avait pris part antérieurement. C'est à lui que nous devons la relation de la découverte du Spitsberg (1).

(1) *Vraye description de trois voyages faits par les navires d'Hollande et de Zélande, au nord, par derrière Norvège, Moscovie et Tartarie, vers les royaumes de Chine et Katay, etc.* Amsterdam, 1598. Traduit dans la *Hakluyt Society*, n° 17. — Hessel Gerrits, *Histoire du pays nommé Spitsberghe*. 1613. Traduit dans le même ouvrage. On y trouve le journal de Barents : *Three Voyages of Willem Barents*, 1876. La Société Hakluyt, du nom du géographe anglais mort en 1616, a publié

Dès le 9 juin, les deux navires découvrent une île où ils trouvent quantité d'œufs de mouettes : ils y font l'ascension d'une montagne de neige si escarpée que c'est miracle qu'ils ne s'y brisent pas les membres. Le 12 juin, ils donnent la chasse à un ours blanc qu'ils poursuivent armés de mousquets, d'arquebuses, de hallebardes, de haches; mais, en dépit de cet arsenal, ce n'est qu'après deux heures de combat qu'ils parviennent à lui trancher la tête avec une hache, « ce dont l'ours mourut », ajoute consciencieusement le chroniqueur. La peau de cette terrible bête n'avait pas moins de douze pieds de long. L'île fut nommée, à cause de cet incident, « Beeren Eiland » (île de l'Ours).

Le 13 juin, ils reprennent la mer et font voile vers le nord. Le 14, ils croient apercevoir une terre. Le 15, ils se trouvent par 78°15′ lat. N., non loin sans doute de l'embouchure du fjord des Glaces. Le 16, ils rencontrent la banquise au nord du Spitsberg, et la longent vers l'est, sur une distance de 44 milles. Le 17, ils sont par

en langue anglaise les plus célèbres voyages écrits en langues étrangères.

80°10′, et, gouvernant sud-sud-ouest, ils arrivent en vue d'une « haute terre entièrement couverte de neige ». C'était, manifestement, la côte nord du Spitsberg, entre la pointe de Hakluyts et l'entrée de Liefde Bay.

Le 17 juin 1596 est donc la date de la découverte du Spitsberg, bien que le journal de de Veer place cet événement au 19.

Ils naviguent ensuite le long de la terre, au milieu des glaces, jusqu'au 20 à midi. A cette date ils atteignent « une grande baie qui s'étend dans l'intérieur des terres, vers le sud », et qui n'est autre que la Red Bay. Le 21, les deux navires mouillent à l'entrée du Beau-Port. « A la pointe orientale de l'embouchure, dit Barents, se trouvait un rocher qui était fendu et qui formait une borne magnifique. » Il mentionne également, à un quart de lieue de là, une petite île rocheuse. On peut conclure de ces indications, avec Conway (1), qu'ils mouillèrent entre les rochers de Cloven Cliff et de Vogelsang. Cette dernière pointe fut ainsi nommée à cause du grand nombre d'oi-

(1) Sir Martin Conway, *How Spitsberg was discovered*. (*Geogr. Journal*, fév. 1903.)

seaux qui volaient dans ces parages et venaient s'ébattre contre les voiles du navire. C'est en cet endroit que Barents planta un pieu portant les armes de Hollande : ce pieu subsista jusqu'en 1612, date à laquelle les Anglais le firent disparaître, ainsi qu'il est dit dans la Résolution des états généraux du 16 avril 1615.

Après avoir consciencieusement exploré le pays, ils reprennent le 24 la route du sud, le long de la côte occidentale que Barents et Rijp décrivent comme une longue chaîne de montagnes pointues (Spits-Bergen). Le 25, ils mouillent dans une baie, sans doute la baie de la Madeleine, où ils prennent officiellement possession du pays au nom de la Hollande, après avoir déposé sur les rochers un souvenir de leur visite enfermé dans une cassette (1). Le 26, ils entrent dans le détroit de Foreland, où ils sont arrêtés par des bancs qui les obligent à regagner la haute mer. Ils dépassent l'entrée du fjord des Glaces, « une grande baie qui s'étend dans l'intérieur à l'est-nord-est, et qui est des deux côtés haute et montagneuse ». Puis ils visitent la

(1) S. Muller, *Geschiedenis der Noordsche Compagnie*, p. 362.

baie de la Cloche « où il y a beaucoup de glace ». Ces baies sont désignées sur la carte de Barents sous les noms de *Grooten Inwijck* et *Inwijck*.

Barents baptisa du nom de Spitsberg l'ensemble des terres découvertes, à cause des montagnes aiguës (Spits-Bergen) dont l'aspect très caractéristique frappa vivement les premiers navigateurs. « La terre estoit la plus part rompue, bien hault, et non autre que monts et montagnes agues, pourquoi l'appellions Spitsbergen (1). » Ainsi s'exprime le journal « escrit de la main prospre de Guillaume Bernard (2) ».

Le 1er juillet, les navigateurs revoient l'île de l'Ours. C'est là que des dissentiments surgissent entre Barents et Rijp, qui d'ailleurs ne se sont jamais fort bien entendus sur la route à suivre. Ils se décident à se séparer et à aller chacun de leur côté. Rijp retourne au Spitsberg. Quant à Barents, il gagne la mer qui porte son nom, et fait voile

(1) C'est bien à tort qu'on a adopté l'usage d'écrire « Spitzberg ». C'est un mot hollandais, que les Allemands ont germanisé.

(2) Ce Guillaume Bernard, dont M. Elisée Reclus, par une amusante confusion, fait un compagnon de Willem Barents, n'est autre que le grand navigateur lui-même, le nom de Willem, en hollandais, correspondant à Guillaume, et celui de Barents à Bernard.

vers la Nouvelle-Zemble, qu'il a déjà explorée dans deux précédents voyages ; il longe la côte occidentale de cet archipel et en contourne la pointe nord-est. Les glaces le bloquent le 27 août dans une baie située sous le 76e degré, et connue sous le nom de *baie de Barents*. Sous cette latitude qui correspond à la pointe sud du Spitsberg, il est contraint d'hiverner dans une lutte que les hommes construisent avec des bois de dérive.

C'est le premier hivernage subi par des Européens dans des terres arctiques. Le scorbut ne tarde pas à les visiter ; mais la viande fraîche qu'ils se procurent en prenant des renards au piège leur offre une précieuse ressource. Ils livrent maints combats aux ours, et, un jour qu'ils mangent le foie de cet animal, ils tombent tous malades (1). Depuis lors, ils n'osent plus toucher à la chair d'ours, qu'ils croient empoisonnée, et cette erreur, en les privant d'une bonne nourriture, favorise le développement du scorbut. Au sortir de la

(1) Le capitaine du *Fram* a souvent donné ce morceau aux chiens : toujours ils l'ont laissé intact, à moins qu'ils ne fussent mourants de faim. Cette partie passe pour un aliment vénéneux. (Sverdrup, *Quatre années dans les glaces du pôle*. Traduction de Charles Rabot.)

longue nuit d'hiver, ils aspirent après l'heure de la délivrance. Vainement ils laissent s'écouler tout le mois de mai dans l'espoir que leur navire se dégagera des glaces; ils doivent se résoudre à s'embarquer dans deux canots ouverts.

Avant de quitter la hutte, Barents, que le scorbut a réduit au plus triste état, accroche à la cheminée une lettre dans laquelle il raconte brièvement les souffrances endurées pendant l'hivernage. Ce n'est que le 13 juin que les hommes peuvent s'embarquer dans les canots où ils transportent Barents et un autre malade. Le pauvre Barents expire le 20 juin près du cap des Glaces. Comme on lui annonce que Claes Andries, qui se trouve dans l'autre yole, n'a plus longtemps à vivre, il répond tristement : « Il me semble que moi aussi je sens la vie m'abandonner. » Quelque temps après, tandis qu'il examine la carte du voyage dressée par de Veer et qu'il discute avec lui à ce sujet, il demande à boire, et il n'a pas sitôt bu qu'il est pris d'une faiblesse soudaine, tourne les yeux dans leur orbite, et rend l'âme quelques instants avant Claes, sans qu'on ait le temps d'appeler le capitaine de l'autre chaloupe.

Ainsi mourut le hardi marin qui découvrit le Spitsberg, une des gloires maritimes de la Hollande. Il atteignit, dans les régions arctiques, une latitude qui n'a été dépassée qu'au dix-neuvième siècle. Il fut le premier qui osa hiverner à proximité du pôle, et il mourut, comme plus tard Franklin et Hall, au cours de ses découvertes.

Ce ne fut qu'en 1871 que le capitaine norvégien Elling Carlsen, d'Hammerfest, retrouva à la Nouvelle-Zemble le quartier d'hiver du grand navigateur. Il atteignit le 7 septembre le *port de Glace*, auquel nul n'était parvenu depuis trois cents ans, et découvrit le 9, en parfait état de conservation, la hutte de Barents et de ses compagnons. Autour de l'habitation gisaient, ensevelis sous une épaisse accumulation de glace, des tonneaux, des ossements d'ours, de morses, de phoques; au dedans, l'explorateur retrouva intacts, et tels que Gerrit de Veer les avait mentionnés, les lits, les mousquets, les armes, les meubles, la pendule, les ustensiles de cuisine, les instruments, et jusqu'aux vieux livres qui avaient servi à tromper l'ennui des mortelles heures de la nuit d'hiver. Une paire de petits souliers évoquait le

touchant souvenir du brave petit mousse dont Gerrit de Veer raconte la mort : la flûte du pauvret rendait encore quelques notes.

Carlsen recueillit ces reliques et les emporta en Europe. Un Anglais, M. Listerkay, les acheta pour 10,800 couronnes (environ 15,000 francs) et les céda au même prix au musée maritime de La Haye. Cette précieuse collection est installée dans une hutte qui est la reproduction exacte de celle de Barents, telle qu'elle est représentée dans le naïf dessin de Gerrit de Veer (1).

Si Barents a eu la gloire de découvrir le Spitsberg, c'est à tort que le D[r] Petermann et le D[r] Beck, et après eux Élisée Reclus, ont voulu lui attribuer encore celle d'en avoir effectué la circumnavigation en contournant la côte orientale. Cette supposition s'appuie sur un passage du journal de Gerrit de Veer, d'où il semble résulter que Barents, en quittant l'île des Ours, aurait dévié un peu vers l'est. Mais le passage est vague et des faits précis établissent que Barents ne visita jamais la côte

(1) J. K. J. de Jonge, *Nova Zembla : de Voorwerpen door de Nederlandsche Zeevaarders na hunne overvintering aldaar in 1597, achtergelaten, en in 1871, door Kapitein Carlsen teruggevonden*. La Haye 1873.

orientale. On ne s'expliquerait, sans cela, ni le passage où de Veer dit que la terre se trouve à droite, ni celui où il mentionne un vent d'est venant du côté de la terre. Enfin, un document décisif est la carte presque contemporaine de Hondius, destinée à illustrer l'*Admiranda navigatio* de Barents et publiée en 1611 dans l'ouvrage de Pontanus sur Amsterdam. Cette carte, qui retrace la route de Barents, n'indique qu'une partie de la côte occidentale et de la côte septentrionale.

En réalité, ce ne fut qu'en 1863, près de trois siècles après la découverte du Spitsberg, que le capitaine Carlsen, le hardi navigateur norvégien qui devait, en 1871, retrouver le quartier d'hiver de Barents, réussit à faire le périple de l'archipel sur le brick *Jan Mayen*, fait qui n'avait jamais été accompli. Parti le 2 août des Sept Iles, il contourna le 14 la pointe extrême de la terre Nord-Est, vit le 16 la terre de Giles, côtoya le 18 l'île Barents et la terre des États, et le 21 l'île Hope. Cette belle prouesse nautique lui valut une montre d'or de la Société de géographie de Londres (1).

(1) Markham, *Journal of the R. Geogr. Society*, 1873.

Christophe Colomb, en découvrant l'Amérique, crut aborder aux Indes. De même Barents, lorsqu'il découvrit le Spitsberg, s'imagina que ces terres inconnues n'étaient que le prolongement oriental du Groenland. On croyait, à cette époque, que le Groenland formait un vaste continent polaire qui s'étendait jusqu'au nord de l'Asie, et les légendes le désignaient sous le nom de Trollboten, ou « pays des sorcier (1) ». Voilà pourquoi le Spitsberg fut mentionné pendant longtemps sur les cartes sous la dénomination de Groenland, erreur qui subsista jusqu'au temps de Scoresby qui désigne l'archipel sous le nom de *Spitsberg* ou *Groenland oriental*. Cette erreur n'aurait pu prendre naissance si, comme on l'a supposé à tort, Barents avait accompli la circumnavigation de l'archipel. La plus ancienne carte du Spitsberg, qui date de 1598, et qui semble être l'œuvre posthume de Barents, contient une autre erreur singulière. La côte occidentale de l'île, qui suit, presque en droite ligne, une direction nord-ouest, est représentée comme formant un angle droit au-dessus de l'île

(1) De Bas, *Doopregister van Spitsbergen, Tijdschrift van het aardrijkskundig Genoostschap te Amsterdam* (1877, n° 3.)

du Prince-Charles, en sorte que la portion du littoral située au delà de cette île diverge vers l'est-nord-est, au lieu de poursuivre la direction ouest-nord-ouest. Cette erreur prit naissance on ne sait comment, peut-être à la suite d'une de ces confusions que les copistes commettaient fréquemment entre l'est et l'ouest. Le fait est qu'elle eut une étonnante persistance : on la retrouve sur toutes les vieilles cartes, même dans l'atlas de Mercator (1).

Quand on eut enfin reconnu que l'archipel du Nord ne se rattachait point à la grande terre polaire, on lui donna le nom de Nieuland (Terre-Neuve), et finalement on lui restitua le nom primitif de Spitsberg. Les mêmes variations se produisirent dans les noms de lieux : chaque nation voulut substituer sa nomenclature à celle des premiers navigateurs, en sorte que des mots français, anglais, danois, suédois vinrent remplacer les premières appellations appliquées par les Hollandais aux localités qu'ils avaient découvertes. C'est ainsi que les Anglais donnèrent le nom de « Bell Sound » à

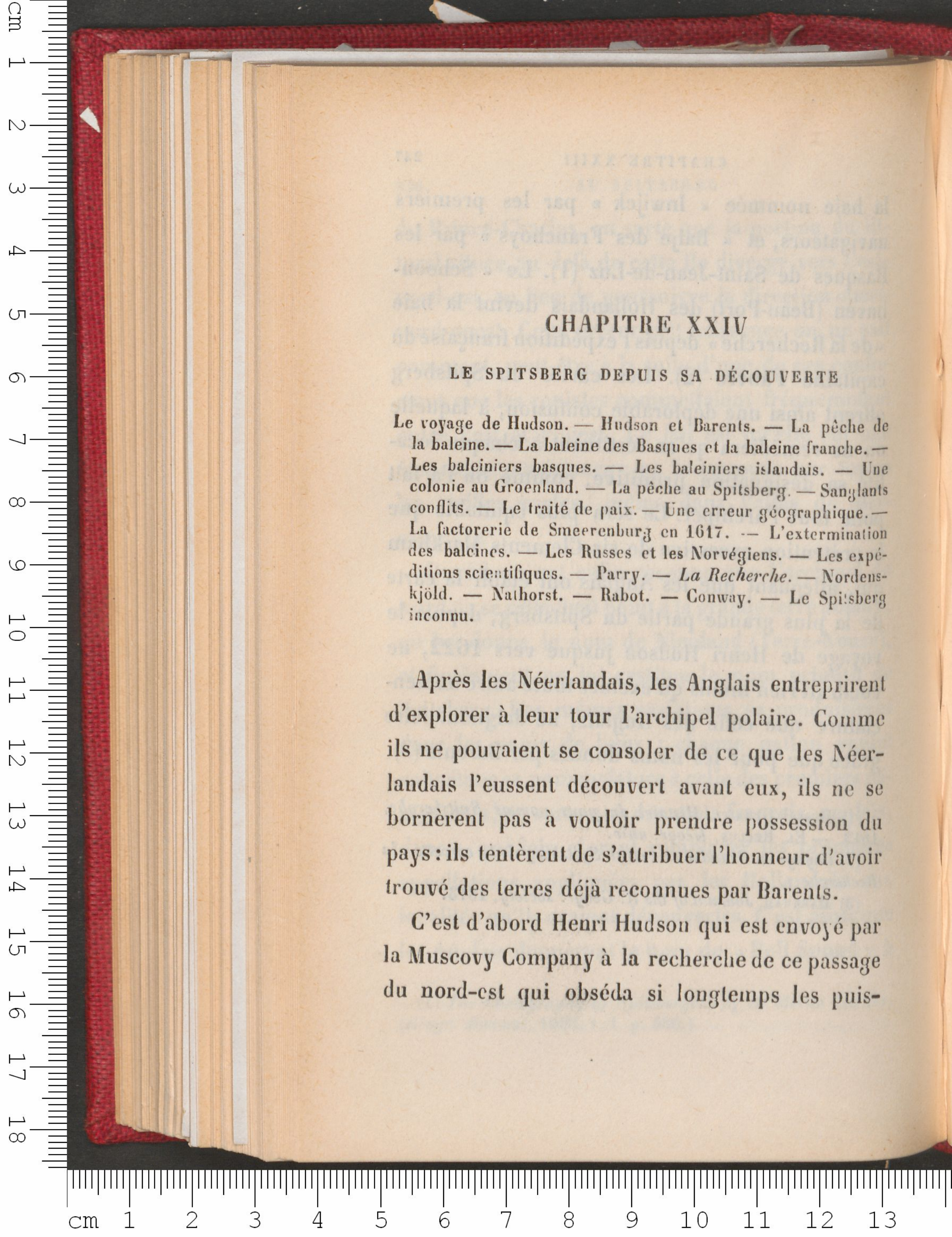
(1) *The Cartography of Spitsbergen,* by sir Martin CONWAY, (*Geogr. Journal*, 1903, t. I, p. 636.)

la baie nommée « Inwijck » par les premiers navigateurs, et « Baije des Franchoys » par les Basques de Saint-Jean-de-Luz (1). Le « Schoonhaven (Beau-Port) des Hollandais devint la baie « de la Recherche » depuis l'expédition française du capitaine Fabvre (2). Les cartes du Spitsberg offrent ainsi une déplorable confusion, à laquelle on ne remédiera qu'en restituant à chaque localité sa désignation primitive, comme on l'a fait pour tout l'archipel. Ce sera plus équitable que la prétention excessive de sir Clements Markham qui, alléguant que les Anglais ont établi la carte de la plus grande partie du Spitsberg, depuis le voyage de Henri Hudson jusque vers 1622, ne voudrait rien moins qu'exclure toute autre nomenclature que celle des Anglais, ne daignant faire grâce que pour les noms donnés par Barents (3).

(1) Hessel Gerritz, *Histoire du pays nommé Spitsberghe*, 1613. — Él. Reclus, *Géogr. univ.*

(2) *Voyage en Scandinavie et au Spitsberg de la corvette « la Recherche »*.

(3) Markham, *Journal of the R. Geogr. society*, 1873.



## CHAPITRE XXIV

### LE SPITSBERG DEPUIS SA DÉCOUVERTE

Le voyage de Hudson. — Hudson et Barents. — La pêche de la baleine. — La baleine des Basques et la baleine franche. — Les baleiniers basques. — Les baleiniers islandais. — Une colonie au Groenland. — La pêche au Spitsberg. — Sanglants conflits. — Le traité de paix. — Une erreur géographique. — La factorerie de Smeerenburg en 1617. — L'extermination des baleines. — Les Russes et les Norvégiens. — Les expéditions scientifiques. — Parry. — *La Recherche*. — Nordenskjöld. — Nathorst. — Rabot. — Conway. — Le Spitsberg inconnu.

Après les Néerlandais, les Anglais entreprirent d'explorer à leur tour l'archipel polaire. Comme ils ne pouvaient se consoler de ce que les Néerlandais l'eussent découvert avant eux, ils ne se bornèrent pas à vouloir prendre possession du pays : ils tentèrent de s'attribuer l'honneur d'avoir trouvé des terres déjà reconnues par Barents.

C'est d'abord Henri Hudson qui est envoyé par la Muscovy Company à la recherche de ce passage du nord-est qui obséda si longtemps les puis-

sances maritimes du Nord. Bien que ce navigateur n'ait fait autre chose que de suivre la route que Barents avait tracée avant lui le long des côtes nord et ouest, on trouve, dans la relation que nous a laissée de ce voyage John Playse, un des membres de l'expédition, une double préoccupation : celle d'avoir atteint la plus haute latitude à laquelle aucun navigateur fût jamais parvenu, et celle d'avoir fait de nouvelles découvertes. Les deux assertions sont également fausses, comme on peut s'en assurer par la comparaison du journal de de Veer et de la relation de Playse (1). Ce n'est point la pure vérité scientifique qui inspire les récits de cette époque, mais l'âpreté des compétitions commerciales. Les rapports des explorateurs opérant pour le compte de compagnies ne peuvent être acceptés avec la même confiance que les documents scientifiques.

Lorsque, le 1er mai 1607, Henri Hudson s'embarqua pour les mers arctiques à Gravesend, à bord

(1) Cette relation, imprimée par Purchas (vol. III, p. 567), a été réimprimée en 1860 par le Hakluyt Society, *Henri Hudson the Navigator*, édité par G. M. Asher. Elle a été analysée par sir Martin Conway, *Hudson' s Voyage to Spitsbergen in* 1607. (*Geogr. Journal*, 1900, t. I, p. 121.)

du *Hopewell*, il connaissait les découvertes de Barents, qui dataient d'une dizaine d'années, et il semble même qu'il ait tracé sa route d'après les indications de la carte dressée par son prédécesseur. On ne peut donc admettre la prétention qu'il ait retrouvé par lui-même le Spitsberg. Le 27 juin, il se trouva en vue de l'archipel par 78°, dans le voisinage de la baie des Glaces, le « Grooten Inwijk » de Barents. Le 12 juillet, il atteignit le « Vogelhoek » de Barents. « A minuit, écrit Playse, le contremaître William Collins aperçut la terre appelée « Newland » (Nieuwland) par les Hollandais. » Suivant la sagace remarque de Conway, cette mention de la terre découverte par les Hollandais n'a d'autre but que d'accréditer la légende des terres prétendûment découvertes par Hudson : à lire la relation de Playse, on doit croire, en effet, que les découvertes de Barents ne s'étendirent pas aux terres situées au delà de Vogelhoek. C'est là une erreur absolue, sinon une fraude intentionnelle.

Plus loin, le journal mentionne qu'on se trouvait « par le travers du cap Collins, par 81° 30′ ». Malheureusement, Playse oublie ici qu'il a ren-

seigné déjà, et très exactement, la situation du cap Collins (cap Mitre), par 79° 5′. L'écart entre les deux observations est de 2° 25′. Qu'il y ait là une nouvelle erreur involontaire ou une falsification, le fait est que Hudson, loin d'avoir gagné le record de la latitude, ne dépassa pas la pointe de Hakluyts, dans l'île d'Amsterdam. Ce qui est non moins certain, c'est qu'à raison de l'accumulation des glaces et de la situation de la banquise, qui fermait l'acès de la côte septentrionale du Spitsberg, il lui fut impossible de poursuivre son voyage vers l'est et de s'avancer aussi loin que l'avait fait Barents.

Tel fut le voyage de l'Anglais Hudson, auquel, au témoignage impartial de l'Anglais Conway, on a attaché une importance historique qu'il ne mérite en aucune façon, tout au moins en ce qui concerne le Spitsberg. Ce navigateur n'a découvert dans l'archipel polaire aucune terre nouvelle, et n'a pas même atteint de hautes latitudes. Et, bien qu'il ait voulu amoindrir la gloire de son grand contemporain Barents, il suffit de comparer le journal de Gerrit de Veer et celui de Playse pour apprécier toute la supé-

riorité des travaux accomplis par les Hollandais.

Le seul mérite qu'il faille attribuer à Hudson, c'est d'avoir découvert dans l'archipel la présence des baleines, des phoques et des morses, et d'avoir fait connaître l'abondance de ce gibier : c'est à ce navigateur que revient l'honneur d'avoir signalé aux nations maritimes une nouvelle et importante source de revenus.

De Hudson date la pêche de la baleine au Spitsberg. Quoique l'histoire de cette pêche ait fait l'objet de nombreux travaux, il règne encore à cet égard des notions assez confuses.

La baleine qu'on rencontre dans les hautes latitudes n'est point celle des régions tempérées, qu'on désigne communément sous le nom de *baleine des Basques* ou de *Biscaye* (*balæna biscayensis*) : c'est la *baleine franche* (*balæna mysticetus*), animal polaire qui ne se plaît que dans les eaux glaciaires. Ces deux espèces de baleines diffèrent non seulement par leurs caractères zoologiques et la valeur de leurs produits, mais aussi par leur répartition dans les eaux du globe. La baleine de Biscaye ne quitte pas les eaux tempérées du Gulf-Stream, tandis que la baleine

franche ne se tient que dans les eaux froides des courants polaires. Les naturalistes ont souvent confondu ces deux espèces dont Eschricht a décrit les caractères.

Comme l'a fait voir l'illustre naturaliste Van Beneden, c'est une erreur généralement répandue, et qui est encore reproduite par Élisée Reclus, dans sa nouvelle *Géographie universelle,* que la baleine chassée autrefois dans la Manche et le nord de l'Atlantique aurait fui successivement devant les pêcheurs, et qu'à la suite d'une guerre acharnée elle se serait réfugiée au milieu des glaces pour se soustraire aux poursuites des harponneurs. Cette erreur est due aux observations incomplètes de Scoresby, le fameux baleinier anglais. Cuvier avait eu pleine confiance dans les renseignements fournis par cet éminent observateur, qui a tant contribué, au commencement du dix-neuvième siècle, à notre connaissance des régions polaires. Aussi bien, les recherches de Scoresby sur les mers arctiques et la *baleine franche* de ces parages sont-elles fort remarquables; mais, à l'époque où il a commencé cette pêche, la baleine des régions tempérées était

presque exterminée, surtout au nord de l'Atlantique, et Scoresby n'a plus connu, dans le cours de ses expéditions, que l'espèce qui ne quitte pas les régions polaires. La pêche de la baleine franche n'a commencé qu'après la découverte de l'île des Ours et après la destruction des morses dans ces parages (1).

Antérieurement à la découverte du Spitsberg, la seule baleine dont la pêche fût pratiquée était celle des Basques, ainsi nommée parce que, du neuvième au seizième siècle, les Basques eurent le monopole de cette importante industrie, qui atteignit son apogée au douzième et au treizième siècle. C'est même à la langue basque qu'est emprunté le mot « harpon » (*arpoi*), engin que ces hardis pêcheurs substituèrent, vers la fin du quatorzième siècle, à l'arc et à la flèche avec lesquels ils osaient, à la façon des Indiens, attaquer autrefois le géant de la faune des mers. Si les Basques, connus de tout temps par leur bravoure et leur mépris du danger, excellèrent de bonne heure dans cette périlleuse industrie, c'est que les

(1) P. J. Van Beneden, *les Basques et la baleine franche.*

baleines abondaient alors sur leurs côtes. Au témoignage d'anciens auteurs, elles fréquentaient le golfe de Gascogne, la Manche, la mer du Nord et le nord de l'Atlantique; en hiver, elles se montraient dans les parages de Saint-Sébastien et de Saint-Jean-de-Luz, et, comme ce sont des animaux migrateurs, elles passaient ensuite d'Europe en Amérique, suivant périodiquement la même route et ne s'arrêtant que pour prendre leur pâture de mollusques et de crustacés.

Certains faits prouvent combien les baleines devaient abonder dans le golfe de Gascogne. Sur les côtes du pays basque, on rencontre encore les ruines des vigies et les fours qui servaient à fondre la graisse. Les os de baleine étaient si communs qu'on s'en servait, au dire d'un écrivain du temps, pour construire les murs des jardins. Plusieurs villes basques portent des baleines dans leurs armoiries.

Les Basques, race énergique et aventureuse, ne se bornaient d'ailleurs pas à chasser la baleine le long de leurs côtes; ils entreprenaient de lointaines expéditions, et il semble établi que, dès le quatorzième siècle, ils s'aventuraient jusque dans la mer d'Islande.

Les Islandais étaient, eux aussi, de hardis baleiniers, et leurs vieilles sagas contiennent, à ce sujet, de bien curieuses révélations : on y trouve, en maints endroits, le récit des combats acharnés qu'ils se livraient parfois à l'occasion de la capture d'une baleine.

Un fait digne de remarque, signalé par Van Beneden, c'est que les Islandais ne confondaient pas, comme les naturalistes modernes, la baleine polaire avec celle des eaux tempérées : dès le douzième siècle, ils connaissaient deux espèces bien distinctes, dont ils avaient parfaitement reconnu les caractères et la répartition géographique. Ils avaient observé que certaine baleine émigrait périodiquement du sud au nord, et, après avoir visité les régions septentrionales, s'en retournait vers les mers tempérées ; ils avaient remarqué que cette baleine avait la peau couverte de coquillages, tandis qu'une autre espèce de baleine, venant du nord, n'était jamais pourvue de cet étrange vêtement. Ils désignaient d'un nom spécial la baleine qui fréquentait leurs côtes, et l'appelaient *huswhal* (baleine du pays), pour la distinguer de la baleine étrangère. La *huswhal*

n'était autre que celle que les Hollandais connurent plus tard sous le nom de *nordcaper*, ou baleine du Cap Nord, parce qu'ils la rencontraient dans ces parages.

Il est vraisemblable que ce n'est pas dans les eaux du Spitsberg, mais dans celles du Groenland, que les Islandais des temps héroïques faisaient la chasse à la baleine polaire. On sait, en effet, que dès la fin du dixième siècle, cent ans à peine après que l'Islande eut été peuplée par des émigrés norvégiens, l'Islandais Erik-le-Rouge prit possession de la grande terre située à l'ouest, et à laquelle il donna le nom de *Groenland* (Terre Verte), afin d'y attirer des colons qu'un nom aussi plein de promesses ne pouvait manquer de séduire. La colonie qu'il y fonda à Gardar prospéra pendant quatre siècles et eut des relations suivies avec la Norvège et le Danemark. Dix-sept évêques y résidèrent jusqu'en 1406, et depuis lors on n'eut plus jamais de nouvelles de cette colonie sur le sort de laquelle on se perd en conjectures. Les uns croient qu'elle fut bloquée par les glaces, et qu'elle périt de froid et de faim; d'autres pensent qu'elle succomba à la

maladie et aux attaques des Esquimaux (1).

La découverte du Spitsberg déplaça le centre de l'industrie de la pêche de la baleine. Quand Hudson eut signalé l'abondance de ces grands mammifères marins dans l'archipel, cette nouvelle fit aussitôt affluer une foule d'aventuriers qu'attirait l'appât d'une chasse productive. La Muscovy Company organisa dès 1610 une expédition commandée par Jonas Poole, qui se livra à la chasse aux morses, et qui découvrit aussi des troupes de baleines.

C'est de cette époque que date la pêche de la baleine dans ces parages. La première expédition de ce genre fut organisée en 1611 par la Muscovy Company, qui eut soin d'y adjoindre des harponneurs basques, les seuls qui connussent alors l'art de capturer la baleine. En même temps qu'ils pratiquaient leur industrie, ces aventuriers trouvaient de nouvelles terres inconnues. En 1613 et 1614, des baleiniers anglais découvrent l'île Hope et d'autres îles situées au sud-est du Spitsberg. En 1616, le capitaine Edge s'embarque sur une

(1) Jules Leclercq, *La Terre de glace*. Chap. XXII : *la Vieille Islande*. Paris, 1883, E. Plon et Cie.

pinasse de vingt tonnes, montée par douze hommes, et découvre à l'est de l'archipel des terres s'étendant jusqu'au 78e degré. A l'île d'Edge, il tue un millier de morses et recueille 1,300 tonnes d'huile. C'est à tort pourtant que Markham attribue à ce navigateur la découverte de l'île que les cartographes désignent abusivement sous ce nom. Les recherches de Conway ont établi récemment que l'île d'Edge ou « Terre des États » n'a pas été découverte par Edge, mais deux ans plus tôt, en 1614, par Joris Carolus, navigateur hollandais, qui lui avait donné le nom de Morfyn. C'est donc par erreur que la dénomination d'île d'Edge figure sur les cartes du Spitsberg (1). On la désignera plus correctement sous le nom de « Terre des États ».

Attirés par les bénéfices que procuraient les fructueuses expéditions des Anglais, bientôt affluèrent dans les eaux du Spitsberg d'autres peuples maritimes, des Danois, des Hambourgeois, des Hollandais, puis des Français et des Espagnols.

(1) *Joris Carolus, discoverer of Edge Island. A forgotten arctic explorer.* By sir Martin Conway. (*Geogr. Journal*, 1901, t. I, p 623.)

De toutes ces nations, ce furent les Hollandais qui arrivèrent les premiers. En 1611, l'année même où les Anglais firent leur première campagne au Spitsberg, quelques bourgeois d'Amsterdam, de Hoorn et d'autres villes de Hollande, se réunirent et constituèrent une société dont l'objet était de trafiquer et de se livrer à la pêche de la baleine. L'année suivante, ils envoyèrent un navire avec un équipage de trente-six hommes, sous le commandement de Willem van Muyden.

La première campagne ne fut pas heureuse. A la suite de difficultés avec la compagnie anglaise dite Moscovite, qui voyait de mauvais œil l'arrivée de concurrents, une nouvelle société se constitua sous le nom de Compagnie du Nord, où nous trouvons parmi les promoteurs plusieurs noms qui trahissent leur origine belge. Les états généraux des Pays-Bas accordèrent à cette compagnie le privilège de se livrer, pour une période de trois ans, à la pêche de la baleine. Mais le roi Jacques I[er] avait déjà accordé à la Compagnie Moscovite un privilège octroyant à elle seule le droit de pêche dans les mers polaires, à l'exclusion des autres

nations. Il avait aussi, d'un trait de plume, aboli le nom que les premiers navigateurs avaient donné aux terres qu'ils avaient découvertes, et le Spitsberg devait désormais porter le nom de Sa très gracieuse Majesté, et s'appeler « King James Newland ».

Il était à prévoir que des rivalités éclateraient bientôt entre les Anglais et les Hollandais qui se rencontreraient dans les eaux du Spitsberg pour se livrer à la même chasse, et il était non moins évident que ces rivalités ne tarderaient pas à se transformer en véritables hostilités. Si les Anglais étaient arrivés les premiers dans ces eaux, les Néerlandais invoquaient avec raison les droits que leur assuraient les voyages de découverte de Barents au Spitsberg et à Beeren Eiland.

Au début, les Anglais eurent l'avantage, car ils s'étaient mis en mesure de s'assurer par la force le monopole de la pêche et de la navigation. On trouve, sur ce point, des détails aussi curieux que peu édifiants dans un petit livre devenu très rare, publié en 1613 par Hessel Gerrits, d'Amsterdam, sous un titre un peu long, mais suffisamment explicite, protestant contre la prétention des

Anglais de vouloir être les seuls maîtres du pays (1).

Les Anglais avaient amené un navire de guerre, *le Tigre*, armé de vingt et une grosses pièces de canon, « pour empescher à tous autres la navigation et pescherie et les chasser des costes ». Les pêcheurs des autres nations, n'ayant pas suffisamment d'artillerie, eurent à subir les vexations, les injures et les vols d'un adversaire aussi puissant que peu scrupuleux. C'est la « triste racompte » de ces vexations qui fait l'objet du petit ouvrage de Hessel. On y voit l'amiral anglais s'emparer d'une pinasse de Dunkerque et en répartir l'équipage sur les navires de sa compagnie, et *déchasser* du *Green Harbour* un navire venu du même port flamand. Or, comme Dunkerque faisait alors partie de la Belgique, on voit que dans ce temps-là les

(1) *Histoire du pays nommé Spitsberghe*. Monstrant comment qu'il est trouvée, son naturel et ses animauls, avecque la triste racompte des maux que noz pecheurs, tant Basques que Flamans, ont eu à souffrir des Anglois, en l'esté passée, l'an de grace 1613. Escrit par H. G. A. (Hessel Gerrits, Amsterdamois ) Et en après une protestation contre les Angloys, et annullation de tous leurs frivoles argumens, par quoy ils pensent avoir droict, pour se faire maistre tout seul dudict pays. En Amsterdam, à l'enseigne du Carte nauticqz. MDCXIII. Petit in-4° de 30 pages avec carte et pl.

Anglais traitaient les Belges tout autrement qu'en amis. Ils maltraitèrent indignement les Français après les avoir volés. Un maître pilote de Bordeaux, du nom de Silly, « avoit obtenu de l'amiral de prendre huict baleines pour les Anglois, et que le reste seroit pour luy-même. Mais quant il en avoit prins quatre davantage, et pensant tenir celles-là pour sa part, les Anglois le prenoyent tout, mesme les habillemens des matelots, en les battant encore par dessus (1) ».

En dépit des difficultés que suscitait chaque campagne, les Hollandais, race énergique et obstinée, n'en continuèrent pas moins à équiper des navires, et bientôt l'on vit les Brêmois, les Hambourgeois et les Danois réclamer leur part dans cette nouvelle et lucrative industrie. On a peine à croire que de longues et sanglantes querelles éclatèrent à diverses reprises dans cette lointaine contrée perdue au milieu des glaces. Des flottes croisaient le long des côtes, les baleiniers pêchaient sous le feu des navires de guerre, le bruit du canon troublait l'éternel silence des régions polaires.

(1) Hamy, *les Français au Spitsberg au dix-septième siècle*. (*Bull. de géogr. historique et descriptive*, 1895, p. 159.)

De ces luttes, les Anglais ne sortirent pas toujours victorieux. En 1617, les Hollandais s'emparèrent d'un vaisseau anglais après un combat acharné. Le gouvernement hollandais, planant au-dessus de ces luttes d'intérêts particuliers, sut se montrer grand en cette circonstance : non content de rendre aux Anglais le vaisseau capturé, il renvoya son capitaine avec un présent, magnanimité qui lui valut l'admiration de la nation britannique.

Pour mettre fin aux continuels conflits qui aboutirent souvent à de véritables batailles navales, les nations rivales qui exploitaient ces mers conclurent, en 1619, un partage des fjords. Le traité attribuait aux Hollandais la baie de Hollande et l'île d'Amsterdam, aux Danois l'ile des Danois et la *Dansk Gatt* (chenal des Danois), aux Hambourgeois la baie de Hambourg. Les Français et les Espagnols se contentèrent d'une couple de baies sur la côte septentrionale. Le nom de Biscayer Hoek (cap des Basques) rappelle leur occupation de cette région. Les Anglais eurent soin, en vertu des excellents principes économiques qu'ils pratiquaient déjà alors, de se réserver la part du lion, le Horn Sound, le Bell Sound, la

baie de la Madeleine, la baie du Roi et la baie des Glaces, qui constituaient les plus vastes et les meilleurs parages de pêche. Ils s'attribuèrent également l'île du Prince-Charles, ainsi nommée en l'honneur du futur roi d'Angleterre qui périt sur l'échafaud. Les Danois, quoique les derniers venus, furent autorisés à pêcher dans les mêmes eaux que les Néerlandais. Comme on croyait, en ce temps, que le Spitsberg était le prolongement oriental du Groenland, le roi de Danemark, Christian IV, prétendait y exercer des droits souverains comme sur une dépendance d'une terre qui lui appartenait. Lorsqu'il négocia avec les états généraux des Pays-Bas, Christian IV crut même avoir établi définitivement ses droits sur le Spitsberg en nommant ce pays *Christiaanberg* et la baie de Mauritius *Christiaanshafen* (1).

C'est à cette époque, 1617, que les Hollandais établirent leur factorerie dans l'île d'Amsterdam, où ils créèrent, sous le nom peu poétique mais expressif de *Smeerenburg* (bourg de graisse), un village en planches si parfaitement installé qu'ils

(1) Muller, *Geschiedenis der Noordsche Compagnie.*

y retrouvaient les estaminets d'Amsterdam; tout un quartier, la Cuisine de Harlingen (1), était occupé par les fondeurs de graisse de baleine; les boulangers annonçaient le matin, au son du cor, la sortie du pain frais du four (2). Mais ce qui devait être une colonie permanente devint une station de saison de pêche, et les hardis aventuriers, à la suite du désastre essuyé par sept de leurs compagnons (3), durent renoncer désormais à hiverner dans ce climat meurtrier.

Cette grande fonderie polaire de Smeerenburg n'en eut pas moins, à l'époque de sa splendeur, une aussi grande importance pour le commerce du monde que le marché d'aromates et d'épices de Batavia fondé, vers la même époque, aux Indes néerlandaises. Tel était le revenu des pêcheries

(1) De cette Cuisine de Harlingen, mentionnée dans le livre de Martins cité plus loin, les traducteurs ont fait la « Cuisine de Haarlem », erreur reproduite par Charles Martins, et après lui par Élisée Reclus, dans sa *Nouvelle Géographie universelle*. Ce furent des pêcheurs de la Frise qui baptisèrent la Cuisine de Harlingen, en souvenir du port frison.

(2) C. G. ZORGDRAGER, *Beschreibung des Gronlandischen Wallfischfangs*. (Nurnberg, 1750, et Leipzig, 1723. D'après l'édition hollandaise parue à Amsterdam en 1720.) — Sir Martin CONWAY, *The Rise and fall of Smeerenburg*.

(3) Voir chap. XI.

qu'on les appelait, sans aucune exagération, *de goudmyn van het Norden* (la mine d'or du Nord) (1).

Les nombreuses tombes qu'on trouve encore aujourd'hui sur les bords des fjords, et les noms néerlandais qui sont restés attachés à beaucoup de points de la côte, témoignent de l'âpreté de ce courageux peuple de marins à exploiter la dure et rude contrée découverte par un des leurs. L'Anglais Parry, au début du dix-neuvième siècle, fut frappé du grand nombre de tombes hollandaises qu'il rencontra sur tous les points de la côte, et qui dataient de 1640 à 1738.

Vers 1630, l'industrie de la pêche de la baleine atteignit son apogée. Ce grand mammifère marin était alors beaucoup plus abondant dans les eaux du Spitsberg qu'il ne l'est aujourd'hui. A cette époque, les Néerlandais y envoyaient jusqu'à trois et quatre cents navires avec vingt mille

(1) Frédéric Martens, *Relation du voyage au Spitsberg ou au Groenland, etc.*, ayant eu lieu en l'an 1671. (Hambourg, Gottfried Schultz, 1675. In-4° avec fig.) — O. Moulbach, *l'Histoire des brillantes pêcheries, anciennes et modernes, du Groenland, Descr. hist. des contrées du Nord, etc.* (Amsterdam, 1720. In.-4°. Cité par von Hellwald.)

hommes d'équipage; ils y étaient à eux seuls aussi nombreux que toutes les autres nations réunies. En 1636, il y avait encore des Basques; mais leur nombre diminua rapidement.

On cite l'année 1697 comme ayant été l'une des plus heureuses sous le rapport des prises. Les Néerlandais capturèrent 1,252 baleines, les Hambourgeois et les Brêmois réunis, 634. Il y avait en présence 129 navires néerlandais, 51 hambourgeois, 2 suédois, 4 danois, 12 brêmois, 2 bateaux de Embden, et un de Lubeck. Ils capturèrent ensemble 1,968 baleines. Scoresby a calculé que, durant l'espace d'un peu plus d'un siècle qui s'écoula de 1669 à 1778, les Hollandais envoyèrent dans les eaux du Spitsberg 14,167 navires, qui exterminèrent 57,590 baleines. Le profit de cette fantastique hécatombe s'éleva au chiffre de 92,775,000 francs (1).

La pêche au Spitsberg continua avec des succès variables, pendant tout le dix-septième siècle; mais, au commencement du dix-huitième, un

(1) Scoresby, *Account of the Arctic Regions, with a history and description of the Northern whale fishery*. (Edimbourg, 1819-1820.)

grand changement survint dans cette industrie. Baffin avait découvert la mer qui porte son nom, et il avait rencontré un grand nombre de baleines dans les eaux de Whale Sound et de Lancaster Sound. Comme les eaux du Spitsberg s'appauvrissaient notablement après un siècle de pêche, les baleiniers profitèrent avec empressement des découvertes de Baffin. En 1719, les pêcheurs de baleines pénètrent dans le détroit de Davis, et la première campagne dans ces parages est si fructueuse qu'en 1721 on voit passer dans le même détroit de Davis 355 navires de différentes nations envoyés dans ces parages pour y chasser la baleine. Ce fut une nouvelle ère pour cette industrie.

Au début de la campagne dans ces mers inexplorées, les pêcheurs constatèrent que les baleines y étaient moins farouches qu'au Spitsberg, où elles avaient été chassées avec tant d'acharnement. La pêche s'y poursuivit pendant tout le dix-huitième siècle; mais, à la fin de cette période, le produit des expéditions n'en couvrait plus les frais. Les baleines sont aujourd'hui à peu près exterminées : elles sont devenues presque aussi

rares dans la mer de Baffin qu'au Spitsberg (1).

Les espèces que l'on capture aujourd'hui dans certaines régions des mers arctiques, spécialement sur les côtes du Finmark, n'appartiennent pas au genre des baleines proprement dites, mais à ceux des balénoptères et des mégaptères. La plus grande, qui peut atteindre une taille de 30 à 40 mètres, est connue des Norvégiens sous le nom de « baleine bleue » (*blaahval*), à cause de la couleur de sa peau; les plus petites espèces atteignent la taille encore assez respectable de 13 à 20 mètres. La grande baleine polaire, que le capitaine Bade a chassée au Groenland avec M. Ingebriggsen, et dont l'espèce est pour ainsi dire éteinte, est dix fois plus volumineuse que les balénoptères que nous avons vu dépecer dans le Troldfjord. Ceux-ci ne valent que 4,000 à 5,000 francs, tandis que la baleine polaire ne vaut pas moins de 40,000 francs. C'est sa valeur qui a été cause de son extermination. Les énormes bénéfices que rapportait autrefois la pèche du géant des mers ne se réaliseront plus.

(1) P. J. Van Beneden, ouvr. cité.

Cette industrie a rendu d'autres services que d'enrichir les nations qui s'y livraient : c'est à elle que la géographie polaire est redevable de la solution de bien des problèmes, car ce sont les baleiniers et les chasseurs de phoques qui firent connaître le Spitsberg, et nul n'y a plus contribué que le baleinier Scoresby. C'est dans les rapports des baleiniers que se trouve contenue presque toute l'histoire des premières découvertes de l'archipel polaire.

Lorsque la baleine, traquée et massacrée sans pitié pendant un siècle et demi, eut abandonné les eaux du Spitsberg pour se réfugier dans des parages plus inaccessibles, les expéditions de chasse succédèrent aux expéditions de pêche. Vers la fin du dix-huitième siècle, les Russes riverains de la mer Blanche entreprirent de chasser au Spitsberg l'ours blanc, le renard bleu, le renne. On trouve encore, en beaucoup de points de la côte, les vestiges des cabanes qu'ils y avaient construites dans l'intention de s'y établir à demeure. Mais, après quelques années, les rigueurs du climat les forcèrent à abandonner le pays.

Après les Russes vinrent les Norvégiens qui,

dès le début du siècle dernier, livrèrent au phoque, et surtout au morse, une chasse à outrance, si bien que ces amphibies, tout comme la baleine, ont fini par déserter la côte occidentale du Spitsberg.

Quand l'ère des expéditions commerciales fut définitivement close, on vit s'ouvrir, vers la fin du dix-huitième siècle, celle des expéditions scientifiques. Scoresby, à qui la science doit de si précieuses observations, fut, en quelque sorte, le trait d'union entre les deux périodes ; mais il n'explora, de même que ses prédécesseurs, que les mers qui baignent la côte ouest et la côte nord de l'archipel, et ne s'aventura point du côté de l'est.

Dès la seconde moitié du dix-huitième siècle, le pôle Nord exerçait, sur les âmes aventureuses, cette attirance qui, depuis lors, a suscité tant de téméraires entreprises. Le capitaine Phipps, en 1773, Buchan et Franklin en 1818, Parry en 1827, s'élancèrent à la conquête du pôle. Phipps avait à son bord le fameux Nelson, alors simple aspirant : le futur amiral faillit perdre la vie dans une rencontre avec un ours polaire.

Si ces navigateurs ne réussirent pas à dépasser

les latitudes comprises entre le 80e et le 83e degré, leurs voyages n'en furent pas moins utiles à la science. Toutefois, ces tentatives vers le pôle n'enrichirent guère l'état de nos connaissances sur le Spitsberg, parce que les navigateurs polaires s'obstinaient à suivre toujours la route la plus accessible, le long de la côte occidentale de l'archipel. Phipps ne dépassa pas, vers l'est, le groupe connu sous le nom des *Sept Iles*. Quant à Parry, il aperçut de loin, à l'est des Sept Iles, une haute terre qui était probablement la terre du Nord-Est. Le voyage de Parry est resté mémorable, parce que ce navigateur, après avoir laissé son navire dans une baie de la côte septentrionale du Spitsberg, osa le premier, comme Nansen le fit plus tard à son exemple, s'aventurer à pied sur la banquise. Il parvint avec des traîneaux au 83e degré, la plus haute latitude qui eût encore été atteinte (1).

Comme le hardi voyage de Parry avait démontré l'énorme difficulté d'accès du pôle Nord, les navigateurs arctiques renoncèrent à de pareilles tenta-

(1) W. E. Parry, *Narration of an attempt to reach the North Pole*. Londres, 1828.

tives pour se consacrer à l'exploration du Spitsberg. La première campagne de ce genre fut, en 1838 et 1839, l'expédition française de la corvette *la Recherche*, commandée par le capitaine Fabvre, et ayant à son bord plusieurs savants qui inaugurèrent l'étude méthodique dont l'archipel devait faire l'objet par la suite. Tout comme les précédentes expéditions, *la Recherche* borna ses opérations à la côte occidentale de l'archipel. Elle mouilla dans la baie qui porte son nom et dans la baie de la Madeleine (1).

Il était réservé aux Suédois et aux Norvégiens de poursuivre sur d'autres points les études commencées par les savants français. Dès 1858, la Suède organisa, sous la direction de Torell, une expédition au Spitsberg, et elle voua depuis à l'archipel polaire une sorte de prédilection. Sur une vingtaine d'expéditions arctiques suédoises, il n'en est pas moins de treize qui ont eu pour objet l'exploration du Spitsberg. Cinq de ces expéditions scientifiques furent dirigées par l'illustre Nordenskjöld, celui de tous les savants qui

(1) Paul Gaymard, *Voyages de la Commission scientifique du Nord*. Paris, 1842-1845. 20 vol. gr. in-8°.

a peut-être le plus contribué à la connaissance des régions arctiques. En 1872-1873, il hiverna avec soixante-sept hommes dans la Mosselbay, au sud-ouest de Verlegen Hoek, gagna en traîneau, accompagné de Palander, le groupe des Sept Iles, qui touche à la banquise, et traversa la vaste inlandsis de l'île du Nord-Est. L'on doit beaucoup aussi à de hardis navigateurs norvégiens, et au professeur Mohn, de Christiania, qui a recueilli leurs travaux : ce sont eux, et entre autres le capitaine Carlsen, qui ont procuré les premières données sur la côte orientale de l'archipel. Cette côte, d'un abord difficile et périlleux, à cause des courants polaires qui l'encombrent de glaces, était beaucoup moins connue que la côte occidentale baignée par le Gulf-Stream. De toutes les expéditions suédoises entreprises pendant quarante ans, de 1858 à 1898, la seule qui eût exploré le Storfjord, à l'est de l'île principale, était celle que dirigea Nordenskjöld en 1864 ; mais aucune n'avait encore pénétré dans les eaux situées à l'est de tout le groupe d'îles. Aussi bien était-ce aux Suédois qu'il appartenait de compléter l'exploration de l'archipel, et ce fut dans ce but qu'ils

organisèrent en 1898 une expédition ayant pour objectif la terre du Roi-Charles, qui avait été observée en 1864 par Nordenskjöld et Dunér du haut de la montage Blanche, dans le Spitsberg occidental. Cette terre avait, il est vrai, comme bien d'autres îles de ces parages, été reconnue par les baleiniers norvégiens et les chasseurs de phoques, mais Nordenskjöld et Dunér furent les premiers à la renseigner sur la carte.

La terre du Roi-Charles n'était pas la seule île située à l'est du Spitsberg qui s'imposât aux investigations des savants suédois. Il y avait encore la terre connue sous le nom d'île Blanche, que le capitaine Kjeldsen vit en 1876, et que Johannesen retrouva en 1887, et baptisa du nom de Nouvelle-Islande. Il est hors de doute aujourd'hui que cette île doit être identifiée avec la terre qui fut observée dès 1707 par le commandant Giles, et qui fut nommée terre de Giles ou de Gillis.

L'exploration de ces deux groupes d'iles fut le principal objet de l'expédition suédoise de 1898, qui fut placée sous la direction du professeur Nathorst, et à laquelle s'intéressa le roi Oscar. Elle s'embarqua sur le bâtiment norvégien l'*An-*

*tarctique*, le navire à jamais fameux sur lequel Otto Nordenskjöld entreprit son voyage au pôle Sud, et qui fut écrasé par les glaces. Ce navire accomplit pour la deuxième fois la circumnavigation complète de l'archipel polaire, qui avait été exécutée pour la première fois en 1863 par le capitaine norvégien Carlsen. L'expédition explora le groupe d'îles peu connu situé entre le Spitsberg et la terre François-Joseph, contourna la banquise, et gagna la côte occidentale du Spitsberg (1).

Toutes les expéditions s'étaient bornées jusqu'alors à l'étude du littoral; mais, jusque dans ces dernières années, l'intérieur des terres était demeuré totalement inconnu, et ce ne fut qu'à la fin du dix-neuvième siècle que le voile fut soulevé. On supposait autrefois que le Spitsberg était couvert, dans toute son étendue, d'une calotte de glace continue, carapace enveloppant montagnes et vallées, comme l'*inlandsis* de l'intérieur du Groenland. Cette supposition était fausse, comme l'ont constaté les hardis explorateurs qui entre-

(1) *The Swedish Arctic Expedition of* 1898. By. Prof. A. G. Nathorst (*Geogr. Journal*, 1899, t. II.)

prirent de parcourir l'intérieur des terres. Ce fut d'abord, en 1890, le regretté Gustaf Nordenskjöld, fils de l'illustre explorateur suédois, qui parcourut les glaciers situés entre le Hornsund et la baie de la Cloche. En 1892, un des rares Français qui aient exploré les régions arctiques, M. Charles Rabot, tenta le premier la traversée du Spitsberg occidental entre la Sassenbay et l'Agardhbay. S'il ne put mener à bien sa tentative, à cause des ordres intempestifs du chef de l'expédition, il put reconnaître toutefois que la partie centrale du Spitsberg n'était pas recouverte d'une nappe de glace sans solution de continuité, comme on le croyait jusque-là, mais qu'elle se composait de massifs montagneux dans lesquels la glaciation se manifestait avec une intensité très variable (1).

Les deux explorations qui ont le mieux éclairci le mystérieux inconnu dont s'enveloppait l'intérieur du Spitsberg sont celles qu'effectua, en 1896 et 1897, sir Martin Conway, l'alpiniste anglais que ses ascensions à 7,000 mètres d'altitude dans l'Himalaya avaient déjà rendu fameux. Le célèbre

(1) *Jan Mayen et le Spitsberg*, par M. Charles RABOT. (*Tour du Monde*, 1893.)

grimpeur, qui est aussi un habile topographe, a relevé la carte des régions explorées, et a étudié de près les phénomènes glaciaires (1). Reprenant le projet conçu par M. Rabot, il traversa le Spitsberg de la Sassenbay à la baie d'Agardh, et explora ensuite, avec Garwood et Gregory, le Kingsland la terre de Garwood et le Hornsund.

Les dernières expéditions scientifiques sont celles qui ont eu pour objet la mesure d'un arc du méridien au Spitsberg. Cette idée avait été émise dès la première moitié du dix-neuvième siècle, afin d'arriver à une connaissance plus exacte de la forme de la terre; mais ce furent les célèbres expéditions suédoises de Nordenskjöld qui en décidèrent la réalisation. En 1897, l'Académie de Stockholm proposa à l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg d'exécuter, en commun, cette grande œuvre géographique. La proposition fut acceptée et mise à exécution de 1898 à 1901. Cette œuvre restera une des plus belles entreprises

(1) Sir Martin Conway, *The first crossing of Spitsbergen* Londres, 1897. — *With ski and sledges over arctic glaciers*. Londres, 1898. — *L'Alpinisme au Spitsberg. Les Ascensions de sir Martin Conway*. Trad. et résumé par Charles Rabot. Paris, 1901.

scientifiques de notre époque, et les noms des savants qui l'ont exécutée resteront à jamais attachés à l'histoire des explorations du Spitsberg (1).

Depuis plus de trois siècles que l'archipel polaire fut découvert, on n'en connaît encore que très imparfaitement le littoral si découpé du côté de l'ouest et si peu accessible du côté de l'est. Mais l'intérieur des terres est resté, jusque dans ces derniers temps, presque aussi enveloppé de mystère que l'intérieur du Groenland. Ce n'est que tout récemment que les géodésiens suédois ont reconnu à la lunette, dans le massif septentrional des monts Chydenius, des cimes s'élevant à l'altitude de 1,700 mètres, beaucoup plus hautes que le Hornsundstind, qui passait jusqu'ici pour le point culminant de l'archipel. Les mêmes savants ont constaté que dans d'autres régions les altitudes sont bien plus considérables qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent. L'on n'a, en somme, que de très vagues notions sur le relief du Spitsberg, et c'est tout au plus si l'on connaît la superficie de son territoire, car il règne à ce sujet de

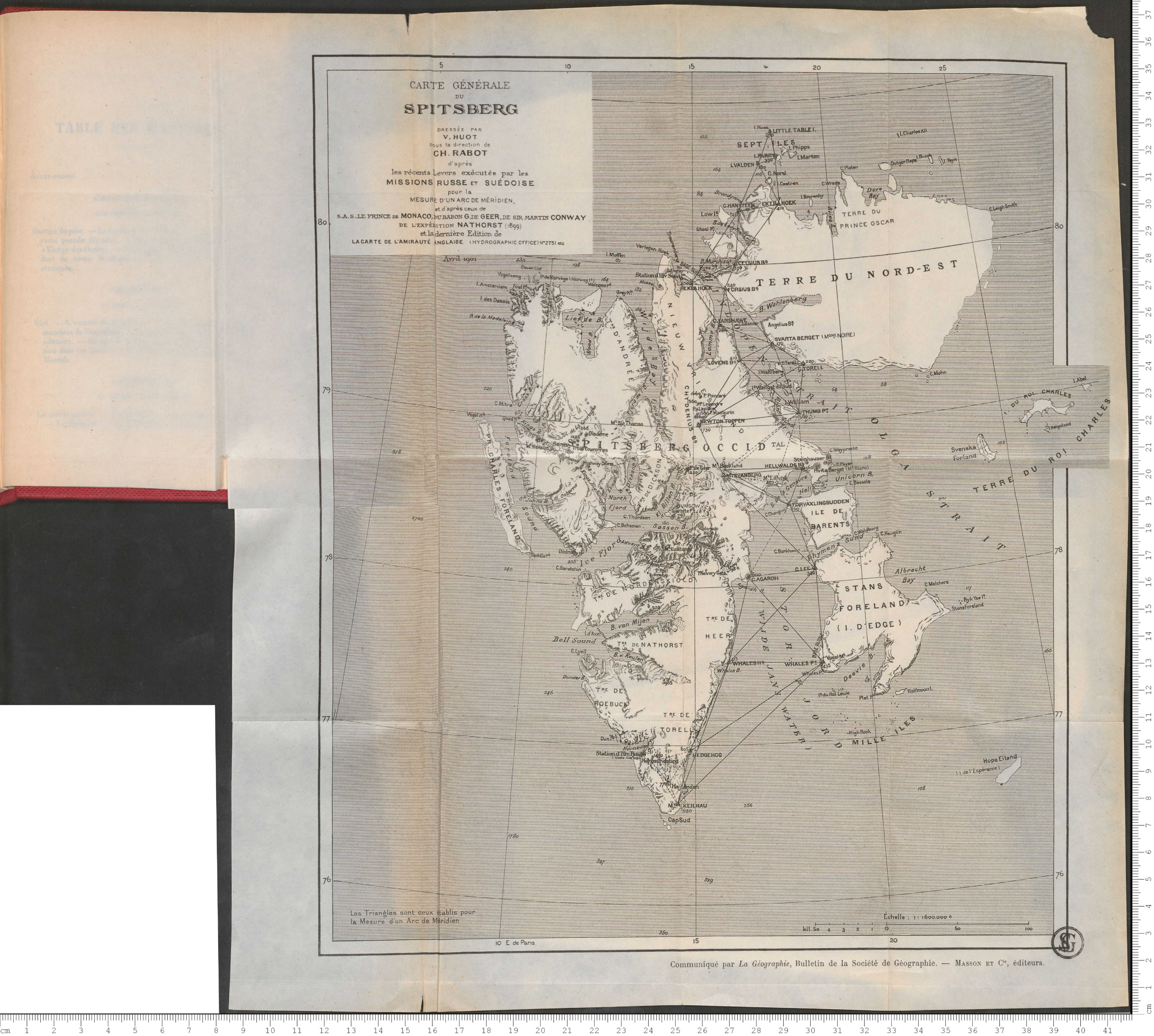
(1) *Mesure d'un arc du méridien au Spitsberg*. (*La Géographie*, 1901, t. I, p. 287 et suiv.)

grandes divergences d'appréciation. Ces terres arctiques à peine entrevues offrent un vaste champ d'exploration; avant qu'on en possède la carte complète, il faudra encore de longues années, sinon des siècles.

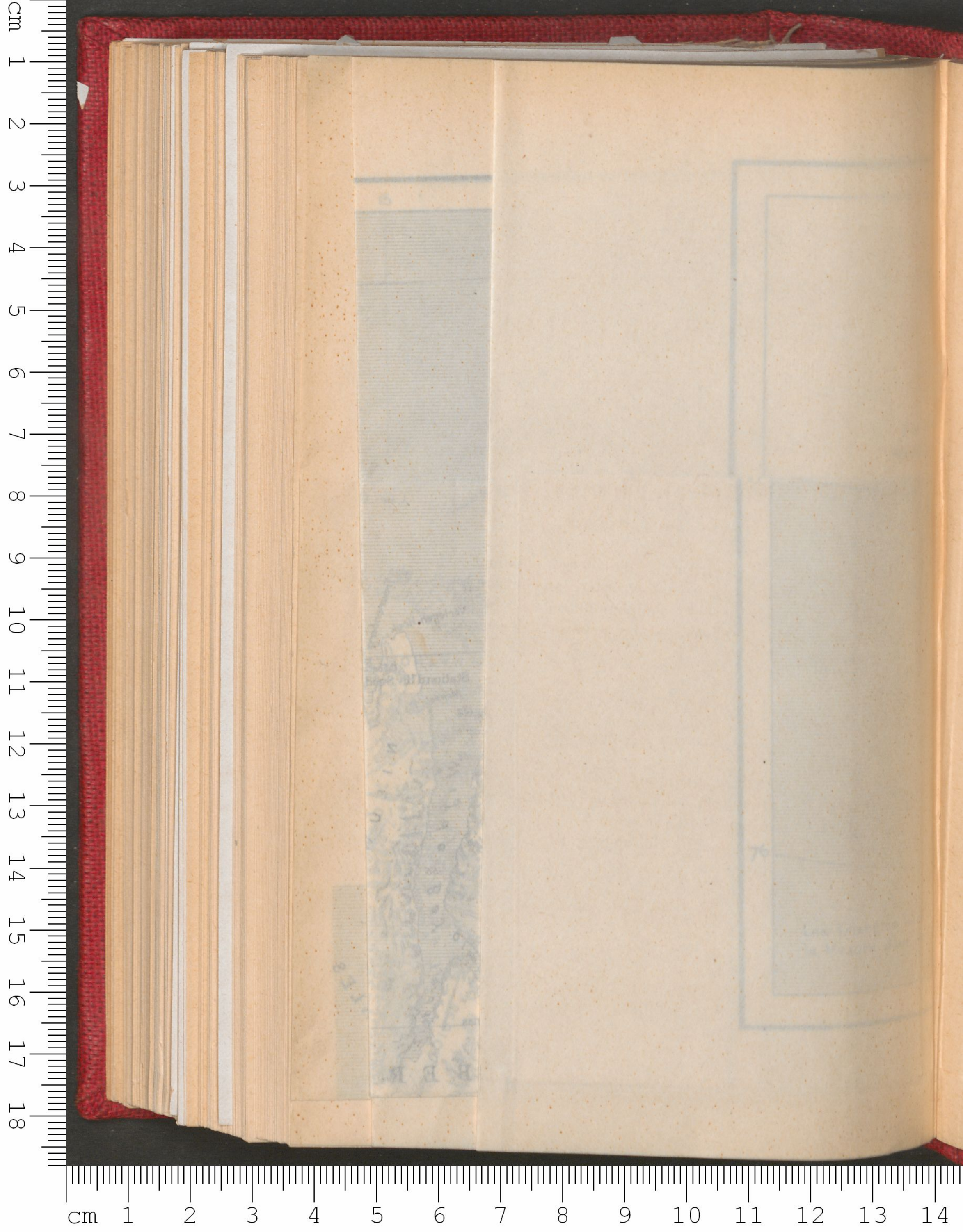
N'est-il pas humiliant de penser qu'en dépit du nombre de plus en plus grand d'expéditions polaires organisées de nos jours, le Spitsberg est resté une terre presque inviolée! Défendues par les champs de glace, les deux calottes polaires forment encore deux vides immenses sur l'étendue du globe terrestre. Dans la zone polaire boréale, l'espace qu'il reste à conquérir est, suivant Élisée Reclus, de près de quatre millions de kilomètres carrés, soit environ le tiers de l'Europe. Dans la zone polaire australe, la surface à reconnaître est évaluée à près de treize millions de kilomètres carrés, ce qui dépasse l'étendue de l'Europe.

L'humanité tout entière est intéressée à la connaissance des régions polaires : car, comme l'a remarqué Schrader, c'est autour des pôles que s'opère la régularisation des airs et des eaux; c'est là qu'aboutissent et c'est de là que repartent les grands mouvements d'échange qui équilibrent

perpétuellement les masses fluides de la mer et de l'atmosphère. Et voilà comment se pose le vrai problème polaire. Ravir les secrets du pôle, ce n'est point poser le pied sur le point précis qui correspond à l'axe de la terre, mais c'est découvrir les lois qui, du pôle, gouvernent la terre entière et régissent toutes les populations qui vivent à sa surface.




Communiqué par *La Géographie*, Bulletin de la Société de Géographie. — Masson et Cie, éditeurs.



# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE IV

### UNE STATION BALEINIÈRE



## CHAPITRE V

### L'ÎLE DES OURS



## CHAPITRE VI

### LE SPITSBERG



## CHAPITRE VII

### EN VUE DE L'ARCHIPEL

## CHAPITRE VIII

### LA BAIE DE LA RECHERCHE



## CHAPITRE IX

### L'ATTAQUE DU GLACIER DE L'EST



## CHAPITRE X

### VERS LA BANQUISE



## CHAPITRE XI

### UN CIMETIÈRE ARCTIQUE

## CHAPITRE XII

### RETOUR A LA RANQUISE



## CHAPITRE XIII

### LA STATION D'ANDRÉE



## CHAPITRE XIV

### LA BAIE DES GLACES



## CHAPITRE XV

### UN CAIRN SOUS LE 78° 15′ L. N.

## CHAPITRE XVI

### L'ADVENT BAY



## CHAPITRE XVII

### UN OURAGAN SUR LA MER GLACIALE



## CHAPITRE XVIII

### HAMMERFEST



## CHAPITRE XIX

### LE LYNGENFJORD

## CHAPITRE XX

### UN CAMPEMENT LAPON



## CHAPITRE XXI

### VERS LE SUD



## CHAPITRE XXII

### LE RETOUR



## CHAPITRE XXIII

### LA DÉCOUVERTE DU SPITSBERG

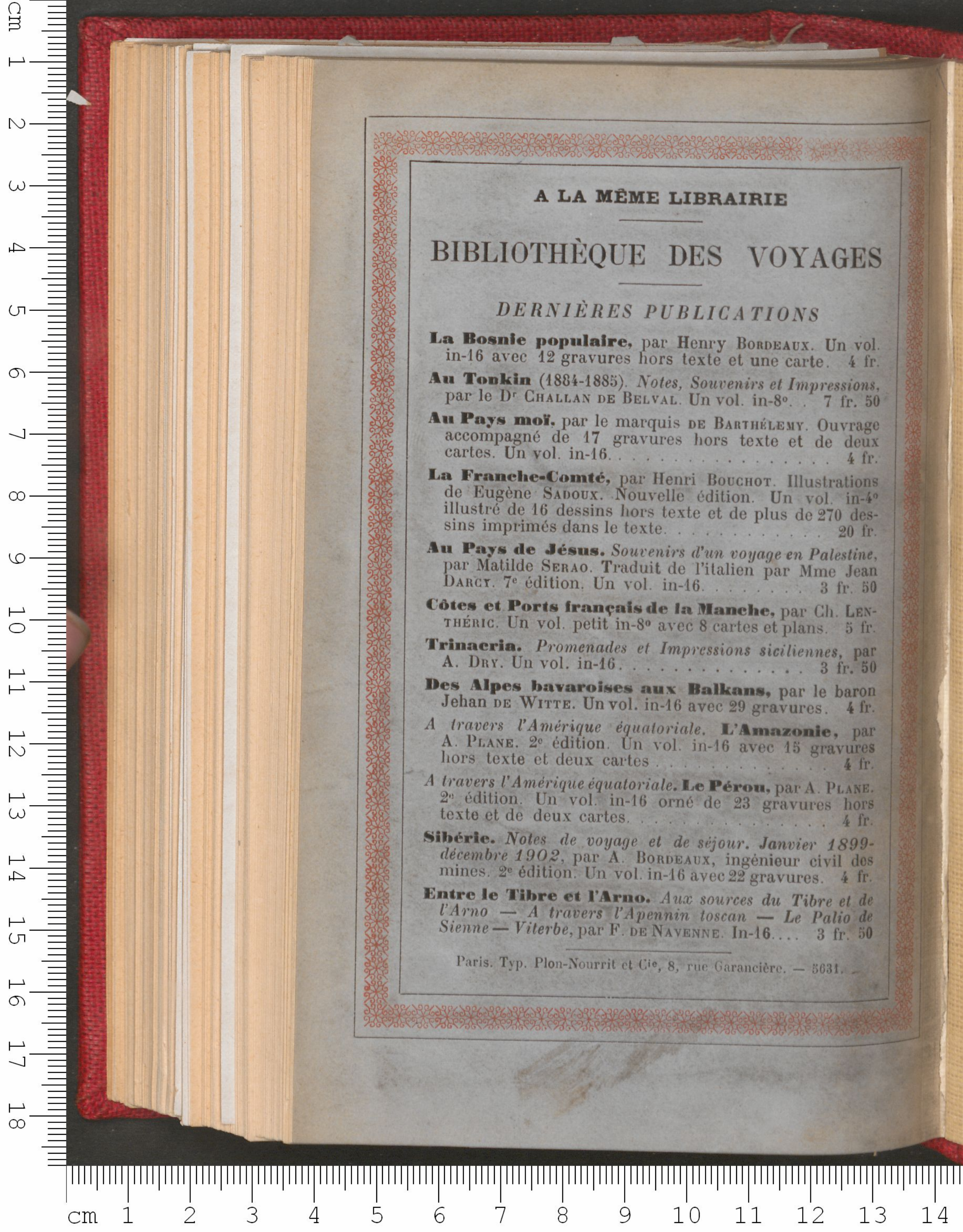
## CHAPITRE XXIV

### LE SPITSBERG DEPUIS SA DÉCOUVERTE

# TABLE DES GRAVURES









Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière. — 5631.

